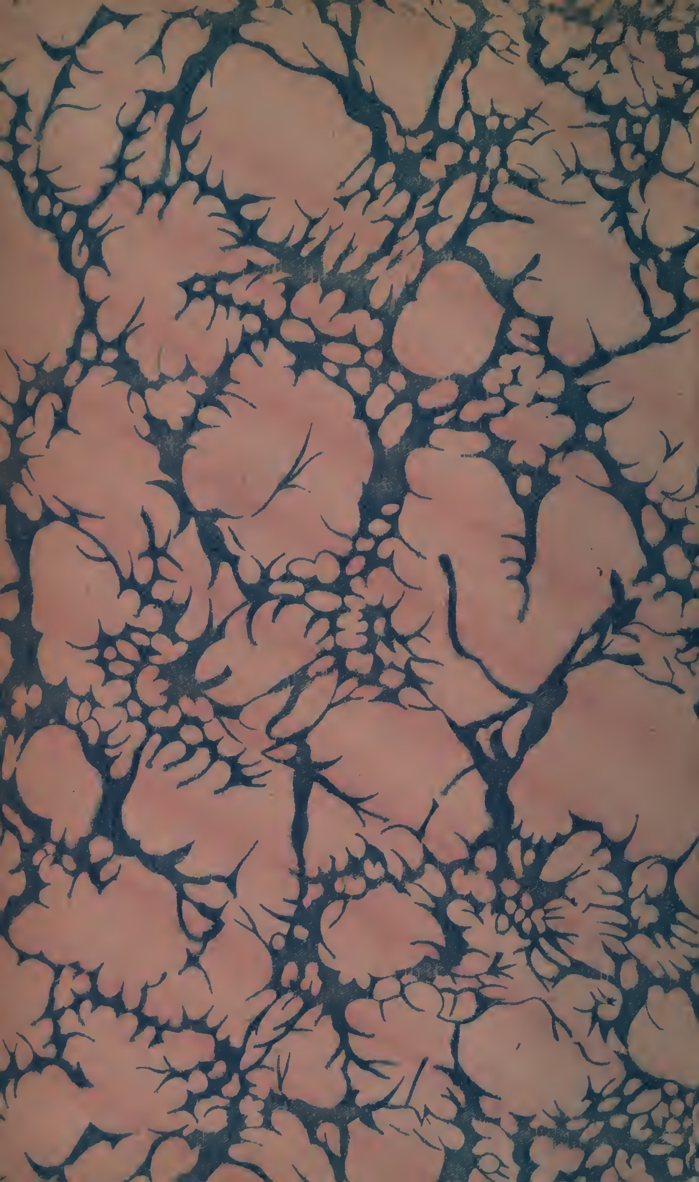
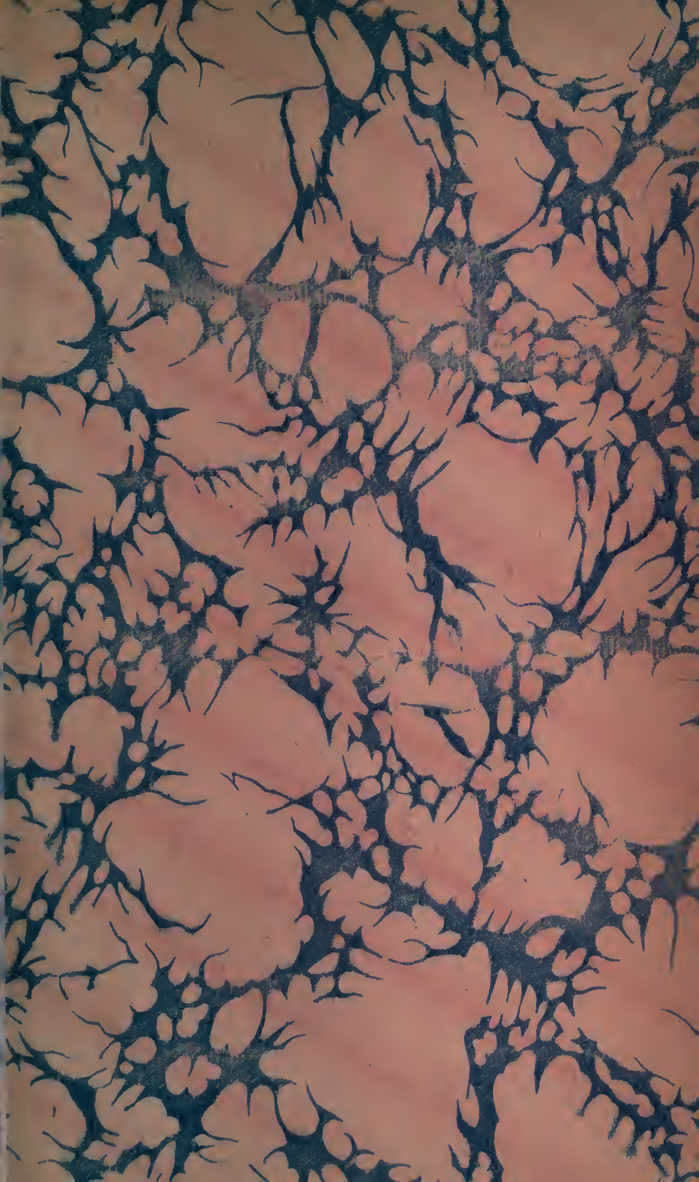






LES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, paſſage Choiſeul, 27-31

M. D. CCC. LXXVI

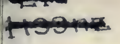


LES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET



LES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET

TOME PREMIER



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, paſſage Choiſeul, 27-31

M. D. CCC. LXXVI


LIBRARY
APR 26 1971
UNIVERSITY TORONTO



AVERTISSEMENT

La bibliographie des Odes *d'Olivier de Magny ne comporte pas de longs développements. Il n'existe en effet qu'une édition de cet ouvrage, donnée à Paris par André Wechel, en 1559. C'est un volume in-8° de 192 feuillets, titre compris, entièrement imprimé en italiques. Le privilége, placé au verso du premier feuillet, est du 11 juin 1557. Enfin, il est daté de Rheims pour une durée de dix années.*

*Ce recueil de vers où, sous le titre d'*Odes *systématiquement répété à chaque page, on trouve des Élégies, des Stances & des Sonnets, se divise en cinq parties ou livres, dédiés à Madame Sœur du Roy, à d'Avanson, à Diane de Poitiers, au seigneur*

de Vaulſerre (1), *& à* Pierre *de Cheverry, général de Toulouſe. Une dédicace collective en tête du volume place ſous le patronage de Jean d'Avanſon, l'œuvre du poète qui ſe termine par une invocation à du Thier, le ſecond protecteur d'Olivier de Magny.*

Suivant notre docilité aux textes dont nous offrons la réimpreſſion aux bibliophiles, nous avons laiſſé à toutes les pièces qui compoſent cet ouvrage le titre uniforme que leur a donné le premier éditeur. Nous ne nous ſommes même pas écarté de ce parti pris à l'égard des ſonnets adreſſés à Marguerite de Cardaillac, Jehan de Jehan *&* Anne pour baiſer (2). *Ces inexactitudes de nomenclature ne peuvent tromper le lecteur, & ce ſerait outrer les rectifications que de les pouſſer juſqu'à la ſuppreſſion d'erreurs de caprice.*

Pour un motif analogue, nous avons cru devoir laiſſer tel qu'il ſe lit dans le premier livre du texte original des Odes, *le titre de la* Complainte des Dames de France ſur le partement de Monſieur le Prince de Fe. *Nulle particularité typographique*

(1) *Laurens d'Avanſon, fils aîné de Jean d'Avanſon. Il ſuivit la carrière des armes & combattit notammen en Italie ſous les ordres de Montluc.*

(2) *Pages* 13, 165 *&* 219, *Tome II de notre édition.*

ne révèle qu'il y ait dans le dernier mot une chute de lettres & par ſuite une lacune. N'eſt-il pas plutôt probable que, par reſpect pour le prince, fils de Renée de France & d'Hercule d'Eſte, Magny aura voulu cacher à demi le nom du perſonnage mêlé à de trop vifs regrets, celui dont les Dames françaiſes diſaient :

Bien qu'en honneurs & en biens il ſoit grand,
Iamais pourtant entre nous il ne prend
Iuſqu'à la plus petite,
Sans quelque temps pres d'elle s'amuſer
Et de douceur en ſon endroit vſer
Plus qu'elle n'en merite.

Après avoir ainſi juſtifié notre obéiſſance dans ſes bizarreries, il nous reſte à confeſſer une infidélité. Le troiſième livre des Odes ſe termine par une pièce intitulée : Diſcours en inconſtance d'Amour, à François Charbonier. *Ce morceau, qui eſt à proprement parler une épitre en coq à l'âne, a une allure des plus irrégulières. Un grand nombre de vers ne riment qu'à l'hémiſtiche ſuivant. Cette diſpoſition eſt elle-même inégalement obſervée, & le retour du rhythme qui partout ailleurs permettrait de rétablir l'économie du poème, fait ici complètement défaut. Nous appuyant donc ſur les modèles du genre où la penſée offre ſeule des tirail-*

lements, nous avons pris le parti de placer les vers dans un ordre normal, justifié par les lois de la prosodie. Cette dérogation à nos habitudes nous a paru imposée par un trouble tout matériel. Elle a d'ailleurs été limitée aux seuls endroits du texte où il était nécessaire de faire prévaloir les règles essentielles de l'harmonie poétique. Enfin, le texte de l'auteur a été reproduit dans son intégrité & chaque mot a été laissé en son lieu. Notre tâche a donc uniquement consisté à scander, *comme ils devaient l'être, des vers que l'imprimeur avait reproduits sans tenir compte des nécessités du rhythme* (1).

Il nous reste à compléter cet avertissement par d'autres indications. Les Odes *contiennent plusieurs pièces publiées dans des recueils antérieurs :* L'Ode à deux de ses amys, & *celle* à Jacques

(1) *Une lecture régulière comme celle que nous avons adoptée, porte de* 180 *à* 233 *vers l'étendue de l'épitre qui nous occupe. Pour la reconstituer telle qu'elle existe dans l'édition originale des* Odes, *il suffit de réunir au vers qui le précède immédiatement chacun des vers suivants :* 7, 14, 18, 20, 22, 26, 31, 33, 39, 42, 45, 49, 51, 57, 60, 63, 66, 69, 73, 75, 78, 80, 84, 88, 90, 98, 102, 104, 109, 111, 113, 115, 117, 120, 126, 131, 133, 139, 141, 149, 153, 156, 158, 160, 162, 166, 168, 170, 172, 186, 189, 192 & 196.

Guyon (1), *qui ont paru pour la première fois à la ſuite de l'*Hymne ſur la Naiſſance de la princeſſe Marguerite ; *l'*Ombre de Salel, *qui accompagne l'édition originale des XI*e*, XII*e *& XIII*e *chants de l'*Iliade d'Homère, *traduits en vers français par l'abbé de Saint-Chéron, & les Stances à l'un de ſes meilleurs ſeigneurs, pièce finale des* Souſpirs. *Pour faire de notre édition une réimpreſſion exacte du volume d'André Wèchel, nous avons reproduit ces divers poèmes à la place que Magny leur a donnée dans ſes* Odes. *Quand viendra la publication de notre dernier volume, nous mettrons, par un relevé des variantes, le lecteur à même de reconſtituer le texte primitif de l'auteur.*

(1) *Primitivement* l'Ode à Jacques Guyon *était adreſſée à* Denis Durand. *Ces doubles dédicaces ne ſont pas rares ; on en pourrait même citer un plus curieux exemple. Dans les pièces à la louange de Louiſe Labé, qui ſont ſuite aux œuvres de la poéteſſe lyonnaiſe, on lit une épitre :*

O ma belle rebelle,

qui ſe trouve également dans les poéſies de Baïf, au troiſième livre des Amours de Francine. *Or, les deux recueils ayant paru en 1555, il eſt difficile de décider de la priorité de l'un des deux hommages.*

[illegible]

[illegible]

[illegible]



NOTICE

Les premiers ouvrages d'Olivier de Magny ont un caractère épifodique. Ils fe rattachent aux phafes principales de fa vie, fans offrir toutefois un égal degré d'intérêt. L'*Hymne fur la naiffance de Madame Marguerite* a été infpiré par un de ces événements que les poètes de cour ont rarement négligé de mettre à profit. Les *Amours* paraiffent l'œuvre d'un efprit inclinant à la galanterie plutôt qu'à la tendreffe & ne redoutant pas le bruit. Mais Ronfard & Baïf ont fourni le titre de cet ouvrage, qui eft bien un produit de l'imitation & qui a été falué par ces maîtres comme l'œuvre d'un difciple. En peu de temps Magny fe dégagea. Il avait en lui la légèreté qui eft une forte d'indépendance, & la foupleffe

qui donne les profits de la docilité. Du livret des *Folaſtries*, il ne prit ni le titre ni l'allure, car ſes *Gayetez* (1) diffèrent entièrement du recueil de Ronſard. Enfin, à quelques années de là, une pointe d'humeur & un ſouffle de colère avivés par la mauvaiſe fortune nous montrent dans les *Souſpirs*, publiés un an avant les *Regrets* de Du Bellay, un poète véritablement perſonnel.

Cette gradation du talent chez Olivier de Magny n'a pas échappé à ſes contemporains. Elle a été nettement conſtatée par un rimeur du milieu du XVIe ſiècle, F. Gentillet, qui a fait de la cour un tableau plus vrai que brillant, mais par là même infiniment précieux. D'après ce peintre, dont les chroniqueurs littéraires recherchent ſeuls les portraits, voici quels étaient les poètes à la mode en 1558. L'énumération n'eſt pas étendue; elle n'en a pas moins d'importance :

Ce grand Ronſard qui en ſes vers lyriques,
Ne cede point aux poetes antiques,
Pindariſant d'vne façon & ſorte
Qu'vn grand honneur aux François il apporte,
Digne n'eſt-il du laurier verdiſſant
Pour honorer ſon front reſplendiſſant ?
De Ioachim du Bellay le haut ſtyle
De la fontaine Aganippe diſtille.

(1) M. Blanchemain, dans ſon édition de Ronſard (VI, 339), établit nettement que ce titre de *Gayetez* fut donné aux *Folaſtries* lorſquelles entrèrent dans les œuvres complètes du poète Vendomois, à partir de 1587.

Magny eſt grand en ſes graues meſures,
Fort triomphant eſt Loys des Maſures (1).

Pour mériter un auſſi bon rang dans l'opinion des courtiſans de lettres, Olivier de Magny donna ſes *Odes*, dont le premier livre avait été, en 1553, annoncé par le libraire Arnoul L'Angelier (2). Ce nouvel ouvrage, qui fut le couronnement de la carrière poétique de l'auteur, ne dut pas être moins bien accueilli que ſes aînés. Il témoignait d'ailleurs d'un progrès accompli, & nul ne peut dire qu'au-delà Magny n'eût pas réuſſi à aller plus haut. Il n'avait rien perdu de ſa bonne grâce & il s'eſſayait à la force. Il s'exerçait à l'expreſſion des penſées graves. Par exemple, quand il écrivait contre le pape Jules III des ſtances vengereſſes (3), il s'élevait par inſtant au niveau de l'indignation qui fait les ſatiriques.

Celluy, dit-il,
Celluy que la fortune auoit ſi haut monté,
Deuale auecques elle aux infernales troupes,
Et laiſſe à ſon treſpas d'vn chacun en tous lieux
Sans complaintes la bouche & ſans larmes les yeux.

Le ſiecle de Saturne eſt vraiment de retour,
Et vraiment la vertu vient reueoir noſtre iour

(1) *Diſcours de la Court,* auec le plaiſant recit de ſes diuerſitez. Paris, Ph. Danfrie, 1558.

(2) V. l'avertiſſement placé à la ſuite de l'*Hymne ſur la Naiſſance de la princeſſe Marguerite.*

(3) V. *Sur la Mort de I.P.T.*, I, 138.

Depuis qu'il eſt eſtainct : car cinq ans de ſa vie,
(O vray ſiecle de fer) nous n'auons veu qu'enuie,
Qu'erreur, & que tout bien à tout malheur ſoumis,
Toute vertu bannye & tout vice permis,
Mais ores eclairez de nouuelle lumiere,
Toute Vertu reprend ſa liberté premiere.

Ce n'eſt pas toutefois dans ces emportements lyriques qu'il faut juger Olivier de Magny. Il eſt plus équitable & plus utile de le chercher dans les ſujets où ſa verve ſe développe ſans contrainte. L'eſprit obſervateur du poète va d'un objet à l'autre avec gaîté. Plaintif ou joyeux, ſelon qu'il eſpère ou qu'il a été ſatisfait, il excelle à décrire les langueurs de l'attente ou les joies du plaiſir. Le *Polyphème*, gracieuſe idylle que Magny a imitée de Théocrite, parce qu'elle lui rappelait quelque circonſtance de ſa vie, la *Deſcription d'une nuit amoureuſe*, & juſqu'à cette leçon de galanterie donnée à une maîtreſſe timide ou nonchalante :

Anne, ie vous ſupplie.. (1) ;

(1) Imitateur de Pétrarque, Magny nous paraît l'avoir continué ici. Baïf à ſon tour ira plus loin. Pour raſſurer une amante ſoupçonneuſe, il dira :

Mignonne n'entre en ialouſie
Si tu me vois baiſer ſouuent,
Puis l'vne & puis l'autre ſaiſie,
Autant en emporte le vent :
Ce ſera pour diſſimuler
Notre amour que voulons celer.

ces divers poèmes montrent bien dans ſon véritable jour le poète élégant & voluptueux qui nous paraît digne aujourd'hui de figurer parmi les maîtres de la Pléiade françaiſe.

Cette appréciation ſerait incomplète ſi l'on n'y ajoutait une particularité caractériſtique. Olivier de Magny, venu de bonne heure à Paris, fut un poète très-protégé. Ce rôle où d'autres perdirent toute fierté, ne l'abaiſſa point. Comme il ſavait ſe dire heureux en amour, il ſavait également exprimer ſa reconnaiſſance pour les faveurs dont il était l'objet. Il a voué ſurtout aux ſecrétaires d'Etat, d'Avanſon & du Thier, ſes Mécènes, une gratitude vivace & ingénieuſe, où le cœur n'avait pas moins de part que l'eſprit.

Indépendamment de leur valeur poétique, les *Odes* ont une importance ſpéciale. De tous les ouvrages de Magny, c'eſt celui qui offre le plus d'indications ſur la vie du poète. Michel de Magny, le père de l'auteur; Marguerite de Parra, ſa mère, qui entoura ſon enfance de tant de ſoins; Jean de Bourbon, comte d'Enghien, dont la maiſon fut un moment ouverte à Magny; d'Avanſon, avec qui il partit pour l'Italie; Jean du Thier, en l'honneur duquel le poète commença une traduction du Zodiaque de la Vie de Marcel Palingène; Antoine Fumée, confident de l'amour inſpiré par Louiſe Labé,

Ma bouche ſera ſur leur bouche,
Mais i'aurai bien le cœur ailleurs :
Ce baiſer au cœur point ne touche,
Ie t'en garde d'autres meilleurs.

& ſire Aymon lui-même, le mari de la Belle-Cordière; tels ſont les perſonnages que Magny fait paſſer devant les yeux de ſes lecteurs, accompagnant chacune de ces préſentations de détails propres à éclairer une exiſtence trop peu connue.

Ces indications éparſes ont intéreſſé un érudit, M. Emile Dufour, de Cahors, qui s'eſt appliqué à les recueillir. Avec quelques renſeignements raſſemblés au dehors ſur Magny & ſa famille, il a tenté d'écrire une vie du poète quercinois. Malheureuſement pour ſon travail, M. Dufour s'eſt borné à la lecture des *Odes*. Il n'a pas connu les autres ouvrages de Magny & par ſuite, il eſt reſté privé d'informations indiſpenſables. Pour les queſtions de dates, il s'eſt livré à des conjectures qui ſont détruites par les faits mêmes dont on trouve la trace préciſe dans les œuvres des poètes contemporains de Magny. Un grand nombre des hypothèſes de M. Dufour doivent donc être écartées, notamment celles qui placent la naiſſance d'Olivier en 1520, ſon voyage à Paris en 1540, & ſon départ pour l'Italie vers 1550. Magny était de quelques années plus jeune que Du Bellay; il n'a pas connu Clément Marot, quoiqu'il fût lié avec tous les poètes de ſon pays & le protégé du doyen d'entre eux, Hugues Salel. On peut conclure de là que Magny vint à Paris vers 1547, & qu'il avait alors moins de vingt ans.

Sous d'autres rapports, les recherches de M. Dufour ont un caractère de certitude qui les rend précieuſes. Tout ce qui a trait à la famille de Magny mérite d'être reproduit textuellement.

« Sa maifon était l'une des plus anciennes de Cahors. En parcourant les vieux titres de la commune ou des particuliers, on rencontre fouvent ce nom parmi ceux des citoyens notables de la cité. Son père, Michel de Magny, *pourvu d'vne charge honorable* (1), était notaire & non pas magiftrat, ainfi que l'avoit cru M. Delpon, trompé peut-être par cette qualification (2) ; il n'était que notaire, comme l'avaient été fes aïeux, comme le furent les defcendants de celui-ci, mais notaire royal, public & apoftolique, c'eft-à-dire inftitué par le fouverain, les confuls de la ville & le pape. Sa mère, Marguerite de Parra, était dans une pofition fociale abfolument identique, fes parents ayant eux auffi poffédé dans la même ville, depuis un temps immémorial, un office de notaire héréditaire.

« Leur habitation, à la ville, était encore en 1650, lorfque fut rédigé le grand cadaftre de Cahors, dans la rue de l'Abefcat, rue dont l'emplacement, ainfi que celui de plufieurs autres ruelles adjacentes, fut, bientôt après, abforbé par l'immenfe palais que les évêques firent conftruire dans ce quartier, & dont les chaffa fi vite la Révolution.

« Leur *demeure des champs*, comme il l'appelle dans l'une de fes Odes, compofée d'un *petit iardin*, d'un *petit champ*, d'un *petit bois*, d'une *petite fontaine*, était évidemment fituée dans la vallée accidentée qui fe trouve

(1) *Odes*, liv. III, p. 66.

(2) Statiftique du département du Lot.

à l'orient & en face de la cité dont elle n'eſt ſéparée que par la rivière & que l'on nomme, je ne ſais trop pourquoi, Cabeſſut, *Camp bouſſut*, peut-être. Ce devait être la maiſon aujourd'hui ſingulièrement délabrée, qui, aux pieds du premier coteau, où finit doucement la plaine, ſe poſe entre deux chemins qui ont transformé ſes dépendances en triangle, comme une eſpèce de promontoire à l'extrémité duquel ſe trouvait il y a quatre ou cinq ans à peine un petit lac qu'on appelait encore le lac de *Magny*. La campagne aux alentours, preſque entièrement dénudée aujourd'hui à cauſe des cultures ſpéciales auxquelles elle eſt excluſivement conſacrée, était alors couverte de magnifiques chênes, de vignes à la végétation luxuriante & de châtaigniers gigantesques (1). »

Il est temps d'en venir au poète qui de 1547 à 1553 fut le ſecrétaire d'Hugues Salel. Près de ce traducteur d'Homère, Magny ſe plia à la diſcipline des bonnes lettres par la traduction de ce grand aïeul des poètes. Il s'aſſouplit ainſi à l'expreſſion de penſées viriles, recevant en dehors du collége de Coqueret la forte éducation qu'y puiſaient les élèves de Dorat. Son premier ouvrage fut un hymne qui ne fut publié qu'après la mort de Salel. Une œuvre plus perſonnelle ſuccéda à cet opuſcule. Les *Amours* parurent en mai 1553. Le poète chantait deux maîtreſſes : une Marguerite que Salel avait chan-

(1) Em. Dufour, *Etudes hiſtoriques ſur le Quercy*, Cahors, Plantade, 1864, pp. 112 & ſuiv.

tée (1) & une blonde ſavante (2) en qui l'on ſerait tenté de reconnaître Louiſe Labé, ſi Magny n'avait pris le ſoin de la nommer plus tard dans les pièces publiées à la ſuite de l'*Hymne ſur la naiſſance de Madame Marguerite* (3).

(1) Voir dans les *Amours*, le ſonnet L à du Bellay:

Enſeigne moy afin que ie decore
L'exquiſe fleur & gemme *que i'adore*;

Et l'ode à Monſeigneur de Saint-Chéron :

Caſtianire...
Celuy veux chanter (ſi ie puis)
Qui deuant moy vous a chanté.

C'eſt à M. Blanchemain que l'on doit ces remarques, et leur interprétation analogue à celle qui lui a déjà valu la découverte du nom de l'admirée de Tahureau.

(2) *Qui docte aux plus doctes s'allie*
De peur que le temps empanné
Rende ſa gloire enſeuelie.
(Odes, I, 52.)

Qui vit iamais de ſi beaus cheueus d'or,
Vn ſi beau front, deux ſi beaux yeux encor,
Ne d'vn ſourcil la vouture ſi belle,
Bouche, ne dens, gorge, tetins...

(VIII[e] ſonnet à Madame Marie de Launay dans les poéſies faiſant ſuite à l'*Hymne ſur la Naiſſance de Madame Marguerite.*)

(3) Lors de la publication des *Amours*, il ſera à propos d'éclaircir les points à peine indiqués dans cette notice. Dès à préſent voici une pièce de conviction pour les lecteurs qui feraient

La mort d'Hugues Salel paraît avoir jeté ſon protégé dans un grave embarras, car pour échapper à la mauvaiſe fortune dont il s'eſtimait déjà victime, Olivier de Magny fit imprimer ſon premier poème qui était reſté manuſcrit. Il eſpérait attirer ſur lui l'attention & la bienveillance du Roi, père de la princeſſe Marguerite. D'un autre côté, pour ſe conformer aux dernières intentions d'Hugues Salel, il cherchait un perſonnage qui fût diſpoſé à accepter la dédicace de la traduction que l'abbé de Saint-Chéron avait laiſſée des XIe & XIIe chants de l'Iliade d'Homère.

Ce nouveau protecteur ne fut pas tout d'abord aiſé

tentés de faire deux parts des poéſies de Magny : les unes adreſſées à une maîtreſſe intraitable & les autres inſpirées par une amante docile :

Ie palliſſoi tout aupres de Madame
Preſque tranſi pour le mal enduré,
Triſte, penſif, à peu pres aſſeuré
Du peu de cas qu'elle fait de ma flame :

Quand elle vint de ſa bouche de bâme
Guerir mon cœur malement éplore,
Et du nectar d'vn baiſer deſiré,
Reconforter les plaies de mon ame :

Voila, dit-elle en me baiſant ainſi,
Pour adoucir le fiel de ton ſouci
Qui trop amer te repait & tourmente,

Vy donc heureus conſolé d'vn tel heur,
Et deſormais exempté de douleur
Comme ſoulois mornement ne lamente.

(IXe ſonnet à Mme Marie de Launay. Recueil cité.)

à découvrir. Magny ſe vit un inſtant contraint d'embraſſer la carrière des armes. C'eſt à ce moment que Jean de Bourbon, comte d'Anghien & de Soiſſons, le « mit au rang des ſiens » (1). Mais Olivier de Magny n'était pas ſoldat, il n'avait même pas le courage banal qui nous pouſſe à faire face à l'adverſité. Dans ſon émoi, il cherchait partout un appui & il demandait pardon à Dieu, car il voyait en ſon infortune la punition de ſes poéſies légères. La crainte lui dicta donc le ſonnet ſuivant, qu'il convient de citer en entier comme un morceau véritablement original.

Dieu qui regis d'vn clin d'œil ſeulement
L'eſpace entier de ceſte maſſe ronde
Et qui repais de ta grace feconde
Ceus qui craintifs t'adorent humblement,

Baiſſe ton chef, & fauorablement
Fai qu'à mon cri ta clemence reſponde,
Me deliurant de l'angoiſſe profonde
Qui me tient pris trop miſerablement.

Si quelque fois ſur ma lyre d'iuoire
I'ay fredonné le merite & la gloire
D'vne beauté que le tems domtera,

Ores, frapé d'vne plus viue attainte,
De ta grandeur ſi diuinement ſainte,
Mon cœur, ma voix, & mon luth chantera.

(1) *Odes,* I, 13. Jean de Bourbon avait alors 25 ans.

Grâce à l'entremiſe des poètes qui avaient applaudi au livre des *Amours*, grâce principalement à l'influence de François de Charbonier, Magny trouva dans le maître des requêtes de la maiſon du roi, Jean de Saint-Marcel, le ſoutien qu'il cherchait. Le métier des armes ne lui agréait point. Cependant il ne ſe ſépara pas ſans héſitation, ſans doléances ſurtout, du prince qui l'avait attaché à ſa maiſon. Ses amis l'exhortaient à ſe conſoler. François de Charbonier lui écrivait, comme s'il ſe fût uniquement agi du deuil de Salel :

Pourquoy Magni te geines tu toy meſme
Faiſant couler tant de pleurs de tes yeulx,
Et des accens d'vne complainċte extreme
Rempliſſant l'aer & la terre & les cieulx ?
Te geines tu pour ton Homere
Ton Salel que la mort amere
A faiċt deualler au tombeau,
Pleure-tu pour ſa vie eſteinċte,
Ou ſi tu formes ceſte pleinċte
Pour le ranimer de nouueau ?
Laiſſe Magni ces rongeardes triſteſſes,
Seche Magni, ſeche l'vn & l'autre œil
Et de ces pleurs & moins de ces detreſſes
Ne penſe point le tirer du cercueil.

Vault il pas mieulx t'employer donc à dire
Gentil Magni, le diuin de ſon mieulx,
Et des fredons de ta mignarde lyre
Le transformer en vn aſtre des cieulx ?

Faiz le donc, Magny, car ta perte
Est presque desia recouuerte
Par l'appui de mon d'Auanson
Qui partout te vante & te prise (1).

Du Bellay, plus intimement lié avec Magny & plus au fait de ses véritables sentiments, l'encourageait ainsi à prendre une détermination :

Or donc, Magny, puisque le ciel
A confict d'vn attique miel
Tes vers sucrez, laisse les armes
Et chante l'amour & tes larmes :
Estant certain quoy que tu sois,
Qu'entre les poëtes françois,
Tu tiendras le lieu d'vn Catulle
D'vn second Properce, ou Tibulle.

Donques Magny, te tairas tu ?
Non tu chanteras la vertu
De ton grand Auanson qui vse
De plus grand doulceur à ta muse
Mariant au graue soucy
La muse & la musique aussi,
Comme vn Mécene dont la gloire
Doit à Virgile sa memoire (2).

(1) V. *les vnzieme & douzieme livres de l'Iliade d'Homere*, traduicts de grec en françois par feu Hugues Salel. Paris, Sertenas. 1554. F° I iiij.

(2) OEuvres de J. du Bellay. Edition Marty-Laveaux, II, p. 330.

Toutes ces citations, ces menues particularités ont quelque importance. Elles ſervent à reconſtituer une exiſtence demeurée longtemps obſcure & elles nous permettent d'aſſigner une époque à peu près exacte à des incidents qui juſqu'à ce jour n'avaient pas de date certaine.

A la fin de 1553, Magny était devenu le ſecrétaire de Jean d'Avanſon, qu'il accompagna à Rome près du pape Jules III. Le motif précis de ce voyage échappe aux inveſtigations; mais ce que l'on connaît mieux eſt l'itinéraire ſuivi par les voyageurs. Une des premières étapes fut Lyon, où le poète s'éprit de Louiſe Labé. Magny avait été précédé dans le groupe lettré qui entourait la Belle-Cordière par ſa réputation de poète galant. Sur la foi de ſon livre des *Amours*, il avait été jugé digne d'un accueil empreſſé. Jacques Pelletier, du Mans, qui depuis 1550 était venu ſe fixer à Lyon, ſe fit l'interprète des ſympathies acquiſes à Magny, & il lui adreſſa, comme un témoignage de ſa bienvenue, le ſonnet que nous rapportons ici dans toute ſa ſingularité:

Le bruit, Magni, donne une connoeſſance
Antre les keurs, par un dous conceuoer
De la vertu, qui emeut le deuoer,
E d'amitie ſuſcite la neſſance.

Ton nom volant a u cete puiſſance,
E toe ſans toe bien ſouuant m'a fet voer :
Mes je connoe pour pleſir receuoer,
Combien peut plus la viue connoeſſance.

A contampler une moetie de toe,
Ie n'amployé de moe qu'une partie :
Mes or, que tout je te voe e je t'oe

I'é raſſamblé ma vertu departie
Pour t'ofrir tout : E deſire augmanter
Ce tout, pour plus qu'un tout te preſanter (1).

Olivier de Magny a raconté dans ſon ode à Anthoine Fumée, grand rapporteur de France, comment

Aupres de ce pont,
Oppoſé vis à vis du mont
Du mont orgueilleux de Foruiere,

Ie ne ſçay quelle belle fleur,
... Soubdain eſclauant ſon cœur
Le feit changer en vne roche (2).

Il eſt donc plus intéreſſant de ſuivre le poète en Italie. Une des étapes les plus cruelles a été pour lui le le paſſage des Griſons que l'on franchiſſait auſſi en venant de Bâle par Zurich. Magny a gardé un implacable ſouvenir de cette partie de ſon voyage. J'aymeray mieux, dit-il :

(1) *Art poëtique,* de Jaques Peletier du Mans. Lyon, Jan de Tournes, 1555. Opuſcules *in fine.*

(2) *Odes,* I, 124. Cette pièce a été publiée en 1555, avec les œuvres de Louiſe Labé, dans les poéſies à la louange de la Belle-Cordière.

Auoir ſur mer vn grand oraige,
Trente iours tout de reng en danger de naufraige,
Mais que de ce danger n'aduinſent les effets :
Que paſſer aux Griſons la Vrigue & la Berline,
Le pont de Camogaſc & le pont Arraſine (1).

Géographiquement, il y a là des indications qui valent que l'on s'y arrête. Les voyageurs comme Olivier de Magny ne ſont pas prodigues de pareils renſeignements & l'on ne peut guères les leur demander. Quand donc ils nous dévoilent un coin de la carte routière de leur temps, il eſt juſte d'y donner quelque attention.

Les divers paſſages ſignalés par Magny ouvraient accès dans l'Italie par la vallée de l'Adda. Mais il fallait d'abord entrer de la vallée du Rhin dans l'Engadine, & de cette autre vallée dans celle de l'Adda. La Vrigue & la Berline ſont l'une, le col de l'Albula, & l'autre, celui du Bernina, le Mont-Blanc de l'Engadine. Le pont de Camogaſc déſigne à ſon tour le double hameau de Punte & de Campo vaſto (en roman Campo gaſcho) ſitué au pied de l'Albula, en regard d'un autre village qui ſe trouve également dans la vallée de l'Inn, au bas de la montée du col du Bernina ; c'eſt Pontreſina, le pont Arraſine d'Olivier de Magny (2).

Cette double étape à travers des ſolitudes arides &

(1) *Souſpirs.* Sonnet 149.

(2) Tous ces éclairciſſements m'ont été donnés par M. Ch. Durier, l'auteur de publications & de conférences remarquées ſur le Mont-Blanc & les paſſages militaires des Alpes.

des déserts de roc où l'on rencontrait de pauvres hameaux, durait trois jours & imposait des haltes répugnantes dans de sordides auberges. Magny, habitué à des gîtes plus somptueux & à des hôtes opulents, s'estimait fort mal à l'aise, & quoique cette épreuve fût de courte durée, il s'en plaignait comme d'une interminable torture.

D'Avanson passa trois ans en Italie. Il vit Jules III succomber au milieu de l'indifférence publique, il assista aux obsèques de Marcel II, qu'une mort prématurée enleva après vingt-et-un jours de pontificat; enfin il prit part à l'élection de Paul IV, avec qui il négocia le traité secret du 16 décembre 1555. La trève de Vaucelles étant venue à la traverse du projet d'occupation des Deux-Siciles par les Guise au nom du roi, d'Avanson quitta Rome le 31 octobre 1556, & le 13 novembre suivant, il traversait Ferrare où il recevait de Renée de France & du cardinal d'Este pour monsieur de Guise, deux lettres de recommandation, qui lui étaient remises, comme s'il eût été nécessaire de consolider son crédit à la cour de France (1).

Pendant le séjour de Jean d'Avanson en Italie, Magny, comme du Bellay, tint près de son maître le modeste emploi de secrétaire. On a beaucoup exagéré l'importance de ces fonctions, qui consistaient surtout en soins domestiques. En Italie, à Rome principalement, l'action diplomatique était répartie entre quelques per-

(1) Voir les *Mémoires-Journaux de François de Lorraine*, Collection Michaud & Poujoulat, p. 305.

ſonnages, & les familiers mêmes des hommes les plus engagés dans la politique étaient laiſſés dans l'ignorance des moindres queſtions d'Etat. La preuve de cet iſolement ſe trouve dans les plaintes répetées des poètes ſecrétaires d'ambaſſades. Au milieu de dignitaires taciturnes & peu diſpoſés à ſortir de leurs préoccupations pour écouter & applaudir de beaux vers, ils ſe prennent à regretter la cour de France, où les politiques sourient & ſe prêtent ſans répugnance aux fêtes de l'eſprit auſſi bien qu'aux réjouiſſances mondaines.

Une démonſtration tout-à-fait convaincante en ce ſens nous eſt fournie par Olivier de Magny lui-même. Quand la trève de Vaucelles vint renverſer l'œuvre de ſon maître, il n'héſita pas à tourner en dériſion tous ceux dont ce pacte inattendu mettait à néant les eſpérances. Impitoyable à cauſe de ſon ignorance, le poète raillait de grands perſonnages & parmi eux ſon protecteur; mais nul n'était tenté de le punir de ſa légèreté, parce qu'il avait pour lui l'excuſe de ſa bonne foi.

Olivier de Magny fit pluſieurs fois le voyage de France pendant que d'Avanſon reſtait à Rome, pour y ſoutenir la politique de Henri II. C'eſt dans ſes tournées comme courrier de cabinet, en 1554, que Magny eut l'occaſion de revoir Louiſe Labé.

A l'un de ces voyages, Magny crut s'apercevoir que d'autres avaient pris ſa place dans le cœur de Louiſe. Enfin il imagina que Claude Rubys, avocat lyonnais, devait être le rival préféré. Dans cet état d'eſprit où le doute amène le ſoupçon, Magny ſe vengea lâchement. Afin de punir Louiſe de ſa légèreté, il écrivit pour Guil-

laume Aubert (Odes. IV, 133) les ſtrophes où il glorifie l'infidélité & tire orgueil de ſon inconſtance. Plus tard, lorſqu'il ſe crut certain de l'amour de Louiſe pour Claude Rubys, il adreſſa à ſire Aymon des ſtances où l'outrage & la délation revêtent les formes les plus raffinées & les plus odieuſes. Mais dans cet acte de jalouſie envenimée juſqu'à la ſcélérateſſe, la violence de Magny ſe tourne contre lui, & vis-à-vis de l'homme qu'il voulait couvrir de honte, il reſte marqué d'une ineffaçable flétriſſure (1).

C'eſt ſans doute auſſi comme porteur de dépêches confidentielles que Magny put être admis auprès de Diane de Poitiers, à Anet. La deſcription très-détaillée qu'il a donnée du deſſin des jardins du château ne permet aucun doute à ce ſujet. Il a été reçu comme un agent fidèle dans la demeure de la favorite devenue maîtreſſe du palais & premier miniſtre. Auſſi bien il était le ſecrétaire de Jean d'Avanſon, que la ducheſſe de Valentinois avait pouſſé au conſeil du roi, comme elle avait obtenu les ſceaux pour Jean Bertrandy, afin de ſe ménager auprès de Henri II des miniſtres dévoués à ſes intérêts (2).

(1) Il était dans la deſtinée de Louiſe d'être déchirée par ceux qui s'étaient diſputé ſes faveurs. Ce Claude Rubys, que M. Blanchemain a ſignalé comme le rival de Magny (*Etude ſur Louiſe Labé*, p. 32), devait être à ſon tour l'un des plus violents détracteurs de la Belle-Cordière.

(2) En certaines circonſtances, d'Avanſon fut l'homme d'affaires de Diane de Poitiers. En 1559, il ſtipula pour la maîtreſſe du feu roi, dans l'échange du château de Chenonceaux pour le château de Chaumont. Cette dernière réſidence était cédée par le cardinal de Lorraine, agiſſant au nom de Catherine de Médicis.

L'exagération a ſouvent conduit les biographes à groſſir d'incidents imaginaires la vie de leur perſonnage. Tel n'eſt point ici le cas. Olivier de Magny fut parmi les hôtes du château d'Anet l'un des plus modeſtes; mais il a laiſſé de ſon ſéjour dans cette réſidence princière des preuves indiſcutables. Un hôte de paſſage n'aurait pu, comme il l'a fait, décrire le deſſin des parterres ni ſurtout montrer que, dans ſes caprices, l'ordonnateur du jardin était reſté un peintre de blaſon.

Androuet du Cerceau qui, dans ſes *Portraits des plus excellents baſtiments de France*, a donné la deſcription du château de Diane, a omis de reproduire la décoration des jardins. Magny reſte donc aujourd'hui pour ce côté de l'hiſtoire d'Anet un témoin à conſulter.

Après avoir paſſé en revue

Le grand Croiſſant
De peu à peu ſe rempliſſant,
L'eſcuſſon des armes de France
Qui royalement coronné
Eſt d'vn bel ordre enuironné,
Encor la lettre,
La lettre premiere du nom
Du Grand Henri,

Le poète décrit l'écuſſon

De ceſte reine grande
Qui deſſus la France commande,
Où d'vn coté ſont my partiz

Les trois fleurons des royaux lis,
De l'autre coté se tesmoigne
Comme de Florence elle vient
Comme Lauragois elle tient
Et qu'elle est du sang de Boulongne (1).

A costé gauche on veoid dressé
Vn Losenge bien compassé
Où en l'vne des moitiez sortent
Les croix que ceux de Brézé portent,
Et en l'autre on void des bezans,
Des fleurs de lis & des croissans
Et vn chef endenté encore
Qui sont les armes de Poytiers,
De Coutron & de Sainct-Valiers (2).

(1) Par sa mère, Madeleine de la Tour, Catherine de Médicis était l'arrière petite-fille de Bertrand de la Tour, comte de Lauraguais, & antérieurement comte de Boulogne.

(2) L'écusson mi-parti de Diane de Poitiers se blasonnait ainsi :

Au 1er, d'azur à huit croisettes d'or posées en orle autour d'un écusson d'or comblé d'azur & l'azur rempli d'argent, qui est Brézé ;

Au 2e, écartelé, 1 & 4, d'azur à six bezans d'argent au chef d'or, qui est Saint-Vallier ;

Au 2e, d'azur semé de fleurs de lys d'or, au quartier d'argent, à trois croissants mal ordonnés de gueules, qui est concession du roi ;

Au 3e, d'argent aux emmanchés de sable, qui est Coutron.

Ces emmanchés de sable (que Magny appelle un chef endenté) étaient les armes de Nicolas Ruffo, marquis de Coutron, marié à Marguerite de Poitiers, & mort sans postérité.

Cette mofaïque formée fur les peloufes d'Anet avec les armes du roi, de la reine & de la maîtreffe d'Henri II, nous paraît aujourd'hui d'un goût déteftable. Elle était moins févèrement jugée du vivant de Diane de Poitiers. La puiffance de la ducheffe de Valentinois lui permettait des audaces qui, de la part d'une concubine vulgaire, euffent paffé pour d'infupportables impertinences. Diane avait fini par être confidérée comme un miniftre qui guidait le roi jufque dans les manifeftations les plus intimes de fa vie privée. Ainfi elle prenait fur elle de rappeler Henri II à l'accompliffement de fes devoirs d'époux (1). Elle avait refufé la légitimation de la fille qu'elle avait eue du roi, & fes contemporains, la voyant fans ceffe dominée par des raifons politiques, oubliaient qu'elle était femme. Elle avait des ennemis & des partifans comme un homme d'État.

Auprès de la favorite & de Henri II, d'Avanfon jouiffait d'une inconteftable influence. Allié par fa

(1) Diane n'était pas feulement le premier miniftre ; elle faifait auffi fonctions de médecin de la maifon du roi. Guillaume Chreftian, qui lui a dédié fa traduction du livre de Jacques Sylvius : *De la nature & vtilité des moys des femmes* (Paris, Guill. Morel, 1559), entre à ce fujet dans les plus complets détails. Après avoir rappelé à Diane qu'elle donna fes foins à Catherine de Médicis, malade à Joinville « deuant le fiége de Metz » ; qu'elle guérit d'un flux dyfenterique Henri II à Sedan « toft après la prife d'Iuoy » ; il ajoute qu'elle « a eu foing non feulement de la conception & natiuité de leurs enfants, mais auffi à les faire deuement nourrir par femmes nourrices vigoureufes, faines & bien complexionnées. » Ouv. cit. pp. 107 & fuiv.

femme (1) aux Alleman Laval, dont une fille avait été la mère de Pierre Terrail, poſſeſſeur du château Bayard (2) qu'il avait acheté de Madame de Poiſſieu, nièce du bon chevalier, il avait été appelé du parlement de Grenoble au conſeil du roi. Mais cette fortune rapide n'avait pas, comme celle de Bertrandy, provoqué de vives colères. L'élévation de Jean d'Avanſon ne nuiſait à perſonne, tandis que celle de Bertrandy avait été ſuivie de la diſgrâce du chancelier Ollivier. Enfin, d'Avanſon n'attachait ſon nom à aucune meſure vexatoire. Il aimait les arts & la poéſie. Sa maiſon était ouverte à tous. C'eſt en tel point, diſait Magny,

Que l'on luy veoid touſiours
De pourſuyuants vn millier à l'entour.
L'vn tout botté qui frechement arriue,
Luy met en main vne lettre miſſiue,
L'autre vn placet pour ètre rembourſé,
Ou pour tacher d'eſtre recompenſé,
L'vn le pourſuyt de ſa requeſte prendre,
L'autre ſon droict taſche à luy faire entendre,
Il les oyt tous (3).

(1) Philippine Alleman d'Allières, fille d'Humbert Alleman, ſeigneur d'Allières, & d'Hélène Alleman de Laval.

Voir Guy Allard. *Hiſtoire Généalogique des Familles de... & de Saint-Marcel.* Bib. nat. Ln. 2, 47, pp. 74 & ſuiv.

(2) En 1581, le château Bayard ſortit de la famille d'Avanſon par le mariage d'Anne, fille unique de Laurent, dernier du nom, avec Balthaſar de Simiane, marquis de Gordes.

(3) *Odes,* I, 151.

Notre poète dut à ſa bonne humeur & à l'affabilité de Jean d'Avanſon de devenir le familier de ſon protecteur. Quand celui-ci maria ſa fille Loyſe avec Jehan Flehard, preſident en la chambre des comptes de Grenoble, Magny fut chargé d'écrire l'épithalame des deux époux. Ce poème qui, par ſa liberté d'allure, diffère abſolument des modèles du genre, prouve que l'auteur était, dans la maiſon de ſon maître, un petit majordome à qui l'on donnait licence de tout dire. Il n'eſt perſonne que le poète ne gourmande en cette occaſion. L'époux qui tarde eſt vivement réprimandé. L'aumônier, de ſon côté, reçoit cette admoneſtation :

Vous aümoſnier, ayez en ſoin
De diligenter voſtre office,
Afin que l'epoux au beſoin
Par vous trop long temps ne languiſſe.

Puis vient le tour des parents :

Sus doncques parents deſpechez,
Vn chacun de vous ſe retire,
De peur que preſents n'empeſchez
Le plaiſir d'vn ſi doux martire.
Mais auant donnez le bonſoir
A ceſte couple embeſoignée,
Et demain nous la viendrons voir
Auecques l'aulbe ſaffranée.

L'intimité d'Olivier de Magny avec d'Avanſon & ſa

famille porta ses fruits. Le président du conseil privé se souvint un jour du poète qui avait été son compagnon de voyage en Italie, son courrier de cabinet & le génie familier de sa maison. Le 31 mai 1559, Magny, nommé secrétaire du roi, prit la place d'Antoine de Loynes, résignataire en sa faveur. La fortune qui avait été douce au poète lui montrait tout à fait bon visage. Il arrivait jeune encore à un poste fort envié & sortait de la dépendance où il avait passé ses premières années. Ce bonheur ne dura pas longtemps. Avant le 31 juillet 1560, Magny était enlevé par une mort prématurée & Victor Brodeau lui succédait (1). Les renseignements sont défaut sur une fin aussi inattendue. Il y a plus : à l'exception d'un seul, Guillaume du Buys, les poètes amis de Magny n'ont laissé dans leurs œuvres aucune pièce qui témoigne de leurs regrets. L'unique hommage de Guillaume du Buys à la mémoire de son compatriote nous semble donc utile à recueillir. Dans l'obscurité où s'est éteinte la vie de Magny, nous n'avons pas le droit d'écarter le plus mince document. Voici en conséquence les vers que du Buys, ramené mourant d'Italie, a consacrés à la perte de son ami :

Lorsque les doux appasts de ta gaye ieunesse
N'estoient encore amis d'vne caute raison,
Tout content tu viuois en si verte saison
Et si auois tout iour peinte au front l'allegresse.

(1) Abr. Tessereau. *Histoire chronologique de la grande chancellerie de France.* Paris, 1710, I, 131 & 135.

La Muſe de ſes vers te faiſoit grand largeſſe,
Et ſans trauail aucun t'en donnoit à foiſon:
Mais lorſque tu dreſſas ton meſnage & maiſon,
Et qu'aux riches eſtats tu pris ſoigneuſe adreſſe:

La faueur qu'il fallut des grans te mendier
Au lieu de promptement au ſoin remedier
Qui deſia s'encharnoit dans ton ame gentile:

Ne te monſtra ſoudain le viſage ſi doux
Que tu meritois bien au iugement de tous,
Et la mort la rendiſt, Magny, toſt inutile (1).

Ces vers donnent à penſer qu'Olivier de Magny ſe maria vers le même temps qu'il fut nommé ſecrétaire du roi. C'eſt en ce ſens du moins qu'on peut entendre ces mots : *dreſſer ſon meſnage & maiſon.* Il n'y a là toutefois qu'un indice bien iſolé, plus propre à éveiller l'attention qu'à juſtifier une hypothèſe. Sur ce point les contemporains de Magny reſtent muets, & le poète ne nous a rien laiſſé dont on puiſſe tirer quelques éclairciſſements. Toutes ſes œuvres même ne nous ſont point parvenues. Les *Veſtales*, annoncées par Arnoul l'Angelier dans l'avertiſſement qui fait ſuite à l'hymne ſur la naiſſance de la princeſſe Marguerite, nous ſemblent un livre abſolument perdu. Selon toute apparence d'autre part, la traduction du Zodiaque de la vie, de Marcel

(1) OEuvres de Guillaume du Buys. Paris, Guillaume Bichon, 1585, f° 193.

Palingène, a été abandonnée. Cette groffe entreprife a excédé la patience de Magny comme elle a laffé les forces de Scévole de Sainte-Marthe (1).

Suivant l'hiftorien quercinois Lacofte, dont les manufcrits font confervés à la Bibliothèque de Cahors, Magny aurait été enterré à Notre-Dame de la Daurade. En 1708, lors de la démolition de cette vieille églife pour l'établiffement du jardin de la préfecture, on découvrit plufieurs tombes qui ne furent pas confervées. L'une d'elles portait cette infcription :

AISSI MAGNI FICAT.

Quoique cette infcription rappelât les curiofités lapidaires recueillies par Eftienne Tabourot dans fes *Bigarrures* & qu'il convînt de l'accueilir avec réferve, Lacofte n'a pas héfité. Il avait vu la pierre tombale ; elle lui femblait d'une antiquité refpectable ; l'épitaphe pouvait fe traduire par : Ici Magni eft enterré ; l'hiftorien quercinois a donc réfolûment conclu qu'il s'agiffait de notre poète.

M. Dufour s'eft à bon droit montré plus circonfpect. Il a rapporté l'anecdote de Lacofte, en fe bornant à

(1) La première édition du *Zodiacus Vitæ, fiue de Hominis vita, ftudio ac moribus optime inftituendis,* libri XII, eft de Venife, in-8. Ce doctrinal, condamné comme un livre dangereux, a été traduit en Anglais en 1565 par Barnabee Googe. London, Rafe Newberie, in-16, goth.

La feule traduction complète qui ait été donnée en français eft de de La Monnerie. La Haye, 1731, in-12.

ajouter « que Magny était né ſur la paroiſſe de N.-D. de la Daurade & que toute ſa famille y habitait (1).» Pour nous, la défiance nous paraît bonne; néanmoins, tout en attendant que des témoignages plus graves permettent de prendre un parti, nous ne croyons pas devoir paſſer ſous ſilence une particularité qui après tout offre quelque intérêt. A défaut de l'hiſtoire, ayons la légende, non pour nous en contenter, mais pour en faire ſortir le vrai.

E. COURBET.

(1) Extrait d'une lettre du 2 août 1872, que M. Blanchemain a bien voulu nous communiquer.



LES
ODES D'OLI-
VIER DE MAGNY
DE CAHORS
en Quercy.



A PARIS,

Chez André Wechel, rue sainct Iean de Beau-
uais, à l'enseigne du cheual volant.

1559

Auec priuilege du Roy.



A MONSEIGNEVR D'AVANSON

CONSEILLER DV ROY EN SON PRIVE CONSEIL.

ODE.

E *ne pris oncq' plaiſir à venir deuant toy,*
Sans t'aporter, Seigneur, quelque choſe de moy :
Des Perſes imitant la façon memorable,
Qui touſiours aportoyent vn preſent honorable
En allant vers leur Roy, par cela faiſant veoir
La grandeur de leur Prince, & leur humble deuoir.

Ce qu'ores ie t'aporte eſt choſe bien petite,
Au reſpect du preſent que ta grandeur merite,
Mais tu ne laiſſeras d'vn acueil bien humain
A receuoir le don qui te vient de ma main,
Et ne blaſmeras point ma volunté ſi bonne,
Veu que ce que ie puis te donner, ie te donne.

Ie n'enfle point icy le ſtile de mes vers,
Ny ne voys recherchant des argumentz diuers
Tonnant en mes propos : pour ceſt œuure t'appendre,
Il me ſuffit ſans plus ſi ie te fais entendre
Que pour me bien heurer d'vn immortel renom,
I'ay le front de mon liure honoré de ton nom.

Ne me contentant pas de celebrer ta gloire,
(Comme preſtre immortel des filles de Memoire)
Ny de vanter ton heur ſeulement en vn lieu :
Car au commencement, à la fin, au milieu,
(Si Phebus ne me ment) ta louange treſſaincte
I'ay de cent traictz dorez eternellement peincte.

Quelque fin repreneur vouldra dire, pourquoy
Ie ne donne ce liure à quelque autre qu'à toy,
Quand il lira dedans les Odes que i'adreſſe
A maint Prelat, & Prince, & à mainte Princeſſe :
Mais le deſir que i'ay d'ingrat ne demeurer,
Me fait à leur grandeur mon deuoir preferer.

Car i'ay en tant de lieux, & en tant de manieres
Eſprouué tes bontés & faueurs couſtumieres,
Qu'il me faut à bon droit euiter AVANSON
Du vil blaſme d'ingrat le vice & le ſoupçon :
Le ſoupçon que ie hay d'vne hayne auſſi forte,
Que ie hay l'approcher de l'infernale porte.

Auſſi qui mieux que toy peut ce don meriter ?
Et à qui mieux qu'à toy le doy-ie preſenter ?

Toy qui de mon labeur te ſeruir ne refuſes,
Toy que lon peult nommer le protecteur des Muſes,
Qui ſouſtiens leurs honneurs, & tous leurs nourriſſons,
Et qui n'as rien plus cher que leurs douces chanſons.

Le Soleil qui tout void, ne void point ſur la terre
Vn qui conſeille mieux pour la paix & la guerre,
Ny qui teſmoigne mieux les merites d'autruy,
Ny qui mieux s'acommode au regne d'auiourdhuy
Pour cognoiſtre l'humeur ou d'vn Pape ou d'vn Prince,
Et ſeruir ſon Seigneur en eſtrange prouince,

Et ne void point encor ſous la voute des cieux
Vn qui ſoit plus acort, & moins ambitieux,
Ny qui derobbe mieux de ſa langue faconde,
Et de ſon doux maintien les cueurs de tout le monde,
Ny qui ſoit plus requis pour ſeruir vn grand Roy,
Ny qui merite mieux l'eternité que toy.

Ouure doncques ta main, & pren ce petit liure
Qui par toy ſe promect mille ſiecles ſuruiure,
Souſtenant mon party, contre le meſdiſant
Qui vouldra trop malin offencer ce preſent :
Car il craint plus cent fois ſa pointure trop rude
Que les vers, qui les vers rongent dans vn eſtude.

LE PREMIER LIVRE

DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY QVERCINOIS.

A Madame Sœur du Roy.

ODE.

MAINTENANT *que de toutes partz*
Nous voyons que l'horrible Mars
Trouble noſtre Europe mutine,
Parmy tant de guerre & de ſang,
Pourroit bien tenir quelque rang
Des Muſes la tourbe diuine?

Et toy Princeſſe en qui les Dieux
Prodigues reſpandent leur mieux
Te plairoit-il l'oreille tendre
Pour eſcouter cette chanſon,
Ores qu'vn tant horrible ſon
Bellonne nous vient faire entendre?

Bien que ces Sœurs ne cherchent pas
Les fiers & dangereux combatz,
Toutesfois apres vne guerre
Touſiours elles chantent l'honneur
D'vn Roy vainqueur & de ſon heur
Rempliſſent le ciel & la terre.

Et bien que ton Frere à present
Darde ſon feu le plus nuyſant
Sur le ieune Roy des Eſpaignes,
Pourtant tu ne laiſſes par fois
D'eſcouter le luth & la voix
De ces neuf ſçauantes Compagnes.

Auſſi ſur leurs tertres iumeaux
Elles t'ont faict dedans leurs eaux
Puyſer leurs graces eternelles :
Sachant que tu n'ignorois pas
Que parmy les plus doux esbatz
Rien doux ne peult eſtre ſans elles.

Iadis Iunon ayant ſon cœur
Rempli d'vne amere rancœur,
Contre ces neuf Muſiciennes,
Pour auoir pere Iupiter,
Leur fiſt vn debat ſuſciter
Par les trois ſœurs Siciliennes.

Ie dy ces trois Syrenes Sœurs
Qui de leurs charmantes douceurs
Attiroyent en l'Iſle fleurie
Mainte nauire, & maint nocher
Pour au choc de quelque rocher
Luy briſer ſa barque & ſa vie.

Ces trois par la Royne des cieux
Haſtant vn vol audacieux,

S'en vindrent ſur le mont Parnaſſe
Trouuer les Muſes, & tenter
Qui d'elles auroit à chanter
Plus de douceur & plus de grace.

Meſmes s'orgueilliſſant en vain,
Elles commencerent ſoubdain
D'affiller leur langue ſucrée,
Pour l'honneur du chant receuoir :
Et d'ordre en chantant eſmouuoir
Des Muſes la tourbe ſacrée.

Or, elles chanterent comment
Pluton éprouua le torment
Que donne l'enfant d'Ericine :
Et comme ardemment forcené
Dans vn char brauement trayné
Il s'en vint rauir Proſerpine.

Or, elles dirent les trauaux
Qu'auoit eu par montz & par vaux
Et iour & nuict ſa triſte mere :
Ore la peine & le ſoucy
Qu'elles auoyent ſouffert auſſi
En cherchant leur Compagne chere.

Comme les Dieux prenans pityé
De leur peine & de l'amytié
Qu'elles portoyent à la Pucelle,
Mirent des æſles ſur leurs doz

Pour mieux la chercher ſur les flotʒ
Et par la terre vniuerſelle.

Comment (ô Ceres) tu t'en vins
Laſſe de porter tes deux Pins
Trouuer au ciel l'enfant de Rhée,
Et pour la fin de ton recours,
Plorant, implorer ſon ſecours
Pour r'auoir la Nymfe egarée.

Comme ce Dieu, des Dieux le Roy,
Qui l'auoit faict naiſtre de toy,
Te voyant tant de pleurs épandre,
S'elle n'auoit gouſté du fruict
Qu'on gouſte en l'eternelle nuict
T'accorda te la faire rendre.

Mais eſtant las, helas! trop ſeur
Que cét infernal Rauiſſeur
L'auoit d'en ſauourer contraincte
A l'heure-à l'heure en te fachant,
Et tes blondʒ cheueux arrachant
Ceres tu redoublois ta plaincte.

Quand Iupiter pour t'apaiſer
S'en vint doucement te baiſer,
Comme il fiſt la mere d'Enée,
Lors que Iunon dépite encor
Du preſent de la pomme d'or
S'oppoſoit à ſa deſtinée.

Te iurant par les eaux d'embas,
Contre les loix de ce repas
Que tu recouurerois ta perte,
Et qu'encore vn temps demourois
Auecques ta fille, & pourrois
Guerdonner ta peine ſoufferte.

A tant les Syrenes ceſſant
Leur chanſon, & la finiſſant
Par ceſte infallible promeſſe,
S'atendans l'honneur emporter
S'arreſtoyent, afin d'eſcouter
Celle des vierges de Permeſſe.

Quand voicy neuf diuines voix
Qui s'acordans tout-à-la-fois
Dirent tant de douces merueilles,
Que leur ſon par l'air s'épandant
Tiroit ſoubdain de l'attendant
L'eſprit rauy par les oreilles.

Elles dirent que cettuy-la
Qui premier ſur la mer alla
Fendant les plaines de Neptune
Ne tenta les endroictz plus creux,
Ny les deſtroitz plus dangereux,
Ia craignant de courir fortune.

Mais bien ſagement par les bordz,
Mal inſtruit encore aux effortz

Des fiers tourbillons de l'orage,
Se promenoit à l'enuiron,
Et du choc du rude auiron
S'asseuroit tousiours le courage.

Depuis la pallissante peur
S'amortissant dedans son cueur,
Pour ourdir sa nouuelle trame,
Il alloit vn peu plus auant,
Puis vn peu desia fait sçauant
A guider la barque & la rame.

En fin l'audace qui l'éprit,
Luy fit resouldre en son esprit
Vne entreprise emerueillable
Par vn art incogneu, faisant
A nature contredisant,
Que la mer deuint nauigable.

Tant que l'orgueil des ventz diuers,
Ny la froidure des hyuers
Ny la plus horrible tempeste
Ny les rocz que l'eau peult cacher,
Ne peurent iamais arracher
Ceste entreprise de sa teste.

Ains mettant ses desseins à chef,
Il franchit auecques sa nef
L'Egée mer, & l'Ionie :
Puis reuint, monstrant à l'abord

Sur ſon tillac, & ſur le port
Signe d'allegreſſe infinie.

Auſſi quand quelcun entreprend
D'executer vn œuure grand,
Il ne fault point qu'il le commance
Sans le preuoir, à celle fin
D'en faire meilleure la fin,
Et moins douteuſe l'aſſeurance.

A tant ces Vierges appaiſant
Leurs douces voix en ſe taiſant,
Donnerent fin par cét exemple
A leur chant ſi bien acheué,
Digne vrayment d'eſtre engraué
Par Mnemoſine dans ſon Temple.

Tandis Apollon aſſiſtant
Pour departir au mieux chantant
Sans faueur le iuſte merite,
Branlant ſon chef deux & trois fois,
Dit que des filles d'Achelois
La chanſon n'eſtoit ſi bien ditte.

Et pour leur monſtrer clerement
Qu'el's auoient trop legerement
Aſſailly ces Sœurs immortelles,
Il couppa leurs aiſles ſoubdain,
Puis en façonna de ſa main
Trois fois trois coronnes pour elles.

Voila comment ce docte Chœur
Demeura, Princeſſe, vainqueur
Des trois attrayantes Syrenes,
Contrainctes de ſe repentir
De leur erreur, & de ſentir
A leur dam leurs empriſes vaines.

Et deſlors Euterpe arreſta
De deux plumes qu'elle ietta
Les plus belles de ſa coronne,
Qu'vn iour el' me les donneroit,
Et que mon pouce en traſſeroit
Le ſainct honneur qui t'enuironne.

De l'vne de ces deux auſſi
I'ay deſſeiné cette Ode cy
Qu'humblement i'appens à ta gloire :
De l'autre, Vierge, ie m'atens
Eſcrire auant que ſoit long temps
De mon grand Prince la victoire.

Faiſant entendre par mes vers
Comme par maintz endroitz diuers
Il eſtend les champs de ſa terre :
Et qu'encor le Soleil n'a veu
Vn Prince d'honneur ſi pourueu,
Ne ſi courageux à la guerre.

Meſme que le Rhin confeſſant
Que c'eſt le Roy le plus puiſſant,

La Meuze aussi dessus son onde
Voyant tant de vaillantz effortz,
Bruyt & rebruyt contre ses bordz
Que c'est le plus grand Roy du monde.

A IEAN DE BOVRBON

Conte d'Anghien & de Soissons.

ODE.

DESORMAIS, *Muses aux beaux yeux,*
Quand vous vouldrés parler des Dieux
Il vous faut Apollon eslire :
Apollon, ce docte vainqueur,
Qui guide si bien vostre Chœur
Par les sons diuins de sa lyre.

Car c'est luy qui plus entre tous
Se void plus souuent entre vous,
Et qui plus augmente voz gloires
Honnorant non moins voz chansons,
Et le front de voz nourrissons,
Que ses plus insignes victoires.

Aussi, Pucelles, desormais
Si dessus voz iumeaux sommetz

Vous voulez chanter quelque Prince,
Allez au ſang Bourbonyen,
Choiſir le Conte d'Anghien,
Digne de plus grande Prouince.

Car c'eſt vn des Princes ça-bas
Qui ſe plaiſt plus en voz esbatz,
Et qui plus vos vertus honnore,
Me daignant mettre au reng des ſiens,
Qui ſuys de voz muſiciens
Cil qui plus ardant vous adore.

La doncques Pympleanes ſœurs,
Reſpandez moy de voz douceurs,
Et faictes qu'heureux, ie raconte
Les trauaulx bruſques & plaiſans,
Où s'exerce en ſes ieunes ans
Ce Prince mon maiſtre & mon conte.

A peine au terme de neuf moys
Ce Prince nay du ſang des Roys
Sortoit hors des flancz de ſa mere,
Meſme à peine il ouuroit les yeux
Pour veoir maintz & maintz Demidieux
Qui l'atendoyent auec ſon pere :

Lors que ſon pere trionfant
De l'heur qu'aportoit ceſt enfant,
L'aſſiſt ſur ſa ſaincte poitrine,
Puis le baiſant plus de cent fois

Dreſſa ſur l'aiſle de ſa voix
Au ciel cette oraiſon diuine.

O Dieu ! ô pere Olympien !
Qui reſpens le mal & le bien
Sur les humains en double ſorte :
Fauoriſe d'vn dextre eſclair
Ce iour tant heureux & tant clair
Qui tant d'allegreſſe m'aporte.

Et permetz qu'auant que mourir
Ie puyſſe veoir ſi bien flourir
De ceſt enfançon la ieuneſſe,
Que vaillant comme vn autre Hector,
Et ſaige en fin comme vn Neſtor,
Il ſoit l'appuy de ma vieilleſſe.

Permetz encor que quelque iour
Il vienne au paternel ſeiour
Veoir celle dont il vient de naiſtre :
Braue ſe conduiſant parmy
Maint vaillant captif ennemy
Surmonté de ſa ſeule dextre.

A fin qu'alors en luy faiſant
Quelque grand & riche preſent,
Butiné parmy ſa conqueſte
Il paye l'angoiſſeux ennuy
Qu'elle a ſupporté ce iourduy,
De ſon mal cauſant noſtre feſte.

Ainſi prioit Hector iadis
Deuant ſa femme, pour ſon filz
L'eſpoir futur de ſa prouince:
Mais afin que plus viſtement
Nous ourdiſſons noſtre argument,
Retournons Muſes à mon Prince.

A peine preſque on le ſeuroit,
Que ſa douce bouche il ouuroit
Pour former ſa parole tendre,
Faiſant dez ſon commencement
Par maint mignard blandiſſement
Ses bontez diuines entendre.

Meſme honnorant ſon gouuerneur
(Dez qu'il en euſt) du meſme honneur
Dont il auoit la face peinte,
Touſiours aſſis ſur ſon giron,
Ou fretillart, à l'enuiron
Touſiours plein d'vne honneſte crainte.

Sans luy iamais il ne bougeoit,
Sans luy iamais il ne mangeoit,
Ny iamais ne diſoit parole
Sans droit le regarder au front,
Craignant en tout d'eſtre trop pront
Fors qu'au doux trauail de l'eſcole.

Ainſi le vaillant Pelien,
Le pié-leger Theſſalien,

En ſa plus tendrette ieuneſſe
Ne bougeoit, ny prenoit repas,
Si ſon Phenix entre ſes bras
Ne flatoit ſa delicateſſe.

Ne lors qu'il s'enfloit deſpité
Deuant la Troyenne cité,
Contre le plus grand des Atrides,
Reffuſant ſes dix talentz d'or,
Ne vouloit trauerſer encor
Sans luy les campagnes humides.

Mais bien le daignoit arreſter,
Et faire ſoigneux apreſter
Vn lict pour luy dans ſon nauire,
Tandis que tous les Grecz confuz
Pour leur perte, & pour ſon refus,
Deſperoient d'apaiſer ſon ire.

Mais laiſſons ce Duc eſtranger
Et venons, Muſes, à changer
Les derniers ſons de noſtre lyre,
D'autant plus qu'vn hymne en ſes vers
Se parfait de fredons diuers,
D'autant plus il faut qu'on l'admire.

Mon Prince à peine eut le pouuoir
D'aller ſeul, qu'il vouleut auoir
Au flanc vne petite eſpée,
Ia commençant de s'animer,

Et d'vn chaud desir d'escrimer
Ayant la poytrine eschaufée.

Depuis il prist son passetens
Tousiours portant en son printens
Marqué de mageſté Royale,
Ore à voltiger dextrement,
Ore à sauter allegrement,
Ore à la paume, ore à la balle.

Ore à veoir vn milan mourir,
Ore à veoir vn leurier courir
Apres vn lieure en la campaigne,
Ou chasser le cerf dans les boys,
Ou mettre vn sanglier aux abboys,
Imitant le Troyen Ascaigne:

Alors que la pauure Didon
Bruslant' du feu de Cupidon,
S'assembloit auecques Enée
Au plus secret d'vn antre creux,
Contentant son cueur amoureux
Soubz le faux voile d'Hymenée.

Puys le soir quand il reuenoit
Vn luth en sa main il prenoit,
Fredonnant vn chant de son pouce,
Comme Achil' souloit au retour
Des combatz qu'il faisoit le iour
Fredonner sur sa lyre douce.

Et s'il voyoit quelque beau dain,
Quelque poutre, ou quelque poulain,
Quelque-fois pourſuyuant ſa chaſſe,
Au ſoir quand il ſe retiroit
D'vn creion au vif il tiroit
Sa beauté, ſa taille, & ſa grace.

Ou bien à lire il ſe plaiſoit,
Ou lire à quelcun il faiſoit,
Pour quelques exemples comprendre,
Iamais coucher ne ſe pouuant
Sans auoir vn liure audeuant,
Comme ſouloit faire Alexandre.

Et voila les jeux vertueux
Où tu t'es, non voluptueux,
Exercé durant ta iouuance,
Que i'ay dit en cette chanſon,
Attendant que d'vn plus haut ſon
Ie chante ta braue vaillance.

Car ore que tu ne t'esbatz
Qu'à ferir parmy les combatz,
En l'exploit des plus beaux faitz d'armes,
Il ne fault que parmy ces jeux,
Ie meſle ce que courageux
Tu faiz aux plus rudes alarmes.

La doncq' Prince reçois en gré
Cet Hymne que t'ont conſacré

Les vierges qu'enfanta Memoire,
Attendant que ſur ſes autelz
Entre les Princes immortelz
Ie ſacre encore mieux ta gloire.

A DIANE DE POYTIERS

Ducheſſe de Valentinois.

ODE.

Si ie voulois égaller dignement
Voſtre grandeur, ie ne ſçaurois comment
Executer entrepriſe ſi haute,
Pour auoir tout, & de tout auoir faute:
Car en autruy ie ne ſceuz oncques voir
Ce qu'en vous ſeule on peut apperceuoir,
Vous, qui ſemblez entre les grandz Ducheſſes
Ce que l'or ſemble entre les grandz richeſſes,
Et qui tenez l'excellence du mieux
Qui coule en bas par les aſtres des cieux.

Vn chacun void comme, Diane bonne,
Vous excellez la fille de Latone,
Sœur de Phebus, cette Nymphe qui luyt
Par l'eſpaiſſeur de la plus noire nuit,
(Et qui ça-bas oſeroit ſi profane

Se comparer à la belle Diane?)
Elle ne luyt que la nuit à ſon tour,
Mais voz vertuz & de nuit, & de iour,
Luyſent ſur nous & decorent le monde.

Elle ſe montre ores courbe, ores ronde,
Douze fois l'an ſe renouuellant, mais
Voſtre beau front ne ſe change iamais,
Ainçois touſiours en ſa conſtance entiere
Il nous reſpend ſa diuine lumiere.

Par vn eclipſe elle perd ſes clartez,
Mais vous iamais ne perdez voz beautez:
Car le ſoleil dont, Princeſſe benigne,
Vous receuez ceſte clarté diuine,
Eſt bien plus grand que celluy dont Phebé
Prend la lueur de ſon front recourbé.

Elle eſt des boys la maiſtreſſe nommée,
Et eſt encor des femmes reclamée,
Quand elles ſont à leur enfantement:
Mais quant à vous, vous n'eſtes ſeulement
Dame des boys, & dame des fonteines,
Ains des chaſteaux, des villes & des plaines,
Ayant puiſſance & loy de ſecourir
Tous ceux leſquelz vont à vous recourir.

Elle eſt touſiours par les foreſtz eſpeſſes,
Portant ſon arc, ſon carquois & ſes leſſes,
Auec ſa troupe allant ſoir & matin,

Pour atraper quelque nouueau butin :
Mais vous, Madame, ayant ſi bien ſçeu prendre
Le plus grand bien que vous pouuiez attendre,
Ore en repos, arc & fleſches quittant,
Vous n'eſtes rien à bon droit ſouhaitant.

Voila pourquoy ceux qui veulent deſcrire
Voſtre renom, ne ſçauent comme dire,
Se confondant dans les infinitez
Des ſaintz treſors de voz diuinitez.
Bien veut Clion que de moy ie preſume,
S'il vous plaiſoit que ie prinſſe la plume
Pour voz ayeux & voz graces vanter,
Que ie pourrois vn iour vous contenter.

A L'ILLVSTRISSIME CARDINAL

CHARLES DE LORRAINE.

ODE.

QVAND *i'entreprens de ma lyre tanter*
Diuin Prelat, pour tes graces chanter,
Soudainement i'aperçoy ce me ſemble,
Dans vn treſor mille perles enſemble,
Toutes d'vn pris, & chacune ſi belle,
Que ie ne ſçay bonnement à laquelle

Donner l'honneur, voyant que la derniere
Eſt en valeur ſemblable à la premiere.

Car quand ie viens ſolitaire à penſer
Par où ie doy mon hymne commencer,
Si ie choiſiz ton heureuſe naiſſance,
Voila ſoubdain la celeſte influence,
Et l'œil benin de ton aſtre aſcendant,
Mille beaux dons deſſus toy reſpendant :
Voila ton ſang, l'ornement de la terre,
Et mille honneurs de la paix, de la guerre,
Tant pardeça, que pardelà la mer,
Qu'il faut premier ſur ma lyre animer.

Puis ſi i'eſly ta ieuneſſe chenuë,
Voila ſoudain ta prudence cognuë,
Voila ton nom engraué dans les cieux,
Voila tes faitz pareilz aux demy-dieux,
Qu'il fault encore accorder ſur ma lyre.

Et ſi ie veulx ta preuoyance eſlire,
Ou ton ſcauoir, ou ton ſain iugement,
Ou ta bonté : voila ſoubdainement
Mille vertuz, mille graces bien nées,
Et mille encor de mille enuironées,
Qui tout à coup ſe viennent preſenter
Deuant ma lyre, afin de les vanter.

Puis ſi ie veulx ur ma corde maiſtreſſe,
Dire l'honneur de ta caute ſageſſe :

Voila le ſoing qu'en veillant tu reçois
Prez de ton Roy, pour ſon peuple François,
Et ton eſprit ſi ſoubdain à comprendre
Ce qu'il te plaiſt benignement entendre :
Bref ton eſprit, & tant & tant de choſes
Dedans ton chef diuinement encloſes,
Qui tout ſoubdain dignes d'vn égal pris,
Veulent auoir de mon œuure entrepris
Le premier reng, ſi bien que ie demeure
Confuz, craintif, & rauy tout à l'heure,
Confuz de veoir en telle infinité
Les ſainctz preſens de la diuinité,
Craintif voyant ma puiſſance petite
Pour celebrer dignement leur merite,
Et tout rauy de la clere ſplendeur
Diuin Prelat, qui ſort de ta grandeur.

Voila pourquoy pour te chanter ie n'oſe
Ma bouche ouurir d'vn eſtonnement cloſe,
Ne ſaichant point, de tes graces ſonneur,
A qui premier ie doy donner l'honneur
Voyant le ciel de ces graces pareilles
Ouurer en toy ſes plus grandes merueilles :
Mais s'il te plaiſt tant abaiſſer tes yeux,
Que de vouloir d'vn regard gracieux
Fauoriſer ce qu'ores ie te donne,
Ie te prometz par l'enfant de Latone,
Et par ſes Sœurs, qui benignes me ſont
Boire en leurs eaux deſſus le double mont,
Qu'au temple ſainct de leur mere Memoire

Ie chanteray les hymnes de ta gloire :
Voire ſi bien, que noſtre age aprendra,
Et l'aduenir encores entendra,
Que ta faueur peut donner au Poëte
Ce que du ciel ſeulement il ſouhaite.

AV REVERENDISSIME CARDINAL

FRANÇOIS DE TOVRNON.

ODE.

La France me voyant eſlire
Les meilleurs accordz de la lyre,
Pour chanter ton loz merité,
Contre moy, Prelat, ne s'irrite,
Acuſant ma temerité,
Qui d'vne chanſon ſi petite
Te promet l'immortalité :

Mais bien, deſpite, elle me blaſme,
De quoy trop ardant ie m'enflame
A ſonner ces vers deuant toy,
Ores que ton eſprit s'aplique
Sous le ſeptre de mon grand Roy,
A donner à ſa republique
La iuſtice egalle à la loy.

Et ſans la faueur que tu portes
A la Muſique en tant de ſortes,
Te paiſſant de l'air de ſes ſons,
Et que ie ſçai qu'elle t'eſtime
L'honneur de ſes vieux nourriſſons,
I'euſſe pour toy quitté ma ryme,
Voire ma lyre & mes chanſons.

Touteſſois, ſe pourroit il faire
Que plus long temps ie peuſſe taire
Tes vertuz mignonnes des Dieux,
Sans faire à noſtre France entendre
Le bon heur qu'elle obtient des cieux,
Qui daignent deſſus toy reſpandre
Toutes leurs graces pour ſon mieux ?

Car ou ſoit qu'en eſtrange terre,
En temps de paix, en temps de guerre,
Ou ſoit qu'en la France tu ſois :
Pour ſon bien ſans ceſſe tu veilles,
Et mille deſſeins tu conçois,
Deſquelz tu conduys & conſeilles
Le bon heur du Roy des François.

Le plus agé des deux Atrides,
En la guerre des Priamides,
Deſiroit plus d'vn ſeul Neſtor :
Et noſtre Roy, qui ta prudence
Tient plus chere qu'vn grand treſor,
De telz que toy deſire en France
Et dix & dix autres encor'.

Auſſi touſiours il s'acompaigne
Du record de ce qu'en Eſpaigne
Tu feiz iadis tramant la paix,
Et iamais ingrat il n'oublie
Les empriſes & les effectz
Qu'en maintz endroitz de l'Italie,
Ta caute ſageſſe a parfaitz.

Meſmes quand ſes bandes guerrieres
Il meine aux terres eſtrangeres,
Et qu'il fait maint fleuue vermeil
Du ſang hayneux dont il eſt maiſtre,
Saichant ton auis nompareil,
Pres de la Royne il te fait eſtre
Chef principal de ſon conſeil.

Quelle auſſi tant bruſque ieuneſſe,
Surpaſſe ta ſaige vieilleſſe ?
Et qui peut plus d'honneur auoir,
Ou, le ieune ardant aux conqueſtes,
Ou, toy vigilant à preueoir
Que l'Aigle qui porte deux teſtes
Ne puiſſe encor nous deceuoir ?

Il ne faut pour chanter tes gloires
Fueilleter les vieilles hiſtoires :
Car ta race antique & ton heur,
Les faueurs que te fait ton Prince,
L'acueil d'vn chacun, & l'honneur
Que tu reçois en ſa prouince,
Sert d'argument à ton ſonneur.

Adioustant à cela tes graces,
Et les vertus que tu embrasses
Au chœur en Parnasse adoré,
Chery des neuf doctes Pucelles,
Du blond Apollon honnoré,
Et de cent graces eternelles
D'elles & de luy decoré.

Iamais content tu ne reposes
Au trauail des plus graues choses,
Qu'en oyant les Muses chanter,
Ou bien t'amusant, solitaire,
A quelque subgect inuenter,
Pour du labeur qu'ell' te font faire,
Pouuoir ton repos augmenter.

On dit du vieil harpeur de Thrace,
Qu'il faisoit iadis à sa trace
Suyure les rochers & les boys,
Et qu'il ployoit la rage & l'ire
Des plus fiers Tigres sous ses loix,
Si doux fut le son de sa lyre,
Et si doux l'accord de sa voix.

Et toy de ta Lyre diuine,
Et de ta parolle benigne,
Ne fais moins que ce Thracien :
Car tu fleschis l'ardante rage
Du plus barbare Scythien,
Et gaignes si bien son couraige
Qu'il ne peut estre autre que tien.

Vy doncques heureux, & careſſe
L'Ode qu'humblement ie t'adreſſe,
T'aſſeurant que ſi ie cognois
Qu'elle ayt contenté tes oreilles,
Ie diray encor de ma voix
A ton loz tant d'autres merueilles,
Que tu viuras plus d'vne fois.

A L'ILLVSTRISSIME CARDINAL

ALEXANDRE FARNESE.

ODE.

S*i i'auoy' pour bien t'eſtrener*
Toute la diuerſe richeſſe,
Qu'Agamemnon vouloit donner
Au plus valeureux de la Grece,
Lors que ce Duc Theſſalien,
De courroux enflammant ſon ame,
Auec l'enfant Menetien,
Se deſpitoit pour vne femme :

Ie prendroy voluntiers le ſoing
De te l'offrir de main non chiche,
Mais tu n'en as aucun beſoing,
Eſtant aſſes largement riche :

Puis le grand pere Olympien
Qui darde ça bas la tempeſte,
Des tonneaux de mal & de bien,
N'a verſé que mal ſur ma teſte.

Des doctes Sœurs les vers ſi doux,
Les vers dauantaige te plaiſent,
Les vers, qui les plus fiers courroux
Des Dieux & des hommes apaiſent :
De vers pauure auſſi ie ne ſuys,
La Muſe aſſés m'en enfoiſonne,
Des vers preſenter ie te puys,
De mes vers auſſi ie te donne.

Atendant que quelque autre fois
Ie puyſſe mieux chanter ta gloire,
Acordant aux ſons de ma voix
Les ſons de ma lyre d'iuoire :
Theſee eſt la bas ſur le port,
Voire le compaignon d'Oreſte,
Mais par les vers, maugré la mort,
Leur gloire eſt icy manifeſte.

Quand ie voudrois mon Luth toucher
Pour ſonner tes grandes loenges,
Ie n'en voudrois aller chercher
L'argument aux terres eſtranges :
Et pour bien chanter ton honneur
Que l'effort du temps peut preſcrire,
Tes qualitez, ny ton bon heur,
Ny tes biens ie ne voudrois dire.

Ie ne voudrois dire l'eſpoir
Qui s'eſpend par toute la terre,
Et le deſir qu'on a de veoir
En tes mains les clefz de ſaint Pierre :
Ny dire encor ie ne voudroy
Des tiens l'alliance feconde
Auecq' l'Empereur, & le Roy,
Les deux plus grands Princes du monde.

Ie ne dirois encor comment
Marchant hardi par les campagnes,
Tu menas vn oſt brauement
De Rome iuſqu'aux Allemaignes :
Et comme aux armes nompareil,
Et en la prudence admirable,
Par ta force, & par ton conſeil,
Tu t'acquis vn bruit memorable.

Ie ne dirois comme on a veu
Le grand Pape Paule troyſieſme,
Te cherir ainſi que nepueu,
Et t'aymer autant que ſoymeſme :
Ny ne dirois pas combien d'ans
Souſtenant ſa ſainte vielleſſe,
Combien tu feiz d'actes prudentz
Teſmoins d'vne meure ieuneſſe.

Mais bien enflammé viuement
De l'ardeur du Prince de Dele,
Ton ſçauoir dirois ſeulement,
Pour faire ta gloire plus belle :

Et dirois que ce qu'ont eſcript
De bon, & de beau les antiques,
Eſt tout propre pour ton eſprit
A dire aux oreilles publiques.

Ie dirois comme tu ne veux
Paſſer vn iour ſans veoir vn liure,
Sachant bien que par la tu peux
Te faire immortellement viure :
Et qu'apres le digne labeur
Des grans affaires que tu meines,
A lire dedans vn autheur
Tu delaſſes toutes tes peines.

Ie dirois (mon Prelat) encor
Pour embellir touſiours mon hymne,
Que tu ne faiz autre treſor
Que de ſçauoir, & de doctrine :
Et que tu te plais plus à veoir,
Eſloigné des delicateſſes
Vn homme abondant en ſçauoir,
Qu'vn autre abondant en richeſſes.

Et ſi pour dignement toucher
Toutes ces vertus excellentes,
Et de l'oubly les arracher,
Mes forces n'eſtoyent ſuffiſantes :
Mes vers ne ſeroient dechaſſez,
Pour auoir telle audace priſe :
Car d'auoir voulu, c'eſt aſſez »
En vne ſi grande entrepriſe. »

AV REVERENDISSIME CARDINAL

GEORGES D'ARMAIGNAC.

De la Santé.

ODE.

ORES qu'vne ardeur vehemente
Dedans ta couche te tourmente,
D'vne fieure eſtant arreſté,
Il me plaiſt puys qu'en ce martire
La ſanté ſeule t'eſt à dire,
Chanter vn hymne à la Santé.

Ie veulx ore en la faueur tienne,
Prier la Santé qu'elle vienne
L'ardeur de ta fieure amortir:
A fin qu'elle eſtant amortie,
Et du tout hors de toy ſortie,
Hors de peur nous puiſſions ſortir.

Voulant doreſnauant ſans ceſſe
Celebrer ceſte alme Déeſſe,
Garde du repos des humains,
Et voulant deſormais l'eſlire,

Pour ſeul argument de ma lyre,
Et ſeul but de tous mes deſſeins.

Mais afin que ce que ie ſonne
A quelcun dignement ie donne,
Mon Prelat, ce ſera pour toy:
De qui la ſanté bien heurée
Eſt ſi fort du Roy deſirée,
Digne deſir d'vn ſi grand Roy.

Nul auſſi mieux que toy n'eſt digne
D'auoir le preſent de ceſt hymne,
Tant pour ta vertu de grand pris,
Pour ta grace, & pour ta faconde,
Que pour ta grauité profonde,
Et pour l'ardeur de tes eſpritz.

Quelquefois ſur mon luth d'iuoire,
Ie diray l'hymne de ta gloire,
Pour tes raritez annoncer:
Mais ores que le mal te greue,
Il faut qu'à la Santé i'acheue
L'hymne que ie vois commencer.

O belle Déeſſe immortelle!
Déeſſe immortellement belle!
Qui tiens ton throſne dans les cieux,
Comme Royne entre les celeſtes,
Qui, debonnaire, ne moleſtes
Iamais les hommes ny les Dieux,

Par tout, Déésse, où tu seiournes,
Par tout où tu viens & retournes,
Le soucy te fuyt & l'esmoy :
Et par tout la douce liesse,
Le courage & la gentillesse,
Et le ieu demeure auecq' toy.

Vn chacun à bon droict t'appelle
Déésse mere vniuerselle,
De tant que l'on void d'animaux,
Maistresse des graces suyuie,
Vnique ornement de la vie,
Et le doux confort de tous maux.

L'homme ieune ardemment t'honore,
L'homme vieil plus deuot t'adore,
Et iamais en nulle saison
Il ne peult de tes dons se taire,
Et se garder de ne te faire
Quelque beau vœu dans sa maison.

Soit qu'en esté la Canicule
Les eaux & les campaignes brusle,
Ou qu'en hyuer les cieux soient pleins
De gresle, de neige & de pluye,
Iamais le temps ne nous ennuye,
Quel qu'il soit, si nous sommes sains.

Sus, Amys, tandis que ie sonne
Les biens que la Santé nous donne,
Chassons ces soucys & ces pleurs

Et que par la chambre on répande
Du thyn, du lys, de la lauande,
Et mille autres ſortes de fleurs.

Auſſi toſt, diuine Princeſſe,
Que tu prens vers nous ton adreſſe,
Vn beau iour clairement nous luyt,
La fieure ſoubdain reſte morte,
La palleur reſte en meſme ſorte,
Et la Mort aux Ombres s'enfuyt.

Comme la nuict prend ſa cariere
Quand elle void hors la barriere
Des Indes le cler Apollon :
Ou ainſi qu'vne obſcure nuë,
S'enfuit legere à la venuë
De l'Auſtre, ou du fier Aquilon.

On peut bien en maintes manieres
Surmonter les beſtes plus fieres,
Les lyons, les ſangliers, les ours :
Mais ſans toy, Royne, on ne ſurmonte
La mort, ceſte beſte ſi prompte,
Quand ell' vient pour trancher noȥ iours.

Si la fortune eſt fauorable
A quelque pauure miſerable,
C'eſt vn grand heur qu'auoir du bien :
Mais quelque bien qu'elle luy liure,
Santé, ſi tu ne le dois ſuyure,
Tout ſon bien ie n'eſtime rien.

O repos que cherchans nous ſommes !
O mere benigne des hommes !
Benigne nourrice de tous !
Sans toy rien n'eſt de delectable,
Sans toy rien n'eſt de profitable,
Ny ſans toy rien d'vtile & doux.

Sans toy, Royne, l'arc & les fleſches
Sans toy les brandons & les meſches
De Cupidon & de Cypris,
Sans toy encores l'Hymenée,
Et ſans toy le bon Thyonée,
Demouroyent ſans honneur & pris.

Vn chacun te veut & t'apelle,
Vn chacun ſe plaiſt & ſautelle
Quand il te void venir à luy :
Vn chacun des autelz te dreſſe,
Vn chacun te dict & confeſſe
Son eſperance & ſon appuy.

De nuict au ciel n'a tant d'eſtoiles,
Ny deſſus la mer tant de voiles,
Ny tant de fleurs en vn printems,
Ny de feuz en Ethne ou Veſuue,
Qu'auecq toy, Princeſſe, l'on treuue
De douceurs & de paſſetems.

Sans toy les grans pompes n'agréent,
Sans toy les plaiſirs ne recréent,
Et ſans toy peu ſeruent les biens :

Bref, ſoit en paix, ou ſoit en guerre,
Bref, ſoit au ciel, ou ſoit en terre,
Tout ſans toy ne vault iamais riens.

Ny Venus ſeroit ſi riante,
Ny Ceres ſeroit ſi plaiſante,
Ny Flore ſi gaye ſans toy,
Et ſans toy Déëſſe feconde,
Ie ne voudroy', de tout le monde,
Eſtre nommé paiſible Roy.

Où que tu ſois, iamais n'arriue
La pareſſe lente & tardiue,
Qui ſemble chiche de ſes pas,
Mais le jeu, le bal & l'adreſſe,
Mais la jeuneſſe & l'allegreſſe,
Mais les plaiſirs & les eſbatz.

O combien celluy que tu aymes
Se deuroit bien aymer luy meſmes,
Et te tenir bien cherement.
Car s'il te perd, il fait la perte,
Qui ne peut eſtre recouuerte
Sans ſouffrir beaucoup de torment.

On a tout bien en ta preſence,
Mais au contraire en ton abſence
On eſt touſiours plein de douleur,
On a la face r'encherie,
On a l'eſprit en fâcherie,
Et bref on n'a rien que malheur.

Pour faire quand on t'a perduë
Que bien tost tu nous sois renduë,
Ce n'est pas asses d'auoir beu
Mille medecines ameres,
Ny d'auoir par mille cauteres
Enduré le fer & le feu.

Mais il faut encor' dauantage
Qu'en souffrant vne extreme rage
On se laisse coupper vn bras,
Ou vne iambe, ou vne cuysse,
Viuant ainsi sans que lon puysse
Recouurer repos ny repas.

Ie ne conte point les offrandes,
Les vœuz, les despenses si grandes,
Ny les voyages, ny les dons,
Ny tout ce que lon met en œuure,
A fin, Santé, qu'on te recœuure
A l'heure que nous te perdons.

C'est pourquoy bien heureux i'estime
Celuy qui tient quelque regime,
Pour sain tousiours se maintenir.
Car s'il se maintient d'autre sorte,
Tant soit il de nature forte,
Il s'en repent à l'aduenir.

Vous doncq qui ne sentistes oncques
Caterre ny fieure quelconques,

Et qui croyez pour estre fortz,
Et ieunes, qu'vne maladie
N'oseroit troubler vostre vie,
Ie vous pry soyez plus acortz.

Et ne pensez que la jeunesse
Ny le bon-heur, ny la richesse,
Vous empechent de la sentir :
Car ny le temps, ny le courage,
Ny la faueur, ny le lignage;
Ne vous en sçauroyent garentir.

O Santé, pucelle diuine !
Si tu n'estois, ceste machine
Vn nouueau chaos se feroit :
Et si tu n'estois, la Nature
En ses faictz deuiendroit obscure,
Et presque inutile seroit.

Le siecle d'or te doit son viure,
Celuy d'argent, celuy de cuyure,
Celuy de fer te doit le sien,
Voire ceulx qui viendront encores,
Apres cil où nous sommes ores,
Te deburont le leur aussi bien.

Pour toy ie quitterois aux Princes
La maistrise de leurs prouinces,
Et pour toy au Prince des Dieux
Ie quitterois encor le Sceptre,

Ne voulant ſans toy eſtre maiſtre
Ny de la terre, ny des cieux.

Et c'eſt pourquoy Palingenie,
Au zodiaque de la vie
Nous dit qu'vn ſimple laboureur,
Mais qu'il ſoit ſain en ſa bourgade,
Eſt plus heureux qu'vn Roy malade,
Qu'vn Pape, ny qu'vn Empereur.

A bon droit la Muſe te vante,
A bon droit Apollon te chante,
Et les Poëtes à bon droit
Qui ſur tout, Santé, te deſirent,
T'eſtiment, t'eſcriuent, t'admirent,
Et t'honnorent en tout endroict.

Soit aux citez, ſoit aux villages,
Vn chacun te fait des images,
Ceignant ton front de belles fleurs :
Puis à lentour on chante, on ſonne,
On s'entretient, on s'arraiſonne,
De tes biens, & de tes valeurs.

Ie te ſaluë, & reſaluë,
Saincte Santé tant bien vouluë,
Qui nous peuz ſauuer de tout mal :
Afin que par ta vertu ſainte,
La fieure ſoit bien toſt eſtaincte,
Qui tourmente mon cardinal.

Sois luy maintenant ſecourable,
Et en t'inuoquant fauorable
Preſte l'oreille à ma chanſon
Sans que iamais de moy tu partes,
Ny que deſormais tu t'eſcartes
De luy, ny de mon AVANSON.

A IEHAN DV THIER

CONSEILLIER DV ROY, SECRETAIRE D'ESTAT

& de ſes finances.

ODE.

TANDIS *que mon ame rauie,*
D'vne non vulgaire fureur,
Du zodiaque de la vie
Me fait pourſuyure le labeur :
Ore les vices plus eſtranges
Deteſtant & monſtrant au doy,
Et ore chantant les louenges
Des hommes diuins comme toy,
Ie veux que le ſoin qui m'eſueille
Donne vne tréue à mon eſprit
Pour te monſtrer le ſaint eſcrit
Qui dans ma poytrine ſommeille.

Ouure donq' ta diuine oreille,
Mon du Thier, que les plus grans Dieux
Ont d'vne prodigue merueille
Fauorisé de tout leur mieux,
Escoute le chant que ie sonne
Sur les nerfz d'vn cistre nouueau,
Qui ne se plaist & ne s'entonne
Qu'en chantant l'honneur le plus beau,
Tel que le tien, qui ia delaisse
Nostre iour par l'air s'esleuant
Pour courir depuis le Leuant
Iusqu'aux bordz où Phebus s'abaisse.

Iamais l'heur ne vient icy
Veoir les hommes, qu'il n'ameine
Les fiertés d'vne grand peine,
Ou le fiel d'vn fier soucy,
Soit qu'il acoste les Roys
Pompeux en braues arrois,
Ou des riches la richesse,
Ou des pouures d'icy bas
Le repos, & le repas,
Et la simple petitesse.

Aussi Iupiter qui commande
Comme il luy plaist aux plus grans Dieux,
Non esloigné de ceste bande
Se tient sur la porte des Cieux,
Ore versant de sa main dextre
Le bien sur nous auarement,

Et tantoſt de ſa main ſeneſtre
Le malheur prodigalement.
Cettuicy ſous le bien ſe treuue
Souz vne douce eſtoile né,
Et cettuy plus infortuné
Malement le malheur eſpreuue.

Quelquefois ce Dieu met enſemble
Du bien & du mal egalé,
Et d'vne main, ſouz qui tout tremble,
Le darde en bas amoncellé.
Quelque autrefois il entremeſle
Auecq vn bien deux rudes maux,
Et les renuerſe peſle-meſle
Sur les plus nobles animaux,
Sur les hommes, pour faire entendre
Sur quel but il faut aſſeurer
Ce que nous deuons eſperer,
Et le chemin qu'il nous faut prendre.

Quant à moy ie l'ay gouſté
Si longuement que i'eſpere
Apres ma double miſere
Veoir le bien de ta bonté:
Reçoy doncques mes eſcritz,
Et fay qu'à l'œuure entrepris
Quelque heureuſe fin ie donne:
Tellement me fortunant,
Que tes vertus coronant,
Moy meſmes ie me coronne.

A PIERRE DE RONSARD

& Pierre de Pafchal.

ODE.

QVAND *ie voy Ronſard & Paſchal,*
Qui d'vn nœud ſaintement fatal
Se lient par amour enſemble,
Ie beneiƺ l'eſtoile des cieux,
Qui d'vn accord ſi precieux
Deux eſpritƺ ſi rares aſſemble.

Puys quand ie m'arreſte pour veoir
De l'vn & l'autre le ſçauoir,
Et l'heur qu'ilƺ ont de la nature,
Admirant leurs eſpritƺ aigus,
Ronſard ie compare à Phebus,
Et Paſchal i'eſgalle à Mercure.

Phebus à la table des Dieux,
Auecq ſon luth melodieux,
Paiſt des Dieux les ſainctes oreilles :
Et Ronſard à celle des Roys,
Mariant ſon luth à ſa voix,
Paiſt les Roys de grandes merueilles.

Mercure le Dieu voiager
Fit iadis à maint eſtranger
Les vouloirs de ſon Dieu notoires :
Et Paſchal diſert comme luy,
Meſſager annonce auiourd'huy,
De ſon Roy les grandes victoires.

Phebus & le Saturnien
Firent iadis le mur Troyen,
Qui des Grecz fut depuis la proye :
Auiourd'huy Paſchal & Ronſard,
Font reuoir par vn plus bel art
Vne autre plus diuine Troye.

Apollon fut priué iadis
Apres la cheute de ſon filz,
Par Iupiter, de l'Ambroſie :
Et Ronſard a long temps eſté
Priué de ſon loz merité
Par l'ignorance & par l'enuye.

Mercure a iadis dérrobé
D'Apollon le bel arc courbé,
Et ſes traitz d'vne ruze fine :
Et Paſchal prend ainſi le mieux
Des Grecz & des Latins plus vieux,
Ornant ſon hiſtoire diuine.

Phebus ſentit iadis ſon ſein
De l'amour de la vierge plain

Qui predit la Troyenne cendre:
Et Ronſard ſent ore en ſon cueur
Les traitz de l'Archerot vainqueur
Amoureus d'vne autre Caſſandre.

Mercure iadis en ſon chant
A Argus la teſte tranchant,
Fit d'Io ſur luy la vengence:
Et Paſchal en l'œuure entrepris,
De ſes doux & doctes eſcriz,
Tranche le chef à l'Ignorance.

De Phebus l'enfant Thracien
Tiroit du ſon muſicien
Apres luy les rocz & les arbres:
Et Ronſard comme luy touchant
Les nerfz de ſon luth allechant,
Tire les foreſtz & les marbres.

Quand la Mort les hommes a pris,
Mercure en guide les eſprits
La bas aux bordz de la noire vnde:
Mais Paſchal fait plus de ſa voix,
Car il y va querir noz Roys
Et les fait reuenir au monde.

DE LA VERTV

A IEAN DE PARDEILLAN

Prothonotere de Pangeas.

ODE.

Le ſiecle où nous viuons eſt voirement de fer,
Et le fer voirement eſt venu de l'enfer :
Car autrement l'honneur de la vertu celeſte
Ne ſeroit, Pardeillan, aux hommes ſi moleſte.

Cettuy branſlant ſon chef d'vn geſte audacieux,
Et cét autre dreſſant ſon front deuers les cieux,
Ou celuy qui des doigtz ſes argumens propoſe,
Veulent pour peu de cas apparoiſtre grand choſe.

Cettuy qui tient ſa langue en vn graue repos,
Plus de mines faiſant qu'il n'a de bons propos,
Et cettuy babillant des choſes plus notoires,
Veulent eſtre nommez regiſtre des hiſtoires.

Cét autre en s'ecartant du vulgaire vn peu loing,
Et feignant d'auoir peu les richeſſes en ſoing
Pour dire quelque mot du ciel, ou des Atômes,
Penſe eſtre Philoſophe excellent ſur les hommes.

Cettuy-cy pour tenir vn Virgile en ſa main,
Vn Ouide, vn Horace, ou quelque autre Romain,
Ou pour lire par fois quelque vers de Petrarque
Penſe eſtre vn grand Poëte & fait de l'Ariſtarque.

Cettuy dit pour ſçauoir ſix motz Grecz ſeulement
(Encor mal digerez) qu'on ne peut bonnement
Vne œuure compoſer qui viue plus d'vn age,
S'on n'a pluſtoſt appris cét eſtrange langage.

Cettuy prend bien plaiſir aux eſpriz plus gentilz,
Et en tient pres de luy, mais ilz ſont inutilz,
Et ne ſeruent qu'alors qu'il prend de la reubarde,
Ou qu'en ſa chambre apart il fait raire ſa barbe.

Cettuy-cy veut celer les ouurages qu'il fait,
Et veut eſtre eſtimé par cela plus parfait,
Diſant, ſot, que qui met quelque liure en lumiere
S'obſcurcit bien ſouuent à la clarté premiere.

Cettuy pour apparoir des plus aymez des Dieux,
Cherche en hypocriſant les ſolitaires lieux,
Et dit qu'on ne ſçauroit des Dieux gaigner la grace,
A viure ainſi meſlé parmy le populace.

Cettuy veut, ignorant, force liures auoir,
Pour acquerir le bruit d'eſtre homme de ſcauoir,
Et cét autre plus lourd vn gentilhomme accuſe
Quand foiſonnant en biens aux lettres il s'amuſe.

Cettuy-cy pour aymer ceux qu'ayme la Vertu,
Et pour estre tousiours pompeusement vestu,
Auoir force valetz & tenir grasse table,
Tache en s'apauurissant se faire inimitable.

Cettuy fait de son ventre vn Dieu voluptueux,
Et cettuy se dedaigne entre les vertueux,
Et touteffois tous deux aueuglez de delices,
Deguisent en vertu les plus dampnables vices.

Cettuy-cy pour parler quelque peu des combatz,
Et pour auoir de loing veu tresbucher à bas
Quelque Espaignol vaincu, veut, Thersite innutile,
Auoir autant d'honneur qu'en merite vn Achile.

Cettuy pour se monstrer par tout affable & doux,
Et pour estre à bien peu ce qu'il dit estre à tous,
Pense en fardant sa voix, son riz & son visage,
Des grans & des petitz estre estimé plus sage.

Cettuy-cy se couurant d'vn masque de Caton,
La Muse bannissant, suyt l'aduis de Platon :
Et cét autre l'en blasme, & soustient que sans elle
Vn Roy ne peut acquerre vne gloire eternelle.

Ce pendant la Vertu s'en va mise à mespris
Entre vn petit tropeau des plus gentilz espritz,
Et des vices se plaint qui luy font sur la terre
Suporter en tous lieux mille sortes de guerre.

Toufiours pourtant elle a fon honneur indompté,
Et ferme comme vn roc pres de la mer planté
Que le vent & la grefle & la fouldre & tempefte,
Dreffe toufiours au Ciel vers fon pere la tefte:

Faifant apres l'orage apparoir fes rayons
Plus ardans & plus beaus, ainfi que nous voyons
Plus claire du Soleil la clarté couftumiere
Quand vn temps le brouillaz a caché fa lumiere.

Et comme on veoid le marbre apres eftre faly
De quelque noir mortier, plus net & plus poly:
Ainfi fon clair honneur par cét efpaiz orage
Reluyt toufiours plus net vainqueur de tout outrage.

La Vertu femble à l'or qu'on affine au fourneau,
Qui plus eft enflammé & plus il deuient beau,
Et femble au dyamant en fa beauté fupréme,
Voyre au Phenix pourpré qui renaift de foy mefme.

Toy doncq, mon Pardeillan, qu'elle tient au iourd'huy
Sur fes plus fauoris fon plus fidelle appuy,
Perfeuere conftant amy bien aymé d'elle
Faifant ton heur diuin & ta gloire immortelle.

Et nous faiz bien toft veoir quelque œuure de ta main,
A fin de ne veoir point qu'elle refpande en vain
Ses trefors deffus toy, car elle eft trop fachée
S'elle loge en quelcun qu'il la tienne cachée.

A DEVX DE SES AMYS.

ODE.

PVYS *qu'il faut partir, mes amys,*
Ne ſoyons plus tant endormis,
Ie voy deſia l'Aurore claire,
Qui monſtre au Soleil myſorty
Le teinct dont elle nous eclaire,
Non ſans dedaigner le party
Du Vieillard qui ne luy peut plaire.

Sus doncq ne tardon plus icy,
La dent du venimeux ſoucy
Nous y poingt l'eſprit ſans relaſche,
Puys le ſouuenir s'y refait
De ce tour meurtrierement laſche,
Que la Parque à Salel a fait
Faiſant que la tombe le cache.

Allons, Robert, marche deuant
Le ſoufflement de ce doux vent
Ne nous vient preſager la pluye,
Prenons congé de tout chacun,
Bien que l'adieu ſoit plein de ſuye,
Et ſoyons ſeurs qu'il n'eſt aucun
Qui de ce depart ne s'ennuye.

Quant eſt à moy ie n'ay beſoing
Remplir mon cueur d'vn ſi grand ſoing,
Ie le diz hyer à ma Thalie,
A ma Deeſſe Delauné,
Qui docte aux plus doctes s'allie,
De peur que le temps empenné
Rende ſa gloire enſeuelie.

Toutesfois pour ne faire tort
Au nœud qui me ſerre ſi fort,
De noſtre amytié ferme & ſainte,
Ie le veux dire encor vn coup,
D'vne parolle auſſi contraincte,
Que cil qui n'attend que le coup
Qui doit rendre ſa vie eſtaincte.

Adieu donc vierge aux yeux riantz,
Vierge qui de cent Orientz
Ternirois la richeſſe entiere,
Vierge qui donnes à mes vers
L'ame, les ſons & la matiere,
Et qui faiz que par l'vniuers
Ie traſſe vne neuue carriere.

Ie m'en vois librement forcé,
Voyant mon eſpoir ſi froiſſé
Qu'il ne peut plus long temps me paiſtre,
Ie m'en vois loing, loing de tes yeux,
Si les Dieux le veulent permettre,
Cercher le bon heur que les cieux
Iadis me voulurent promettre.

Seiche doncq tes yeux ſi baignez,
Quand bien nous ſerons eſloignez,
Noſtre ardeur ne demourra morte,
Te iurant par l'Archer vainqueur
Qui força ma force plus forte
N'arracher iamais de mon cueur
L'image de toy que i'y porte.

Va, Robert, cours en dire autant
A la mignarde qui t'attend
Pour t'appaſter de ſon haleinè :
Les cheuaux languiſſent bridez,
Puys ie voy reuenir Laueine
Les plis de ſon front deridez
Comme eſtant hors d'vne grand peine.

Bien penſay-ie à veoir ſa couleur
Qu'il ſent vne amere douleur
Dedans ſa bouillante poytrine
Plaignant à iuſte occaſion
Les yeux de ſa Nymphe diuine,
Ornant non moins ſa nation
Que le Soleil ceſte machine.

L'hierre ſi fort n'eſtreint pas
De la grimpeure de ſes bras
Le cheſne qu'il ayme, ou la plante,
Que d'vn bras vouté chaſtement,
Et d'vne bouchette allechante,
Ie la veiz hier mignardement
Ioindre ſa moytié ſommeillante.

L'OMBRE DE SALEL,

A Monſieur d'Auanſon.

D*ANS les boys ombrageux, où les amoureux viuent,*
Et où, comme la haut, de rechef ilz pourſuyuent
Leurs ardentes amours, moins que iamais laſſez,
Quand deça l'eau de Styx, Charon les a paſſez,
Ie compaſſe pour toy les replis de ceſt hymne,
Attendant l'arriuer de ma belle Corinne.
La doncques AVANSON, la doncq eſcoute moy,
Et ne t'esbahis point ſi ie m'adreſſe à toy,
Et ſi par mon MAGNY, ma nourriture chere,
Ie te faiz vn preſent de l'onzieſme d'Homere,
Et du douzieſme encor non plus en Grec, ainçois
Tournez par moy naguere en langage François.

Ton ſcauoir, ton honneur & ton merite encore,
Que maint diuin eſprit diuinement decore,
Celebrant tes vertuz te rendent ſuffiſant
Pour obtenir le don d'vn ſi riche preſent :
Et les Dieux, & le Ciel qui ſur toy vouté ſemble,
Prenant plaiſir de veoir tous ſes treſors enſemble,
De longue & longue main, te l'auoyent deſtiné,
Te voyant, AVANSON, tant heureuſement né,
Et tant fauoriſer les neuf doctes Pucelles
Et tous ceux qui ſçauans ſont fauoriſez d'elles.

Et bien qu'entre ces vers tu ne trouues cachez
Mille pompeux treſors des Indes arrachez,
Ne laiſſe pour cela, ie te pry, de les prendre :
Car l'honneur de ce don peut cent fois mieux eſtendre
Et croiſtre ton renom, que d'vn Creſe les biens,
Ou les palles monceaux des treſors Mydiens.

Icy tu pourras veoir le gouuerneur Atride,
Qui s'arme brauement, & qui brauement guide
Ses ſouldars à la guerre, & pourras veoir encor
Comme Iris fait ſortir de la bataille Hector,
Et comme il y reuient auſſi toſt qu'il oyt dire
Qu'Agamemnon bleſſé s'enfuyt en ſa nauire.

Apres tu pourras veoir Vlyſſe enuironné
D'vn grand ſcadron Troyen, voire ſi mal mené
Qu'il voyoit ia deſia ſa desfaicte prochaine
Sans le ſecours d'Aiax & du mary d'Helaine.

Puys Achille verras ſon Patrocle mander
Vers le diuin Neſtor, afin de demander
Quel Grec il ramenoit nagueres de la preſſe :
Et là tu le verras qui le filz de Menece
Exhorte d'exhorter le plus fort des Gregeois,
De ſecourir leur camp, & prendre ſon harnois,
Et luy meſme y venir employer ſa vaillance.

Puys Patrocle verras qui d'Eurypile penſe
La playe de la cuyſſe, & comme ce pendant

Le magnanime Hector de son char descendant
Entre au fossé des Grecz, suiuy de ses cohortes,
Et comme d'vne pierre il enfonce les portes
Du fort hay des Dieux, apres que Sarpedon
Eut laissé pour vn temps ses gens à l'abandon.

La doncques, AVANSON, fay remplir tes oreilles
Des nombres resonnans de ces douces merueilles,
Et toy mesme à longs traitz repaiz-en tes espriz,
Car ce ne sont des feuz du brandon de Cypris,
Car ce ne sont des voeuz qu'vne ame enamourée
Append deuotement à sa Dame adorée:
Mais bien mille beaus vers qui grossissent le cueur,
Et roidissent le bras d'vn braue belliqueur,
Tel que toy, AVANSON, en qui le ciel assemble
La vaillance, l'honneur & le sçauoir ensemble:
Car, ou soit que ton Roy te conduyse aux combatz,
Ou soit que des proces tu tranches les debatz,
En l'vn & l'autre temps tu peux l'honneur acquerre
D'estre saige au conseil & vaillant à la guerre.

Au deuant de qui doncq, au deuant de quelz yeux
Offriray-ie ces vers? qui les merite mieux
Que toy, mon Auanson? si ce n'est ce grand Prince
Souz qui courbe le chef la Françoyse prouince,
Sous qui veut le destin que le reste des Roys
Auant qu'il monte au ciel acoustume ses loix,
Et sous qui i'ay gousté la faueur que souhaite,
Et que peut meriter vn immortel Poëte.

Ouure doncques ta main fauorable, & reçoy
Ce que mon cher MAGNY te preſente pour moy,
Bienueignant, AVANSON, d'vne douce careſſe
Celuy que ie t'enuoye, & ce que ie t'adreſſe.
De l'vn, tu tromperas la peine que tu prens
Sans ceſſe vigilant aux affaires plus grans,
Et par l'autre tu peuz, s'il le veut entreprendre,
Faire par l'Vniuers tes merites entendre.
Auſſi ie te les donne à cell' fin que tu ſois
La deffenſe & l'appuy de mon liure François,
Et que de mon Magny mon attente non vaine
Tu ſois doreſnauant le Recteur & Mecene
Comme ie ſoulois eſtre ains que deſcendre icy
Le ſauuant de langueur, de peine & de ſouci.
T'adiurant par les boys de ces ſecretz vmbrages,
Et par le doux Zephir' qui ſouffle en ces riuages,
Voyre par le repos & par les doux esbatz
Des Manes Stygieux qui t'attendent ça bas,
Qu'à tel port de bon heur tu le vueilles conduire
Que le vent de malheur ne luy puyſſe plus nuyre.
Mais quoy n'as tu gouſté, AVANSON, de ce fruict
Qu'au iardin des neuf Seurs il cultiue & produict?
N'as tu deſia cogneu comme il peut bien encore
Engarder que le Temps ton renom ne deuore,
Et, te grauant au ciel, empeſcher que ton bruit
Ne ſe puiſſe noircir dans l'eternelle nuit?
Il me ſuffira doncq de ce que ie t'en mande
Sans ce que plus auant ie te le recommande.

Bien me plaiſt, AVANSON, de te dire que i'oy,
Que i'oy ſouz ces Cipres aux piedz de mon grand Roy,
De mon grand Roy François la lyre reſonnante
De voſtre ſeul Ronſard qui ſur elle me vante :
Bien me plait-il encor te dire le plaiſir,
Le plaiſir qui nous vient, qui nous vient cy ſaiſir,
Quand nous oyons les chantz d'vn ſi diuin Poëte,
Meſmement ce bon Roy, ce bon Roy qui regrette
De n'eſtre encor en vie à cell' fin de pouuoir
Coronner de ſa main vn ſi rare ſçauoir.

Ie te veux dire auſſi comme ie vien d'entendre
Le Ciceron Paſchal, qui daigne ſur ma cendre
Teſmoignant mes vertuz, reſpandre de ſa main
Les treſors plus diuins de ſon parler Romain :
Qu'ainſi croiſſe ton heur eſloigné de l'Enuie
Comme il peut, AVANSON, te donner vne vie
Reſſemblante du tout à celle la des Dieux,
Et t'aſſeoir auecq eux au plus beau de leurs cieux.
I'oy encores les ſons de la lyre immortelle
Du nouueau Delien voſtre diuin Iodelle,
I'oy la voix de Pangeas, de cet autre Apollon,
Qui de ſes vers illuſtre & redore mon nom.
I'oy le docte Nauiere, & Deniſot encore,
Et comme de leurs vers l'vn & l'autre m'honnore.
I'oy encore, AVANSON, le gentil Tahureau
Qui ſa Sarte abandonne & vient ſur mon tumbeau
De ſes fredons mignardz animer ma memoire,
Et le loz redoubler de ma durable gloire.

Heureux doncques ceux la lesquelz sont curieux,
D'acquerir l'amitié des prophetes des Dieux,
Des Poëtes sacrez qui peuuent par leurs dextres
De la Mort & du Temps faire leurs amys maistres.
I'oy encore Durban le mignon des neuf Seurs
Qui respand doucement les plus sainctes douceurs
De son parler Romain sur ma tombe pompeuse.
I'oy encor de Maumont la complainte piteuse,
I'oy Magny d'autre part qui s'adolore en vain
De quoy la fiere Mort de son dard inhumain
M'a si tost fait passer les eaux qu'on ne repasse :
Ie l'oy sur mon cercueil qui verse à pleine tasse
Du nectar Quercinois, & du lait, & du miel :
I'oy mille & mille criz dont il remplit le ciel,
Ressemblant le poucin en sa triste misere,
Qui de loin apperçoit sa clocloquante mere,
Et qui se void captif de l'oyseau rauissant,
Qui l'emporte par l'air ia desia perissant.

I'oy encore, AVANSON, *la dolente querelle,*
Les soupirs & sanglotz de ma Corynne belle,
I'oy ses Nymphes aussi blasmans les mesmes Dieux
D'auoir si tost permis l'absenter de ses yeux.
Ainsi pleuroit Thetis & mainte Nereïde
Pour le compaignon mort du vaillant Peleïde,
Quand le filz de Nestor eut annoncé sa mort,
Et qu'Achil' forcenné s'en tormentoit si fort.

Voyla ce que i'entendz, AVANSON, *sur ces riues*
Chatouillé d'vn plaisir que les personnes viues

Deuroient ſoigneuſement auant que de mourir
Par preſentz & faueurs en viuant acquerir :
Car ſi l'homme treſpaſſe & deſcend en ces plaines
Hay des nourriſſons des ſœurs Permeſſiennes,
De Phebus & Mercure, il n'a pas merité
D'auoir apres ſa mort cette felicité :
Mais toy que pour ſouſtien elles ont voulu prendre
Tu la merites bien & la peux bien attendre.

COMPLAINTE DES DAMES

DE FRANCE

ſur le partement de Monſieur le Prince de Fe-

ODE.

VOVS *Cupidon qui ſçauez noz ſecretz,*
Oyez, pour Dieu, de noz triſtes regretz
La pitoyable plainte,
Nous conſolant au depart de celuy
Qui voſtre gloire emporte auecques luy,
Laiſſant la noſtre eſtaincte.

C'eſt ce Herôs du ſang meſme des Dieux,
En qui le ciel a répandu le mieux
De ſa ſainte influence,

Celuy ie dis de qui l'illuſtre nom
Vole immortel en immortel renom
De l'Itale à la France.

Il eſt iſſu du coſté maternel
Des Roys de France, & quant au paternel,
Du grand Hercule d'Eſte,
Fier, courageux, ſes ennemys domtant,
Et genereux l'autre Hercule imitant
De la race celeſte.

Mais pour autant que ſes faitz eſtimez
Sont ia deſia par la terre ſemez,
Et qu'il n'eſt conuenable
Que nous parlions des horribles combatz,
Nous le tairons, mais nous ne tairons pas
Noſtre mal deplorable.

La doncq'Amour venez oyr noz criz,
Venez ayder à mettre en ſes eſcriz
Noſtre peine trop forte :
Et ſoulageant noz triſtes paſſions
Chantons noz maux, & ſes perfections
D'vn ſon qui nous conforte.

Soit qu'aux tournoys pour l'amour entrepris,
Soit qu'à la courſe il emporte le pris,
Et dans le bal encore,
Ou parmy nous deuiſant doucement
Gaignant l'honneur du tout entierement
Du tout il vous honnore.

Ou ſoit qu'il vueille vn cheual façonner,
Il daigne bien le plaiſir en donner
Aux amoureuſes Dames
Et voltigeant en mille & mille tours
Sa bonne grace eſueille mille amours
Au profond de leurs ames.

C'eſt luy qui tient voſtre carquois ſi plain,
C'eſt luy encor qui ſouſtient voſtre main
Quand vous tirez voz fleſches:
C'eſt luy qui fait craindre voſtre vertu,
Et qui pour vous cent fois a combatu
Aux amoureuſes bréches.

Sans luy voz traictz ne ſeroient iamais craintz,
Sans luy voz feuz pieça ſeroient eſtainctz,
Et voſtre arc touſiours courbe
Ne feroit point ſans luy de ſi beaus coups,
Et moins ſans luy trayneroit apres vous
Vne ſi belle tourbe.

Bien qu'en honneurs & en biens il ſoit grand,
Iamais pourtant entre nous il ne prend
Iuſqu'à la plus petite,
Sans quelque temps pres d'elle s'amuſer
Et de douceur en ſon endroit vſer
Plus qu'elle n'en merite.

Doux & courtois deſſus les gracieux,
Fort & hautain ſur les audacieux,
Ieune de force & d'age,

Chenu de meurs, entier & liberal,
Rendant les cueurs de nous en general
Sous l'amoureux ſeruage.

Et bien que cent reſſentent leurs eſpriz
Pour le veoir tel de ſon amour épriz,
Il n'en dedaigne nulle,
Ains condamnant de Narcis la rigueur,
Affable & doux, il laiſſe ardre ſon cueur
Du brazier qui nous bruſle.

Ores ſans luy le Soleil plus ne luyt,
Le iour plus clair nous eſt obſcure nuyt,
Et ce qui ſouloit plaire
Pour ce depart déplait ore à noz yeux,
Si qu'on diroit que la terre & les cieux,
Taſchent de nous mal faire.

Regardez doncq' ſi ce n'eſt iuſtement
Que nous plaignons ce triſte partement,
Puiſque deſia l'abſence
Nous faict ſentir plus de dolent ennuy,
Que de plaiſir nous n'auions auiourd'huy
Par ſa douce preſence.

Faites au moins, s'il vous plaiſt, Cupidon,
Qu'il ait l'ardeur de voſtre beau brandon
Touſiours viue en ſon ame,
Et que ſans fin, apres ce partement,
Dedans ſon ſein il porte conſtamment
Cette premiere flame.

Car tant qu'en l'air s'aymeront les oyſeaux,
L'abeille aux prez, le poiſſon dans les eaux,
Et les cerfz aux ramées,
Touſiours ſon nom, ſes graces, ſes bontez,
Et ſes vertuz dans nos cueurs tourmentez
Demourront imprimées.

ELEGIE D'AMOVR, & DE LA SIDERE

DE IEAN BRINON

Pariſien.

DV vieil Tithon la vermeille Compaigne
Epaniſſoit les fleurs de la campaigne,
Et les oyſeaux degoiſans dans les boys
Ses clairs rayons bienueignoient de leurs voix :
Lors que ſongeant à ma Nymfe diuine,
Et aux tourmentz que l'Enfant d'Erycine
Me faict ſouffrir doublement doulereux,
Ie m'écartay dans vn boys planteureux
De Myrtes bruns, où d'vne bouche amere
Ie deplorois & l'Enfant & la Mere,
Par leſquelz, las ! vn ſoing entenaillé
M'a tant de fois malement trauaillé,
D'vn noir ennuy me contraignant repaiſtre :
Mais à l'inſtant ſoubz l'vmbrage ſeneſtre,

I'ouy douloir cét Archer éploré,
Comme vn enfant de ſa mere égaré :
Parquoy i'acours où ſa plaincte me guyde,
Et le trouuay, qui d'vne trace humide
Faiſoit couler deux ruyſſeaux de ſes yeux.
Ie veiʒ ſon arc qui pendoit ocieux,
Et ſon carquois à la branche d'vn arbre,
Luy ſouſpirant ſi triſtement, qu'vn marbre,
Voyre le cueur d'vn Tigre non dompté,
Euſſent à coup comme luy lamenté.
Et non content de ſouſpirs & de larmes,
Ie vei ſes mains commencer des alarmes
Contre ſon ſein, le plombant de grans coups.
Ie vei encor redoubler ſon courroux,
Et d'vne main felonnement cruelle
Tirer ſon poil, & de l'vne & l'autre æſle
Les auirons dont il rame par l'air,
Lors qu'il luy plaiſt ſur la terre voler.
Dieux ! dis-ie adoncq', cet Archer qui vous dompte,
Ce jeune Dieu que nul Dieu ne ſurmonte,
Doit-il ainſi par deſpit ſe donter,
Et forcenné ſoy meſme ſurmonter ?
Ainſi me ſoit fauorable ſa fléſche,
Comme il conuient, ô Dieux, que ie l'empeſche.
Lors, tout poureux, & de vergoigne plain,
Bien humblement i'allay prendre ſa main,
Et le prier, d'vne parolle baſſe,
Qu'ainſi cruel contre luy ne mesface :
Luy demandant encor l'occaſion
D'vne ſi dure & triſte affliction.

Des qu'il m'ouyt vne œillade il me gette,
Et me cogneut, ayant de ſa ſagette
Iadis empraint dedans ma loyauté
Le vif portraict d'vne rare beauté.
Si douloureux maintenant ie lamente,
Dit il adonc, & ſi ie me tourmente
Comme tu voys tant outrageuſement,
Las! ie le faiz encor plus iuſtement:
Voyant perir le bon heur de ma gloire,
Et terminer le cours de ma victoire,
Tout eſperdu de ne pouuoir ſonger,
Rien contre moy pour moy meſme venger:
Car d'vne part tous ces doctes Poëtes,
Tous ces ſacrez & diuins interpretes
De ma grandeur, qui rempliſſoient le ciel,
La terre & l'eau des douceurs de mon fiel,
Sont ore en bas deſſus la riue noire,
Et i'en voy, las! morte icy la memoire.
Plus ne ſont leuz d'vn Ouide les vers,
Plus ne ſont veuz en pris par l'vniuers
Catulle, Galle & Properce & Tibulle,
Plus on n'entend les chanſons de Marulle,
Tous ſont eſteintz & le monde au iourd'huy
D'eux & de moy ne reçoit qu'vn ennuy.
Meſmes encor cét harpeur d'Italie,
Qui bâtiſſoit vne neuue Idalye
Dans ſon terroir, ce Petrarque fameux
Paſſe & fleſtrit ce me ſemble comme eux.
Et tous ceux la qui les veulent enſuiure,
Ou qui taſchans de les faire reuiure,

Chantent leurs vers, ne peuuent receuoir
Qu'vn vil dedain, pour vn gentil deuoir.
Ie ne voy nul qui tant ſoit peu me priſe,
Ie ne voy nul qui plus me fauoriſe,
Ains conuoiteux d'agrauer mon eſmoy,
Tout eſt bandé, ce ſemble, contre moy.

D'autre couſté ie voy ceſte Sidere,
Dont les beautez font honteuſe ma Mere,
Qui de ſes yeux auteurs de mille mortz,
Trop fierement reſiſte à mes effortz,
Et dedaignant & mon arc & ma trouſſe,
Me doubte moins quand plus ie me courrouſſe,
De tell' façon que iamais ie n'ay peu
La renflammer de l'ardeur de mon feu.
I'ay bien vaincu le fort Dieu de la guerre,
Meſme à celluy qui darde le tonnerre,
Ce puiſſant Roy des hommes & des Dieux
I'ay faict ſouuent abandonner les cieux,
Se transformant, attaint de mon martire,
En cygne, en beuf, en pucelle & Satyre.
Pluton, Neptune & les Dieux de la mer,
Ont éprouué mon venin doux-amer.
Bref il n'eſt rien en ce monde qui n'aye
Senty l'aigreur de l'amoureuſe playe.
Mais quand ie veux de Sidere approcher,
Et quelque traict ſur elle deſcocher,
Iamais au vif ma fleche ne la touche,
Ainçois ſoubdain ie voy qu'elle rebouche,
Ie ſens ſoubdain mes nerfz ſe deſroidir,

Ie ſens mon ſang ſoubdain ſe refroidir,
Mon poil dreſſer, mes puiſſances s'eſtreindre,
Mes deſirs vains, & mes torches s'eſteindre,
Voyre en tel point qu'il ſemble qu'vn deſtin
Ait deſſus moy coniuré quelque fin
Pour amortir le bon heur de ma gloire,
Et terminer le cours de ma victoire.

Ainſi dolent Cupidon ſe plaignoit,
Et de ſanglotz ſa plainte accompaignoit,
Entrerompant ſa parole contrainte,
Quand ie luy dy, delaiſſe ceſte plainte
Filz de Deeſſe, & penſe deſormais
Eſtre plus grand & plus fort que iamais :
Car tant s'en faut que tu deuiennes moindre,
Ou que ton trait ne puiſſe encore poindre,
Comme il ſouloit, que ie vois en tous lieux
Priſer tes faitz ſur tous ceux-la des Dieux,
Et les autelz & portails de tes Temples
Enuironnez de deſpouilles plus amples.
Et bien que ceux qui iadis ont chanté
Les ſainctz honneurs de ta diuinité
Soient ore eſteintz & leur gloire deſerte :
Ce non obſtant ne regrette leur perte :
Car, mon Ronſard, mon Phebus Vandomois,
Chante auiourdhuy des acordz de ſa voix,
Si dignement ta grandeur immortelle,
Que tu n'euz onq vne gloire ſi belle,
Soit qu'il inuente, ou qu'il pille des vieux
Les plus beaux traitz pour les portraire mieux.

Mais ce Ronſard de qui la renommée
Floriſt par tout dans l'vniuers ſemée,
Ce grand Ronſard ton grand Preſtre tenu,
Te ſeroit-il, Cupidon, incogneu,
Luy qui contraint par les terres eſtranges
Les eſtrangers de chanter tes louanges,
Luy qui picqué viuement de tes dardz
Laiſſe pour toy les fureurs du Dieu Mars,
Et ſe plaiſant en l'ardeur de ſa flâme
Chante pluſtot les beautez de ſa Dame,
Et les tourmentz des amoureux vaincuz,
Que les beaux faitz du filz d'Hector Françus :
Quoy qu'ardemment mon Roy le luy commande,
Et que de luy ſeulement il l'attende,
Impatient de veoir vn œuure tel,
Vn des moyens pour le faire immortel.
La doncq' Amour ſeiche toutes tes larmes,
Et plus ioyeux repren' toutes tes armes,
Car ny ton nom, ny ton arc, ny ton heur,
Ne furent onc, plus qu'ilz ſont, en honneur.

Quant aux durtez de cette ame ſeuere,
De cette belle & rebelle Sydere,
Ne crains par là d'amoindrir ton renom,
Car s'il te plaiſt t'accoſter de Brinon,
Qui ſent pour elle ardemment ta ſecouſſe,
Toy de ton traict & luy de ſa voix douce,
(Voix que Pithon & les neuf doctes Sœurs
Ont a-l'enuy confite en leurs douceurs)
Vous la rendrez tout autant amoureuſe,

Qu'elle ſe monſtre a-preſent rigoureuſe.
Et autrement, certain, ie te prometz
Que ſon fier cueur tu ne poindras iamais,
Car luy, ſans toy, ne peut ſes feuz étaindre,
Et toy ſans luy ne la ſçaurois atteindre.

De ce conſeil & de ce doux confort,
Ce petit Dieu ſe contenta ſi fort
Qu'il me promiſt pour digne recompenſe,
De me donner bien toſt la iouïſſance
De mon amour : puis me delaiſſant là,
Prenant ſes traitz au ciel s'en reuola.

AVX GRACES.

ODE.

SAINCTES *filles d'Eurydomene,*
Sans qui tout deplaiſt à noz yeux,
Soit la Deeſſe qui vous meine
Ou ſon filz le maiſtre des Dieux :

Le jeu ſans vous n'a point de grace,
Et ſans vous, Graces, le plaiſir
Ne peut plaire en aucune place,
Ny contenter aucun deſir.

A chacune de vous ie donne,
Humblement par trois chastes vœuz,
Vne florissante coronne,
Pour en honnorer voz cheueulx.

A chacune ie donne encore
Vn petit pot plain de laict doux,
Et chacune de vous i'honnore,
D'vn petit vaze de miel roux.

Afin qu'il vous plaise d'espendre
Tant de grace en mes petits vers
Que MARGVERITE *puisse prendre*
Plaisir en leurs nombres diuers :

MARGVERITE *cette Princesse,*
L'vnique Seur de mon grand Roy,
En qui la plus belle richesse
Des Astres reluyre ie voy.

FIN DV PREMIER LIVRE.



LE SECOND LIVRE
DES
ODES D'OLIVIER DE MAGNY,
QVERCINOIS.

A MONSIEVR D'AVANSON,
PREMIER PRESIDENT AV GRAND CONSEIL DV ROY,
En faueur de Pierre de Pafchal.

ODE DE LA IVSTICE.


'OCEAN *de fes fieres ondes*
La terre encor n'enuironnoit,
Ny Titan de fes clartez blondes
Le nouueau iour ne ramenoit,
Ny fa Sœur reuouftoit fa face
Quand du Cahos la lourde maffe

Enserroit dedans sa rondeur
Les semences & la grandeur
Et les acordz de toutes choses :
La nature & ses faitz diuers,
Et l'image de l'uniuers
Dans son sein pesle mesle encloses.

Mais depuis que la main diuine,
D'vne diuine affection,
De cette immobile machine
Eut brisé la confusion,
Et que le feu, la terre & l'onde,
Le ciel & les membres du monde
Furent de son ventre arrachez,
Les astres adonq' attachez
Par le grand Dieu dans son grand temple,
Darderent leur feu rayonné
Sur l'homme nouuellement né,
Que ce dieu fist à son exemple.

Et deslors cet homme aussi
Commença la vie heureuse,
Qui se filoit douceureuse
Sans trauail & sans souci :
D'autant que la terre pleine
Prodiguoit sans donner peine
Toutes ses necessitez,
Et que la fieure rongearde,
Ny la vieillesse blafarde,
N'embloient ses felicitez.

De nectar les riuieres pleines
Couroient a-val au lieu des eaux,
Et le doux laict par les fonteines,
Et le miel roux par les ruysseaux,
Tousiours les campaignes ouuertes
S'esmailloient gaillardement vertes,
Et tousiours Zephire ventoit,
Ne iamais l'hyuer n'arrestoit
La roide carriere des fleuues,
Ains souz vn printens florissant
Les forestz d'vn teinct verdissant
Auoient tousiours leurs robes neuues.

Ainsi suyuoit l'homme sa vie
Plein de repos & de seurté,
Sans que la conuoiteuse enuye
Machinast sur sa liberté,
Et sans ce qu'il cogneust à l'heure
Que le seul lieu de sa demeure,
Tant fust ce siecle fortuné,
Ce siecle d'or enfoisonné
De mil & mil autres richesses,
Et tant fut le ciel curieux
De le fauoriser du mieux
De ses liberales largesses.

Depuis cét age glissant
D'vne roulante vitesse,
Apparut en sa richesse
Lentement se pallissant,

Et la terre encor entiere
Sa poitrine nourrissiere
Sentit blesser durement,
Si bien, qu'elle ainsi blessée
Donnoit, bien qu'ensemencée,
Ses biens plus auarement.

Apres ceste saison finie
D'vn air tranquillement serain,
Les hommes ourdirent leur vie
Sous l'age troisiesme d'airain:
S'enflammans desia d'vne audace
Le cueur, la poytrine & la face,
Et d'vn soin trop plus curieux
S'entr'adextrans à qui-mieux-mieux
Au brusque manyment des armes,
Puys à piquer les grans cheuaux,
Les acoustumant aux trauaux
Des durs & perilleux alarmes.

Tout d'vn fil la race suyuante,
Par la loy d'vn arrest fatal,
Vesquit souz la loy menassante,
Du siecle du plus vil metal,
Et l'homme pour tout exercice
Ne cercha rien plus que le vice
S'embourbant soymesme le sein
D'vn diuers venimeux dessein,
Pour l'executer miserable,
Ore en plongeant ses fieres mains

Au ſang de ſes freres germains
D'vne conuoitiſe execrable.

Ores époint au larcin,
Enrichiſſant ſa famille
Par les richeſſes qu'il pille
Meſchamment à ſon voyſin,
Ores la maraſtre louue
Par vn deſpit qu'elle couue
Braſſant, d'vn cueur enragé,
L'horreur de quelque deſaſtre
Contre l'innocent fillaſtre
Chaſtement encouragé.

Auſſi ia-déia toute crainte,
Toute foy & toute bonté,
Eſtoit par les hommes eſteinte
Dedans leur libre volonté :
Et ia reſidoient en leur place
Le courroux ardent, la fallace,
La force & la fainčte amitié :
Sans que la raiſon, la pitié,
Le tardif reſpect, ne la honte,
Par les hommes tant dereiglez
Dedans leurs eſpritz aueuglez
Fuſſent tenuz en quelque conte.

Ia le nocher hauſſoit ſes voiles,
Et les donnoit au gré du vent,
Ore à la clarté des eſtoiles,

Ore aux raiz du ſoleil leuant :
Et ſans ce qu'il cogneut la rage
Des flotz eſmeuz, ne de l'orage,
Acouroit ſans peur du danger
Viſiter le peuple eſtranger,
Pour en rauir les choſes rares,
Et deſia l'arpenteur ruſé
Mettoit ſur le champ diuiſé
La merque des bornes auares.

Tout-par-tout l'homme cerchoit
D'vne auarice bouillante,
Cette richeſſe aueuglante
Qui trop & trop l'allechoit,
Refouillant en peine amere
Dans le ventre de ſa mere
Iuſqu'aux plus ſecretz boyaux,
Pour arracher de leur mine
L'or & l'eſmeraude fine,
L'aiguillon de tant de maux.

Ce tens pendant la vierge Aſtrée
Vergoigneuſe voiloit ſes yeux,
Et s'en volant de la contrée
S'alloit renger entre les Dieux,
Ramenant encor' ſouz ſon æſle
Ses Sœurs compaignes auecq elle,
Qui blémiſſantes en leur teinct
Montoient au ciel d'vn vol contraint
Delaiſſant en bas ſur la terre

Le ſquadron des vices peruers,
Qui s'epandans par l'vniuers
Leur faiſoient trop hayneuſe guerre.

Ces vierges au ciel paruenues,
D'vn long ſoupir ſe delaſſant,
Se conduyſoient entre les nues
De regret les teſtes baiſſant,
Et bas déployantes leur langue,
S'entreconſultoient la harangue
Qu'elles deſſeignoient reciter
Deuant leur pere Iupiter:
A la fin, elle arriuerent
Au plus haut eſtage des cieux,
Où le plus grand de tous les Dieux
Entre les Dieux elles trouuerent.

Lors les genoux flechiſſant
De leur grace couſtumiere
La Iuſtice allant premiere
Vindrent vers ce Tout-puyſſant,
Que d'vne benigne œillade,
Et d'vne eſtroicte acolade,
Les bienueigna doucement,
Donnant à toute la bande,
Pres de ſa maieſté grande
Place dans ſon firmament.

Toutesfois auant que s'y mettre
Aſtrée pour toutes parla,

Baiſant de ſon Pere la dextre
Qui d'aiſe encore l'acolla :
S'il eſt ainſi, dit-elle, Pere
Que tout l'vniuers obtempere
Comme il te plaiſt aux ſainctes loix,
S'il eſt vray, fais à ceſte fois
Que ce vil peuple t'obeiſſe,
Ce peuple qui s'acompaignant
Des vices, ne va dedaignant
Que tes Vertuz & ta Iuſtice.

Non content de ce qu'il pourchaſſe
Contre ſoymeſme tant de tortz,
Mais s'attachant, las ! à ta race
Auecq l'horreur de mille effortz,
Et ſi bien preſſant ſes eſtreintes,
Qu'à la fin il nous a contraintes
Le voyant opiniaſtré,
De le laiſſer encheueſtré
Au reth de ſa propre meſchance,
Et dreſſant l'œil vers le recours,
Te venir demander ſecours
Pour le punir de ſon offence.

Toy doncq qui tiens en tes mains
Les tonnerres & la foudre,
Froiſſe & briſe tout en poudre
Ces obſtinez inhumains :
Fai que ta puiſſance haute
Leur face ſentir la faute

Qu'ilz ont commiſe enuers nous,
Et fai que leur arrogance
Sente bien toſt la vengence
De ton plus iuſte courroux.

Ou fai qu'vne rage depite
Les ſuyue horrible en tous endroitz,
Car c'eſt du moins ce que merite
Celuy qui tranſgreſſe tes loix,
Ce vil peuple donq qui n'a cure
Que de la craſſe & de l'ordure
De ces vices enſanglantez,
Qui s'orgueilliſſent indomtez
De noſtre trop honteuſe fuyte,
Pourſuyuans encor leurs aboys,
Et dardans d'vne hideuſe voix
Mille brocardz à noſtre ſuyte.

A tant, pour crainte de deplaire
Par le fil d'vn trop long propos,
La Iuſtice ſe voulut taire
Pour auoir reſponſe & repos :
Et Iupiter croulant ſa teſte
Accorda ſa iuſte requeſte,
Leur diſant à toutes ainſi :
Arrachez ce mordant ſoucy,
Mes filles, de voſtre poytrine,
Arrachez ce regret encloz,
Et de tant & tant de ſanglotz
Ne troublez la troppe diuine.

Ie ſçay treſbien le tourment,
Et la pourſuyte trop viue
Que cette race chetiue
Vous a fait ſi longuement,
Ie ſçay quelle ardante peine
Bien qu'inutilement vaine
Vous auez priſe la bas,
Pour la diuertir de ſuyure
Voz ennemys & de viure
Souz leurs cauteleux appaſtz.

Ie ſçay encor de quelle rage
Ce vil populaſſe enragé
Mépriſoit dedans ſon courage
De voz loix l'honneur outragé :
Mais par les flotz de Styx ie iure
Qu'il amendera cette iniure,
Par tant d'encombrier & d'ennuy
Que ie feray pleuuoir ſur luy,
Qu'à la fin, la race future,
Se mirant en ſes malheurtez
Pour s'éclaircir de voz clartez,
Suyura droictement la droicture.

Ne ſoyez doncq tant eplorées,
Car ie faiz encore vn ſerment
Par les Ondes non pariurées,
Qu'en peu de temps heureuſement
Trionfantes de ceſte guerre,
Vous redeſcendrez ſur la terre

Pour y replanter voz honneurs
Si bien redressans la police,
Que les hommes plus vicieux
N'auront iamais deuant leurs yeux
Que les vertuz & la iustice.

Entre eux vn Prince ie voy,
Maistre souz moy, de la France,
Qui tiendra vostre balance
Plein d'vne equitable foy,
Vn Prince comblé de gloire,
Qui bornera sa victoire
Dez le ciel du More ardant,
Iusqu'au riuage Hyperbore,
Et des le lict de l'Aurore,
Iusqu'au plus bas Occident.

C'est cet HENRY, mes filles belles,
Qui fera reflorir encor
Voz autoritez toutes telles,
Qu'elles estoient au siecle d'or,
Honnorant songneux & sans fainte
Les honneurs de vostre loy saincte,
Et iuste les ensemençant
Parmy son peuple obeyssant,
De sorte, que l'erreur, le crime,
Et l'orgueilleuse impurité,
Pourchassez de la verité
S'iront plonger dans leur abisme.

C'eſt luy qui dedans ſon royaume
Rendra voſtre nom reueré,
Auſſi bien ſouz vn toict de chaume,
Que ſous vn plus élabouré :
Et qui pour plus vous faire craindre,
Et qui pour mieux garder d'enfraindre
Voz iuſtes & diuins decretz,
Commetra des hommes diſcretz
Suffiſans de bien vous conduire,
Et de balancer ſainctement
D'vn contrepoix egalement
Ce qui peut & qui ne peut nuyre.

Entre leſquelz i'en puys veoir
Deia deia, ce me ſemble,
Vn qui braue ioint enſemble
La vaillance & le ſçauoir,
Vn qui luyt entre le reſte
Comme en mon Palais celeſte
Les raiz du plus grand flambeau,
Ie di vn, dont la memoire
Domtera la Parque noire,
Le Temps meſme & le tombeau.

Cettuy-cy, mes filles gentilles,
Souz la faueur d'vn ſi grand Roy,
Fera les fureurs inutiles
Qui voudront mordre ſur la loy,
Et d'vne eternelle aſſeurance
Vous guidera parmy la France,

Merquant de l'œil endementiers
Et les mauuais & les entiers,
Et toufiours d'vne ame conftante
Refiftant encontre les dons,
Qui peuuent amorcer les bons,
Tant eft leur prefence allechante.

Auffi le fort, filles, l'ordonne
Afin qu'vn iour vous puyffiez veoir
Doublement ce que ie vous donne,
Pour double honneur en receuoir,
Et que luy nay de noble race
La vile Ignorance terraffe,
Luy que les graces parferont,
Luy que les Mufes combleront
D'vne immortelle renommée,
Luy qui vif toufiours demourant
Laiffera, fuperbe, en mourant
De fon bruit l'Europe femée.

Alors Iupiter fe teut
Son Aigle s'efcroulant toute,
Et la troupe qui l'efcoute
Riant de l'aife qu'elle eut:
Mais il eft temps que ie tire
Mes traictz au but où i'afpire,
Sus doncq Mufe, mon doux foing,
Bande mon arc Mufe douçe,
Afin que mieux ie les pouffe
Iufqu'au climat le plus loing.

Dieu te gard l'honneur de la France
Dieu te gard mon grand AVANSON,
Docte vainqueur de l'Ignorance,
Et l'ornement de ma chanſon :
Ainſi ta grandeur puiſſe croiſtre,
Et touſiours proſpere apparoiſtre,
Comme la nature & les cieux
T'ont fortuné de tout leur mieux,
Te faiſant non ſeulement digne
Des mignardz fredons de mes vers,
Mais encor des accordz diuers
De la Pindarique buccine.

Moy qui ſuys des ſacrez Prophetes
Du roy des hommes & des Dieux,
Moy qui ſuys de ſes interpretes
Me preſente ores à tes yeux,
Agité d'vne ardeur diuine
Qui s'enflamme dans ma poytrine,
Pour te reueler que les motz
Dont il a fermé le propos
Qu'il tenoit à la vierge Aſtrée,
Ne furent oncques recitez
Qu'en prediſant les raritez
Dont tu dores noſtre contrée.

C'eſt toy de qui Iupiter
Fait tant heureuſe la vie,
Que la dépiteuſe Enuye
Ne s'en pourra depiter :

C'eſt toy qui ne doubtes guiere,
La Fortune iournaliere,
Du moyen te contentant,
Et parmy ſes riches pompes
Où ſi bien l'orgueil tu trompes,
Athamante n'imitant.

Soit que les portes de la guerre
Soient cloſes de mille verroux
Et que la rage on y enſerre
Eſtreinte de cent mille nouds,
Ou ſoit que la Diſcorde fiere
Rende noſtre France guerriere,
Touſiours & touſiours i'aperçoy
Vne grande tourbe apres toy
Tachant d'acoiſer ſes quereles,
Sachant bien qu'en guerre & en paix
Tu peuz faire comme tu fais
Ses franchiſes toutes nouuelles.

Mais quoy ! i'entreuoys à ta ſuyte
Mon Paſchal qui courbe le chef,
Comme vn qui reſue à la pourſuyte
D'vn inextricable mechef,
Ce luyton Proces, ceſte beſte
Qui degorge tant de tempeſte,
Ce ſerpent dy-ie forcené,
L'auroit il iuſqu'icy trayné
De ſon Languedoc qui l'adore,
Pour de ſa lyme le ronger

Comme vn chiquaneur eſtranger
Qui grommellant ſe deſcolore?

Le trac du mordant ſoucy,
Puys ſon front qui trop ſe ride,
Et ſa face trop humide
Le teſmoignent preſque ainſi.
Permetras-tu donq' qu'il laiſſe
L'immortelle tourbe eſpeſſe
Des nourriſſons des neuf Seurs,
Luy que iadis Calliope
Sur le mont à double crope
Combla tant de ſes douceurs?

Ne vois tu point la belle cheine
Faicte à cerceaux d'or émaillé,
Dequoy par l'oreille il ameine
Tout ce grand peuple eſmerueillé,
Meſme la ſuperbe Veniſe,
Qui toute bëante le priſe
D'eſtre de l'eſprit alumé
Dequoy l'Arpin fut enflammé,
Et la docte Tholoze encore,
Qui par l'honneur de ſon ſçauoir
Tant d'honneur ſe ſent receuoir
Qu'en l'honnorant elle s'honore.

Ie cognoy parmy cette bande
Son Durban le mignon des Dieux,
De qui la vertu ne demande

Pour le conduire dans les cieux,
Que les ælles dont elle vole
Depuis l'vn iusqu'à l'autre pole:
Ie voy Panjas qui ieune d'ans
Deffie la Mort & le Temps,
Tumery, Reuergat, la Roze,
Mon Dubuix & ton Charbonier,
Qui se tient ainsi le dernier
Pour lecher les vers qu'il compose.

I'en voy encor se meslans
Parmy ces clartez dorées,
Plus qu'aux voutes azurées
N'a d'astres étincellans,
Mais tous presque se lamentent
Des procez qui le tourmentent
D'vn forcenement felon,
Luy des Muses le grand Prestre
Qui si bien se fait cognoistre
Le compaignon d'Apollon.

Ces pucelles, ces Pegasides,
T'adjurent par l'Attique miel,
De ne permetre de leurs guides
Cettuyci gouster tant de fiel,
Te promettant si tu l'accordes
De pinseter si bien les cordes
De leur luth en sonnant ton bruit
Qu'ell's t'exenteront de la nuyt.
La doncques gouste leurs promesses,

Et d'vn balancé iugement
Deride le front viſtement
Du chantre ſainct de ces Déeſſes.

Car il peut tes graces vantées
Mieux que moy de l'oubli garder,
Et des colomnes Atlantées
Iuſques aux Indes les darder:
Luy qui d'vne oraiſon Romaine
Brauement de France nous meine
Iuſqu'aux eſtrangers plus lointains,
Faiſant les Allemans certains,
Voyre tous ceux que le Pau baigne,
Par les nombreux ſons de ſa voix
Comme en la France le François
De la doctrine s'acompaigne.

Mais repren, Muſe, il eſt temps
Repren ton arc & ta trouſſe,
Puys que ta fleſche ſi douce
Charme ainſi les eſcoutans,
Et de peur qu'en cuydant plaire
Tu ne faces le contraire,
D'vn plaiſir trop abondant,
Encor' ailleurs cette gloire
Sacrerons à la Memoire
Par la terre l'eſpandant.

A IEAN BERTRAND

CONSEILLER AV GRAND CONSEIL, EN FAVEVR

de Pierre de Paſchal.

ODE.

Si quelque fois, ma Calliope,
M'eſgayant auecques ta trope
Nous auons contenté les Dieux,
Ores il faut contenter mieux,
Et faire cognoiſtre à la France
Que mon Quercy peut enfanter
Des combatans de l'Ignorance
Aſſez fortz pour la ſurmonter:
Voyre par eux grauer ſa gloire
Deſſus l'autel de la Memoire,
Si bien que la poſterité
Chante ſon immortalité.

Ouure donq, Bertrand, tes oreilles
Pour les remplir de ces merueilles,
Et paiſtre, Bertrand, de leur miel
Tes eſpritz deſcendus du ciel,

Te faiſant fort puys que ma lyre
Se plaiſt de ſonner ton honneur,
Et ſi grauement le redire
Deſſouz mon pouce fredonneur,
Que tu renuerſeras l'audace
Et les fiertez de la menace
Voire les forces & l'effort
Du Temps & de la fiere Mort.

La Mort des Parques la plus fiere,
De ſa grande faux moiſſonniere
Tranche la vie aux Empereurs,
Auſſi bien comme aux laboureurs,
Et n'eſpargne non plus les Princes
Tant ſoyent-ilz richement pompeux,
Que les moindres de leurs prouinces
Tant ſoient-ilz pauurement pourueuz:
Ains peſle meſle les enuoye
La bas par vne meſme voye,
Guidez du dieu Cyllenien,
Paſſer le fleuue Stygien.

Comme vn faucheur par la prérie
Fauche a-plain-bras l'herbe fleurie,
La delaiſſant vn temps apres
Pour la ſeicher parmy les prez :
Ainſi cette Parque felonne
Touſiours horrible en ſes effortz,
Par monceaux les hommes moiſſonne
Pauant la terre de leurs cors :

Mais dautant elle ſe faict craindre,
Qu'elle nous vient ſouuent eſteindre
Quand moins en noz heurs inconſtans
Nous doubtons ſa faux & le Temps.

Le Temps qui iamais ne ſeiourne,
Qui fuyt & iamais ne retourne,
De la Mort tallonne les pas :
Et ialoux qu'apres le treſpas
L'homme laiſſe quelque memoire,
Qui témoigne à l'eage ſuyuant
Que vif, il a rauy la gloire
Qui le peut faire reuiuant,
Ialoux diz-ie qu'aucune choſe
Contre ſa puiſſance s'oppoſe,
Contre tout ſe veut oppoſer
Pour toutes choſes maiſtriſer.

Meſmes auſſi toſt que la Parque
Fait entrer dans l'auare barque
Les Ombres ſortans de dehors
La palle demeure des corps,
Il accourt ſoubdain, & ſe plante
Deſſus leurs tombeaux ocieux,
Et trouſſant ſa barbe ondoyante
Abaiſſe ſes bras & ſes yeux :
Puys de ſes mains roidement fortes
Prend le nom des perſonnes mortes,
Et les entaſſant ſur ſon ſein
Les charge & s'en refuyt ſoudain.

Ne le trait qu'vn archer deſcoche
De ſon but ſi toſt ne s'aproche,
Ny l'aigle fond ſi toſt d'en haut
Sur l'aſpic qui ſe leſche au chaut,
Ny le foudre ardent que deſſere
Le Roy des hommes & des Dieux
Ne deſcend ſi toſt ſur la terre
D'eſclairs faiſant flamber les cieux,
Comme le Temps auecq ſa charge,
Flottant ſur ſon eſchine large,
Acourt viſte de ces tombeaux
Au bord des oublieuſes eaux :

Où ſur le moment qu'il arriue,
My-tournant ſon doz ſur la riue,
Brandit & gette de ſon dos
La riche charge dans les flotz :
Afin que les flotz engloutiſſent
Dedans eux l'honneur de ces noms,
Et qu'englouty l'enſeueliſſent
Dedans les gouffres plus profondz :
Tant & tant le Temps a d'enuye
Sur le cler flambeau d'vne vie,
Qu'il ne veut ſi toſt eſtre eſteint
Que le nom de perir contraint.

Mais à-l'enuiron de ce fleuue
Des vautours affamez on treuue,
Des corneilles & des corbeaux,
Et d'autres malheureux oyſeaux,

Qui n'ont dedans l'onde oublieuſe
Ce butin ſi toſt veu plonger
Qu'en chantant d'vne voix hideuſe
Le penſent tirer du danger,
Et prenans les beaus noms qu'ilz voyent
Dans leur bec, de peur qu'ilz ſe noyent,
Puys haſtant vn foible voler
Les cuydent emporter par l'air.

Mais helas! leur force debile
Trop & trop toſt rend inutile
Leur entrepriſe en ſes effectz,
Car voulans éleuer ce faix
Et cuydans, ſuperbes, le rendre
Dedans le vague ſuſpendu,
Pour faire à l'vniuers entendre
Qu'ilz l'ont de l'oubli defendu,
La peſanteur du faix les laſſe,
Et leurs voix dans leurs bouches glace,
De ſorte que glacez & las
Ilz tombent peſle-meſle en bas.

O grieue perte? ô perte grieue!
Mais ô felicité trop brieue!
O perte, ô grieue perte encor'
Des raritez d'vn tel treſor!
Et vous las, helas! deplorables
De qui les beaux noms doiuent cheoir
Dedans les bouches miſerables
Des oyſeaux de freſle pouuoir,

Puys qu'indignes d'aucune gloire
Ilz recachent dans l'onde noire,
Dans l'onde du fleuue oublieux
Les noms des Manes Stygieux.

Comme vn Milan fendant la nuë
Se fait presque perdre de veuë,
Portant à sa iambe attaché
Du feu dans du chanure caché,
Qu'à chef de temps luy mesme alume,
Coup sur coup ses œlles mouuant,
De sorte qu'enflammant sa plume,
Il croit la flamme de son vent,
Et se bruslant ainsi les œlles
Perd helas! ses forces isnelles,
Pour seruir aux Princes d'esbatz,
Tombant comme vne pierre en bas.

Ainsi par le vuyde retombent,
Ainsi souz leur charge succombent
Tous ces vaultours, tous ces corbeaux,
Et cette orde engence d'oiseaux:
Puys Lethe engloutit la memoire
Des noms dans ses eaux retombez,
Et le Temps obtient la victoire
Dessus les oiseaux succombez:
Non pourtant le fleuue ne noye
Des noms toute la belle proye,
Et non pourtant le Temps ialoux
N'obtient victoire dessus tous.

Oy doncq', Bertrand, pourquoy ne noye
Le fleuue toute cette proye,
Et pourquoy ce Vieillard ialoux
N'obtient victoire dessus tous.
Parmy ces vautours & ces grailles,
Sont quelques Cygnes bien chantans,
Qui prennent, ioyeux, des medailles
Par l'air au bec les emportans,
Et contre les pertes que brigue
Le Temps ce vieillard si prodigue,
Engardent aucuns de ces noms
D'aller de Lethé iusqu'au fondz :

Car soubdain que ces sacrez Cygnes
Ont prins dans leurs bouches diuines
Quelques vns des noms precieux,
Ilz montent haut iusques aux cieux,
Et d'vn vol ioyeux & sans peine,
S'en vont percher sur le coupeau
D'vne montaigne non lontaigne,
Où s'esleue vn temple tresbeau,
Dans lequel vne Nymphe habite,
Qui court vers ces Cygnes subite,
Pour ce qu'ilz portent leur oster,
Et dans son temple l'emporter.

Cette belle Nymphe emplumée
Se fait nommer la Renommée,
Et ce beau temple ainsi planté
Le temple de l'eternité,

Au millieur duquel ſe deſcœuure
Sur quatre piliers, vn autel
Que la Nymphe enuironne & cœuure
Chaque an d'Amaranthe immortel,
Et là ces beaux noms elle appoſe,
N'ayant iamais la bouche cloſe,
Ains touſiours ouuerte à vanter
Ce qu'elle oyt aux Cygnes chanter.

Heureux trois & quatre-fois doncques
Ceux de qui les noms n'eurent oncques
Le fond de ce fleuue cruël
Pour leur ſeiour perpetuël,
Et qui dans la bouche d'vn Cygne
Touſiours les merites vantant,
Trouuent cette Nymphe benigne
Touſiours les gloires rechantant,
Qui les append dedans ſon temple,
Afin qu'ilz y ſeruent d'exemple
Pour ceux de la poſterité
De l'honneur qu'ils ont merité.

Bien heureux auſſi ie publie
Bertrand, bien heureuſe ta vie,
Puys qu'en ton viuant tu te faiz
Bien aymer des Cygnes parfaitz,
Des Cygnes qui ſont les Poëtes
Par leſquelz le plus grand des Dieux,
Comme par ſes ſaintz interpretes
Reuele les ſecretz des cieux :

Car par eux l'honneur de ta gloire
Sur la mort aura la victoire,
Et ton nom par eux r'ennobly
Domtera le Temps & l'oubly.

» Iamais les vertuz precieuses
» Ne vont aux ombres Stygieuses,
Et iamais les Muses n'ont peu
Celer l'honneur quand il est deu.
Aussi, mon Bertrand, tu dois croire
Puys qu'ardant ie te le prometz
Que tes vertus ny ta memoire
En bas ne descendront iamais:
Car ou bien Phebus de sa flame
Rechaufe vainement mon ame,
Ou il veut, Bertrand, que ma voix
Te le promette à ceste fois.

Comme les ondes écumeuses
Fremissent par les riues creuses,
Quand des ventz le Prince importun
Se courrousse contre Neptun':
Et comme les fueilles resonnent
En Automne parmy les boys,
Quand l'Austre ou quand la Bise entonnent
Leurs plus effroyables aboys:
Ainsi par la France abondante
Sonnera ta gloire euidante,
Ta gloire & le diuin sçauoir
Qu'en cachant, Bertrand, tu faiz veoir.

Car encor que la Vierge Aſtrée
Tu guides par noſtre contrée,
Souz ton grand Oncle, en qui les cieux
Et le ſort reſpandent leur mieux,
Souz ton grand Oncle, qui la France
Illuſtre d'vn rare ornement,
Contrepoiſant en ſa balance
Droït & Tort equitablement :
Ton eſprit pourtant ne refuſe
Le ſacré trauail de la Muſe,
Et pourtant ne laiſſent tes doigtz
D'accorder ton luth à ta voix.

Qui pourroit auſſi ſur ſa lyre
Mieux que toy, ſi tu voulois, dire
Quelque argument digne qu'aux cieux
Il fut chanté deuant les Dieux ?
Qui pourroit auecq' plus de grace
Raconter les ſaintes vertus,
Dont les vieux Comtes de ta race
Ont eſté iadis reueſtus ?
Qui pourroit de ton Oncle encore
Celebrer l'heur qui le decore,
Et dire ſi tu l'entreprens
Mieux que toy l'honneur des Bertrandz ?

Quant à moy ie faiſois vn hymne
De tes vertuz ſainctement digne,
Qui ia ce me ſemble auoit pris
Entre ceux qui ſont mieux eſcritz,

Et comme vn bon orfeure affine
L'or dont il veut faire vn anneau,
Orné d'vne esmeraudé fine,
Ou d'vne perle de bonne eau :
Ainsi ie trauailloy ma dextre
A façonner quelque bon mettre,
Pour engrauer en son reply
Ton merite tant acompli,

Lors que mon Paschal me descœuure
Les premiers traitz d'vn diuin œuure
Qu'il trasse, Bertrand, doctement
Pour les Bertrandz tant seulement,
Où ie vy si viuement painte
La noblesse de tes Ayeux,
Qu'aussi tost cette clarté sainte
Obscurcit celle de mes yeux :
Et cette diuine merueille
Rompit l'entreprise pareille,
L'entreprise que i'auançois
De conter ta race aux François.

Ainsi qu'vn homme quand il treuue
En voyageant quelque grand fleuue,
Qui débordé semble vne mer,
Et qu'il le veoid bruyre, escumer,
Et de ses flotz enflez d'audace
Noyer les chemins & les pontz,
Si bien qu'il semble qu'il menasse
Les hautz sommetz des prochains montz,

Tout ſoubdain s'areſte, s'eſtonne,
Et ſon entrepriſe abandonne,
Sage en ſoy meſme pourpenſant
Qu'il ſe peut perdre en s'auançant.

Ainſi ie deſtournay arriere
Les premiers pas de ma carriere,
Allors qu'en emportant ton lôs
Par l'vniuers deſſus mon dôs,
Ie rencontray l'œuure latine,
Ainçois de Paſchal les torrentʒ,
Plains d'eloquence & de doctrine
Qui bruyoient l'honneur des Bertrandʒ,
Cognoiſſant tresbien à leur ſource,
Que le vague train de ma courſe
Aupres de celuy de leur cours
Foible & lent demourroit touſiours.

Qui, bon Dieux! s'oſeroit promettre
D'eſtre à gaigner vn prix adextre
Tant que Paſchal qui tient en main
L'honneur du mieux diſant Romain!
Qui peut mieux d'vne docte langue,
Ou parmy les Muſes au bal,
Donner l'ame à quelque harangue,
Ou chanter des vers que Paſchal?
Paſchal que les Graces cheriſſent,
Paſchal que les Muſes nourriſſent,
L'abreuuant deſſus leurs coupeaux
De la liqueur des ſainctes eaux!

C'eſt pourquoy Bertrand, ie delaiſſe
Des Bertrandz l'antique nobleſſe,
Sans oſer vn labeur tenter
Pour aux François la raconter,
Eſtimant trop mieux le ſilence
Puys que Paſchal en veut parler,
Qu'en parlant de telle excellence
Seulement Paſchal n'eſgaler:
Bien veux ie, Bertrand, que cette Ode
Ainſi faicte à l'antique mode
Sur le patron des vieux Romains,
Demeure tienne entre tes mains.

Reçoy la doncques & t'eſtime
Bien heureux d'auoir de ma ryme:
Car ſouuent Ronſard de ſa voix
M'a dit qu'elle eſt digne des Roys.
Et au ſurplus trenche la teſte,
Et la renaiſſante fierté,
De ce vieil proces qui tempeſte
De mon Paſchal la liberté,
A fin qu'imparfait il ne laiſſe
L'œure qu'à ton Oncle il adreſſe,
Contraint touſiours d'auoir les yeux
Sur ce proces malicieux.

C'eſt pourquoy la bande immortelle
Qui-deſſus la croupe iumelle
D'Helicon, danſe souz les ſons
Ou de la lyre, ou des chanſons,

T'adiure ores pour la cadance
Qu'elle fait gaillarde en ſon bal,
D'arreſter viſte vne ordonnance
Qui iuge le droit de Paſchal,
Qu'ainſi la chantereſſe tourbe,
Puiſſe ſur ta vieilleſſe courbe,
Accorder & te faire ouyr
Cette Ode pour t'en reſiouyr.

A NICOLAS COMPAIN

CONSEILLER AV GRAND CONSEIL,

en faueur de Pierre de Paſchal.

ODE.

PVIS *que tant d'eſpritz de la France*
Combatent d'vne telle outrance
Contre le proces de Paſchal,
Et qu'vn chacun crie à ſes Iuges
De donner fin aux ſubterfuges
Qui luy font ſouffrir tant de mal:
Moy, qui Paſchal ayme & reuere
Pour ſes vertuz comme mon pere,

Sachant qu'il m'ayme comme enfant,
N'eſt il pas raiſon que i'eſſaye
De guerir ceſte amere playe
Qui l'eſprit & l'ame luy fend?

Malheureux vrayment on peut dire
Cil qui void de quelque martire
Vn de ſes amys tourmenté,
Et toutesfois il ne trauaille
Ny nul reconfort ne luy baille
Afin de l'en rendre exenté:
Sus doncq', Muſe, à fin que i'euite
Qu'vne ſoüilleure ſi maudite
Ne vienne mon honneur taſcher,
Dy moy quelque nouuelle choſe
Qui ſi bien mon Paſchal diſpoſe,
Qu'il n'ayt plus loy de ſe facher.

Et delaiſſe d'armer l'ïambe,
Qui ia contraint comme Lycambe
Mes enuyeux de s'offenſer,
Et ſe repentans de leur vice,
Se guider eux meſme au ſupplice,
Pour leur hayne recompenſer.
Bien pardonnai-ie à qui me iure
Ne m'auoir iamais dit iniure,
Sous vn feint nom malencontreux,
Voire à ceux qui me font leur plainte,
Fremiſſans d'vne extréme crainte,
Que ie me courrouce contre eux.

Celuy qui d'acquerir pourchasse
Des Dieux la faueur & la grace,
Ne les sçauroit acquerir mieux
Qu'en aymant ceux que les Dieux ayment,
Et sur qui largement ilz sement
Les plus beaux tresors de leurs cieux.
Et bien que la Fortune ingrate
Si fiere par fois les abatte,
Qu'ilz seruent au peuple d'esbatz,
Si faut-il pourtant qu'il les prise,
S'il veut que Diéu le fauorise
Viuant, ou descendant la-bas.

Combien doncq prisez doiuent estre
Les Poëtes, que Dieu fait naistre
Prophetes de sa deité,
Decouurant par eux mille choses,
Et mille encor, & mille encloses
Au sein de la diuinité?
Ilz domptent les bestes plus fieres,
Ilz arrestent court les Riuieres,
Voire les cheuaux du Soleil,
Et de leurs voix viuement fortes
Font viure les personnes mortes
Dans la nuyt mesme du cercueil.

Du Tage les blondes areines,
Ny toutes les belles fonteines
Qui sourdent du sein Idien,
Ny toutes les perles encore,

Qu'au matin decouure l'Aurore
Flamboyante au ciel Indien:
Ne peuuent les vertuz esteindre,
Ne peuuent les bontez atteindre
D'vn vers de Poëte excellant,
Tant & tant les Dieux il ressemble,
Eternisant qui bon luy semble
En despit du Faucheur volant.

Par les vers les Vertus florissent,
Par les vers les Dieux s'adoucissent,
Par les vers sont beaux leurs autelz,
La Mort toutes choses deuore,
Mais les vers qu'vn Poete colore
Demeurent toussiours immortelz.
Et par eux mesme ie me fye,
Que si mes voiles ie desplie
Parmy les flotz plus orgueilleux,
Ie guideray mieux ma nauire,
Que Tiphys ne l'eust sceu conduyre
Affranchi des rocz perilleux.

Heureux trois & quatre fois doncques
Tous ceux là qui ne furent oncques
Pareßeux d'honnorer les vers,
Et d'eulx & leurs suyuantes races,
Puyssent les Muses & les Graces
Remplir le rond de l'vniuers.
Honnorez les doncq Roys & Princes,
Et faites que dans voz prouinces

Ils ſoyent honnorez de nouueau,
Remetant l'Aphricain en vie,
Qui fit enſeuelir Ennye
Souz les pompes de ſon tombeau.

Penſes tu, Compain, que les graces,
Et les vertus que tu embraſſes,
Ton honneur & ta qualité,
Bien qu'ilz ſoyent plains d'vne grand gloire
Puyſſent ſans le facond Iuoire
Te donner l'immortalité?
L'homme en vain s'efforce d'acquerre
Mille vains honneurs ſur la terre,
Penſant eſtendre ſon renom,
Et ſi tu le faiz, tu t'abuſes,
Si quelque nourriſſon des Muſes
N'empanne ta gloire & ton nom.

Et quand la fortune non chiche
Te feroit, Compain, auſſi riche
Qu'vn Creſe, ou qu'vn Xerxes, ou bien
Comme vn autre Prince des Perſes,
Toutes ces richeſſes diuerſes
Ne te pourroient ſeruir en rien,
Pour garder que tu ne deuales
Aux enfers ſoubz les ombres palles
Dez que la Mort t'aura fauché,
Et que ſouz vne meſme tombe
Ton nom & ton renom ne tumbe
Par ces treſors non empeſché.

Car dez que la Parque ennemye
A tranché le fil d'vne vie,
Precipitant vn homme en bas,
Il entre en l'infernale barque,
Et ſoit il gueux, ſoit il monarque,
Il y paſſe & n'en reuient pas:
Mais ſi quelque Muſe feconde
Le veut faire reuiure au monde,
El' le va querir aux enfers,
Et en deſpit de la Mort bleſme,
Du Temps, & de l'Enuye meſme,
L'anime encore auecq ſes vers.

Bien fut doncques à ta naiſſance
Heureuſe la ſaincte influence
De l'aſtre qui flamboit aux cieux,
Te faiſant fatalement digne
De la voix du Vandomois Cygne,
Le plus heureux mignon des Dieux,
De ce Vandomois, qui m'aſſeure
Que ce qu'il entonne à cette heure
Pour noſtre Ciceron Paſchal,
Il ne le feroit pour vn Prince,
Ny pour gaigner d'vne prouince
Le gouuernement principal.

Bien fuſt elle encor fortunée,
Quand ta bouche fuſt emmannée
De la liqueur du plus doux miel,
Par mainte murmurante mouche,

Qui dessus ta premiere couche
Descendit tout exprez du ciel,
Nous faisant par cela cognoistre,
Que les Dieux ne te faisoient naistre
Que pour estre vn iour le soustien,
Fust parmy les pompes plus grandes,
Fust parmy les plus humbles bandes,
De tout le chœur Aönien.

Vy doncq, Compain, & n'ayes crainte
Que la Mort te donne l'attainte
Qu'ell' donne aux ennemys des Sœurs,
Des neuf Sœurs Heliconiennes,
Qui aux riues Permessiennes
T'ont abreuué de leurs douceurs :
Mais aussi soys nous secourable,
Et donne vne fin fauorable
A ce proces enuenimé
Qui rompt, qui tracasse & qui brouille,
Et qui engourdit & qui rouille
Nostre Paschal tant estimé.

Car luy qui deuroit à ceste heure
S'employer à chose meilleure,
Chantant la gloire de noz Roys,
Suyt, contraint, ce serpent farouche,
Qui fait ce semble dans sa bouche
Tarir le nectar de sa voix.
Mesmes fait remarquer ses traces
A l'amy plus aymé des Graces,

Son Durban qui plaint cet excez,
Et qui veut bien la plume prendre
Pour faire doctement entendre
Quel grand mal nous fait ce proces.

C'est pourquoy Compain, ie t'adjure
Par les saintz dons de la Nature
Qu'en toy si bien luyre ie voy,
Par les Sœurs qui n'ont point de mere,
Et par celles de qui le Frere
Est blond & sçauant comme toy :
Par la voix de Pìthon encore,
Et par la Vierge qui s'honnore
De l'arbre qui porte mon nom,
De faire promptement en sorte
Que Paschal de ce proces sorte
Par vn arrest qui luy soit bon.

T'asseurant, que si par ton ayde
Il peut gaigner le bien qu'il playde,
Ie chanteray si bien ton loz,
Qu'au son de ta durable gloire,
La Seyne, mon Loth & ton Loyre,
Ne bruyront que toy de leurs flotz :
La doncq' à fin que tu suruiues,
Garde toy que tu ne te priues
D'vn espoir plain de si grand fruit :
Ia la grandeur de ton merite
Dignement en mes vers escripte
N'a peur de l'eternelle nuict.

Ma Muſe auſſi ne ſe veut plaire
Qu'aux plus vielz auteurs contrefaire,
Tout ainſi que noſtre Ronſard,
Saichant bien que ce qui plait ores,
Peut plaire vne autrefois encores,
Ne manquant la Nature & l'art.
Mais quoy? le proces que ie ſonne
Par le long trait que ie luy donne,
Semble en plus de longueur reduit:
C'eſt tout, Compain, que ie t'honnore,
Et t'honnoreray plus encore
Si Paſchal a ce qu'il pourſuyt.

SVR SON PARTEMENT

de France, pour aller en Italye,

A PIERRE DE PASCAL,

Hiſtoriografe du Roy.

ODE.

S*i quelcun, Paſchal te trouuant*
Dedans mon liure ſi ſouuent,
Enuieux, m'en vouloit reprendre,

Ie luy veux maintenant aprendre,
Que le ſçauoir & la vertu
Dont vn docte homme eſt reueſtu,
Ne ſe peut aſſez faire entendre.

Car que peult on celebrer mieux,
Que celuy deſſus qui les cieux
D'vne liberale influence
Verſent leur plus grande excellence,
Meſmes quand il eſt aſſez fort
Pour oſter à la meſme Mort
Ce qu'elle a ſur luy de puyſſance.

C'eſt l'argument que doit choiſir
Celuy qui bruſle d'vn deſir
De faire quelque œuure durable,
Car prenant ſubget peu louable,
Tant ſoit on graue en ſon parler,
C'eſt autant que baſtir en l'air,
Ou deſſus l'incertaine ſable.

Ie ne ſceuz iamais rien vanter,
Ny ne veux iamais rien chanter,
Qui ne m'aparoiſſe eſtre digne
De la voix de quelque beau Cygne.
C'eſt pourquoy ie ſonne ſans fin,
Pour faire vn ouurage diuin,
Ta gloire & ta vertu diuine.

Ie m'en vois, Paſchal, loing de toy
Auec l'Ambaſſadeur du Roy
Mon AVANSON, qu'il me fault ſuyure,
En cette antique Cité libre,
Que ceux que Cybelle enfanta,
Que ceux qu'vne louue allaicta
Baſtirent iadis ſur le Tybre.

Là ie verray les raritez,
Et les belles antiquitez
De quoy cette ville s'honnore:
Et là ie pourray veoir encore
Noſtre cher Pangeas ſi diuin,
Et noſtre Bellay Angeuin
Qui plus que cela la decore.

Tandis ſur le meſtier Romain,
Tu tixtras de ta docte main
Le fil de ta Françoiſe hiſtoire,
Empennant ſi bien la victoire,
Et l'honneur de noſtre grand Roy,
Qu'à iamais ſa gloire par toy
Volera viue en la memoire.

Certes noz nepueuz qui viendront
Grandement heureuſe tiendront
Noſtre belle & fertile France,
Dequoy dechaſſant l'Ignorance
Elle allaicte ore en ſon giron

Vn Paſchal, qui de Ciceron
Egalle la douce eloquence.

Auſſi ce grand Roy le ſçait bien,
Qui ſoigneux d'acquerir le bien
A qui nul bien ſe parangonne,
Maintenant la charge te donne
D'eſcrire tout ce que ſoubz luy
Nous auons veu iuſqu'au iourd'huy,
Depuis qu'il vint à la coronne.

Par cela, Paſchal, faiſant veoir
Que tout autant eſt ton ſçauoir
Digne de ſa vertu diuine,
Que ſa vertu de ta doctrine,
Et que nul que toy ne peut mieux
L'aſſeoir au ciel entre les Dieux,
De ſon nom faiſant vn beau ſigne.

Heureux doncq ſi bel argument
Qui doit viure immortellement,
Heureuſe ta veine choiſie
Qui diſtille telle ambroſie,
Et mon luth bien heureux auſſi,
Qui ſe plaiſt de chanter ainſi
Tes vertuz dans ma Poëſie.



A HONNORE CASTELLAN

excellent medecin.

ODE.

DANS quel antre iray-ie penser
L'ode que ie veux commencer,
Castellan, pour chanter ta gloire,
Afin de rendre dignement
A l'egal de mon argument
L'eternité de ta memoire.

Ie n'ay poinct ce semble besoing
De m'en aller cercher bien loing
Les ornemens de tes louenges :
Car ie voy tout aupres de moy,
Plus de tresors reluyre en toy,
Qu'on n'en trouue aux terres estranges.

Les Muses mon plus doux soucy
T'honnorent, & t'honnore aussi
Apollon leur frere comme elles,
Des Sœurs tu possedes les biens,
Du frere, Castellan, tu tiens
Mille richesses eternelles.

Mesme l'art de guerir les maux,
Les maux, & les dolentz trauaux,
Qu'on souffre en mille maladies,
Ce que i'estime & qui vaut mieux,
Que tous les tresors precieux
De cent heureuses Arabies.

C'est cet art diuin qui n'est pas
Seulement duysant yci bas,
A nostre debile Nature,
Mais qui s'exerceant dans les cieux,
Est necessaire aux mesmes Dieux,
Alors qu'ilz ont quelque blessure.

Ce guerrier, cet horrible Mars,
Sentit bien comme entre les artz
Cettuy-cy les autres excede,
Alors qu'au combat Phrygien,
Soustenant le party Troyen,
Il fut blessé par Diomede.

Venus encore l'esprouua,
Quand trop soigneuse elle sauua
Le vaillant filz d'elle & d'Anchise,
Et maint autre a senti la haut,
Malade ou blessé, ce que vaut
La medecine tant exquise.

Combien doncq' prisay-ie ton heur,
Castellan, d'emporter l'honneur

En cette diuine ſcience,
Sur les plus parfaitz qu'on peut veoir,
Ou ſoit en grandeur de ſçauoir,
Ou ſoit en ſeure experience.

Comme vne perle de bonne eau
Encloſe dedans vn anneau,
Enrichiſt l'eſtofe du feuure,
Ainſi ta vertu de grand pris,
Encloſe dedans mes eſcriptz,
Enrichiſt les vers de mon œuure.

On ne veoid point de grand torrent
Si toſt entre deux montz courant,
Que court l'eloquence en ta bouche,
Diſtillant vn parler plus doux
Que n'eſt le ſucre, ou le miel roux,
Que fait la meſnagere mouche.

Il n'y a fleur, arbre, ny fruit
De ceux que la terre produit,
Racine, ny jus, ny eſcorce,
Herbe, breuuage, ny metal,
Liqueur, ny pierre, n'animal,
Dont tu ne cognoiſſes la force.

Ton Bertrand auſſi le ſçait bien,
Qui premier t'a retenu ſien,
Admirant ta ſaincte doctrine,
Meſmes HENRY, *noſtre grand Roy,*

Qui ſe daigne ſeruir de toy,
En ce bel art de medecine.

C'eſt pourquoy ie tiens à bon heur
De chanter ainſi ton honneur,
Et faire immortelle ta vie:
Veu que de la Mort t'exemptant,
Tu m'en peux faire tout autant,
Si i'ay quelque grand maladie.

A bon droit Homere a chanté,
Qu'vn ſeul Myre experimenté
Vaut mille autre' hommes à la guerre,
Et que ſans luy les plus vaillantz
A peyne peuuent bataillans
La paix ou la victoire acquerre.

Car s'vn chef par quelque malheur
Sent dedans ſoy quelque douleur,
Quand il luy faut prendre les armes,
Cetuy-cy ſeul le peut guerir,
Le rendant diſpos à ferir
Plus que iamais aux grans alarmes.

Le mari d'Helaine le ſceut,
Par vn coup de trait qu'il receut
Durant le long ſiege de Troye,
Que celuy qui premier fauſſa
Le ſerment iuré, luy lança
Couuoitteux d'vne trop grand proye.

Car ſi Machäon tout ſoubdain
N'euſt tiré ce traict inhumain,
Il euſt peu dommager ſa vie,
Et rendre inutile l'eſpoir
Qu'il auoit encor' de rauoir
Sa belle compaigne rauie.

Les medecins ne ſont poinct telz
Que les autres hommes mortelz,
Et faut par raiſon qu'on les nomme
Demydieux, car dedans vn corps
Ilz metent en paix les diſcordz,
Qui troublent la ſanté de l'homme.

Apollon le Dieu Cynthien,
Inuenta premier le moyen
De guerir noz maux par breuuaige,
Par vnguent & par ſection,
Et par mainte autre inuention
Profitable au commun dommaige.

Eſculape vint apres luy,
Et toy, Caſtellan, aujourd'huy
Que comme vn nouueau Dieu i'honnore,
Ayant ce meſme eſprit en toy
Qu'Eſculape auoit dedans ſoy
Si lon doit croire à Pythagore.

Les Romains de peſte affligez,
En furent iadis allegez

Par ce medecin Esculape,
Et par toy se gueriſſent or
Mille & mille François encor
Des maux dont à peyne on eſchape.

Ie le ſçay pour auoir eſté
N'aguiere en mon lict arreſté
D'vne fieure inconſtamment ſeure:
Car auſſi toſt que i'entendoy
Que tu t'en venois deuers moy,
Mon accés s'alentoit dez l'heure.

Et bien toſt i'eſpere de veoir,
Par la grandeur de ton ſçauoir,
Sain & diſpos noſtre grand Carle,
Carle, ce prelat ſi ſçauant,
Qui daigne eſcouter ſi ſouuent
Les vers que ma Muſe luy parle.

Les Romains pour reuerer mieux
Eſculape au nombre des Dieux,
Dreſſerent vn Temple en vne iſle
Que l'eau du Tybre encore ceint,
En l'honneur de ce Dieu ſi ſainct,
Tant ſon ſçauoir leur fuſt vtile.

Où bien toſt aller ie m'en doy,
Suyuant l'Ambaſſadeur du Roy

Mon AVANSON, deſſouz ſon ælle,
Et là, ſur l'autel le plus beau
I'appendray cet hymne nouueau,
Teſmoing de ta gloire eternelle.

A ANTHOINE FVMEE,

GRAND RAPPORTEVR

De France.

ODE.

MVSES *filles de Iupiter,*
Il nous fault ores aquiter
Vers ce docte & gentil Fumée,
Qui contre le Temps inhumain
Tient voz meilleurs traitz en ſa main,
Pour parenner ſa renommée.

Ie luy dois, il me doit auſſi,
Et ſi i'ay ores du ſoucy
Pour faire vn payement plus digne:
Ie le voys ores deuant moy
En vn auſſi plaiſant eſmoy
Pour faire ſon Ode latine.

Mais par où commencerons nous,
Dictes le, Muses, car sans vous
Ie ne fuys l'ignorante tourbe :
Et sans vous ie ne puys chanter
Chose qui puysse contenter
Le pere de la lyre courbe.

Quand celuy qui iadis nasquit
Dans la tour d'erain, que conquit
Iupiter d'vne riche ruze,
Eust trenché le chef qui muoit
En rocher celuy qu'il voyoit,
Le chef hideux de la Meduse,

Adoncques par l'air s'en allant,
Monté sur vn cheual volant,
Il portoit ceste horrible teste,
Et ia desia voysin des cieux,
Il faisoit veoir en mille lieux
La grandeur de ceste conqueste.

Tandis du chef ainsi trenché
Estant frechement arraché,
Distilloit du sang goute à goute,
Qui soubdain qu'en terre il estoit
Des fleurs vermeilles enfantoit,
Qui changeoient la campaigne toute,

Non en serpent, non en ruysseau,
Non en loup & non en oyseau,

En pucelle, Satyre, ou Cygne,
Mais bien en pierre, faiſant veoir
Par vn admirable pouoir,
La vertu de leur origine.

Et c'eſt auſſi pourquoy ie croys
Que fendant l'air en mille endroitz,
Sur mille eſtrangeres campaignes,
A la fin en France il volla,
Où du chef hideux s'eſcoulla
Quelque ſang entre ces montaignes.

Meſmement aupres de ce pont,
Oppoſé vis à vis du mont
Du mont orgueilleux de Foruiere,
En ceſt endroit où ie te voys
Eſgayer ſi ſouuentesfoys
Entre l'vne & l'autre riuiere.

Car deſlors que fatallement
I'en aprochay premierement,
Ie viz dez la premiere aproche
Ie ne ſçay quelle belle fleur,
Qui ſoubdain m'eſclauant le cœur,
Le feit changer en vne roche.

Ie veiz encor' tout à lentour
Mille petitz freres d'amour,
Qui menoyent mille douces guerres
A mille craintifz amoureux,

Qui tous comme moy langoureux
Auoyent leurs cœurs changez en pierres.

Depuys eſtant ainſi rocher,
Ie veys prez de moy aprocher
Vne Meduſe plus accorte,
Que celle dont s'arme Pallas,
Qui changea iadis ceſt Athlas
Qui le ciel ſur l'eſchine porte.

Car elle ayant moins de beautez,
De ſes cheueux enſerpentez
Faiſoit ces changemens eſtranges,
Mais cette cy d'vn ſeul regard
De ſon œil doucement hagard
Faict mille plus heureux eſchanges.

Celuy qui veoid ſon front ſi beau,
Voit vn ciel ainçois vn tableau
De criſtal, de glace, ou de verre:
Et qui veoid ſon ſourcil benin,
Veoid le petit arc hebenin
Dont Amour ſes traitz nous deſſerre.

Celuy qui veoid ſon teinct vermeil
Veoid les roſes qu'à ſon reueil
Phebus épanit & colore:
Et qui veoid ſes cheueux encor,
Veoid dans Pactole le treſor
Dequoy ſes ſablons il redore.

Celuy qui veoid ses yeux si beaux,
Veoid au ciel deux heureux flambeaux
Qui rendent la nuict plus sereine :
Et celuy qui peut quelquefois
Escouter sa diuine voix,
Entend celle d'vne Syrene.

Celuy qui fleure en la baisant
Son vent si doux & si plaisant,
De fleurer du musc il luy semble :
Et qui veoid ses dentz en riant,
Veoid des perles de l'orient,
Ou chose qui perles ressemble.

Celuy qui contemple son sein
Large, poly, profond & plain,
De l'amour contemple la gloire :
Et qui veoid ses petitz tetons
Veoid de laict deux petitz gazons
Ou bien deux boulettes d'iuoire.

Celuy qui veoid sa belle main,
Se peut asseurer tout soubdain
D'auoir veu celle de l'Aurore :
Et qui veoid ses piedz si petitz,
S'asseure que ceux de Tethys
Heureux, il a peu veoir encore.

Quant à ce que l'acoustrement
Cache ce semble expressement

Pour mirer ſeul ce beau chef d'æuure,
Nul que l'amy ne le veoid point,
Mais le graſſelet en bon poinct
Du viſaige le nous deſcæure.

Et voilà comment ie fuz pris
Aux reths de l'enfant de Cypris,
Eſprouuant ſa douce pointure,
Et comme vne Meduſe fit
Par vn dommageable profit,
Changer mon cueur en pierre dure.

Mais c'eſt au vray la rarité
De ſa grace & de ſa beauté,
Qui rauit ainſi les perſonnes,
Et qui leur oſte cautement
La franchiſe & le ſentiment,
Ainſi que faiſoyent les Gorgonnes.

EPITHALAME DE IEHAN FLEHARD,

& LOYSE D'AVANSON.

VOICY *le iour auquel on doit*
Celebrer l'heureux mariage,
De la Pucelle en qui lon void
De la vertu la viue image:

Qu'vn chacun doncq s'aille aprester,
Soit ou ne soit de sa lignée,
Pour venir ensemble chanter
Tout le long de ceste iournée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Qu'auiourduy chacun en repos,
D'vne oysiueté bien honneste,
N'entame iamais de propos
Sinon pour honnorer la feste:
Mais que d'vn luth ioint à la voix,
Et d'vne guiterne entonnée,
Et d'vn cornet & d'vn haulbois
On chante dez la matinée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

I'oy desia ce semble partir
Ceste Nymfe tant bien aprise,
Ie la voy ia desia sortir
Pour aller premiere à l'eglise,
Ie la voy marcher chastement
De ses parens acompaignée,
Ie la voy de maint diamant,
Et de maint rubiz atournée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Ie voy son pere d'vn costé
Qui demy dieu d'ayse l'ameine,
Ie voy la douce grauité
Qui luyt en sa face sereine:

Celle qui preside en la nuict,
En voute vers nous retournée,
Plus belle qu'elle ne reluyt,
De tant de pompe enuironnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Que faites vous nouuel Espoux,
Vous tardez par trop apres elle,
Sus sus diligent hastez vous,
Dans son cueur elle vous apelle,
C'est la compagne que les cieux
Vous ont dez long temps destinée,
C'est la richesse que les Dieux
Vous ont dez long temps assignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Le sang de cette vierge part
D'vn des plus clairs sangz de la terre,
C'est d'AVANSON, & de Bayard,
Cêt autre foudre de la guerre:
L'vn sous HENRY l'honneur des Roys,
A mainte gloire fortunée,
L'autre sous Loys & François
A l'immortalité gaignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Iö dans le temple ie voy
Cêt heureux couple qui s'assemble,
Prometant d'vne estroite foy
De viure & de mourir ensemble:

Ie voy mainct excellent present
Dont cette Nymfe est estrenée,
Ie voy mainct homme la baisant,
Ie la voy souuent inclinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Ie voy l'espouzé d'auiourduy
Qui reuient plain d'vne humble audace,
Ie voy son espouze apres luy,
Qui porte contente sa face:
Ie voy le peuple qui la suyt,
Admirer sa grace bien née,
Et murmurer d'vn commun bruit
Ce vers d'vne longue halenée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Tandis maint esclatant cléron
D'vne resonante allegresse,
Fait retentir à l'enuiron
Que la Nymfe vient de la messe:
Et celle qui chaste conduyt
Loin loin de la troupe effrenée,
Les pucelles, ores s'en fuyt
D'elle doucement estonnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Sus belle venez vous assœir,
La table pour vous est couuerte,
Ce iourdhuy vous aurez au soir
Vn grand gain de bien peu de perte:

Ce buffet pour vous eſt paré
De mainte coupe burinée,
Et de maint vaze elabouré
Dans ceſte ſalle bien ornée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Celluy qu'on a voulu lier
Auecq vous d'vne amour extreme,
Sort de ce Flehard chancellier
A Naples, de Charles huictieſme :
L'vn des biens de l'eſprit veſtu
Orna ſa race fortunée,
Et l'autre riche de vertu
Honnore toute ſa lignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Les banquetz du Prince Nynus,
Ny de la royne Ægiptienne,
Tant ſoyent magnifiques tenuz
Dedans mainte hiſtoire ancienne,
Ne ſurpaſſent point ceſtuy-cy,
Qui s'apreſte en ceſte diſnée,
Pour l'eſpoux nouueau que voicy,
Et pour vous Vierge coronnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Là, Girard, faictes aporter
Aux paiges la douce viande,
Le Prince des dieux Iupiter
N'en mange poinct de plus friande :

Ie voy l'espouze dans le banc
Assize en sa place ordonnée,
Et maint seigneur de noble sang
Dequoy la table est entournée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Sus menestriers harmonieux,
Saluez ceste heureuse table,
Auecq les sons melodieux
Le repas est plus delectable :
Mais hola sonneurs, c'est assez,
Vostre chanson est ia finée,
Puys les deuis sont commencez,
Cessez iusqu'à l'apresdinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Ie voy Plutus, ie voy Ceres,
Pomone & la vermeille Flore,
Ie voy les Nymphes des forestz,
Et celles des fleuues encore,
Ie voy gaillard se presenter
Le bel enfant de Thyonée,
Et tous pesle-mesle chanter
D'vne voix affectionée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE

Vous prudent pere de l'espoux,
Et vous de l'espouze le pere,
Vous l'oncle de l'espouze, & vous
De ceste pucelle la mere,

Voyez contens deuant voz yeux
La race qui vous est donnée,
Pour en auoir sur voz ans vieux
Vn accroissement de lignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Mais quoy? ie voy ia qu'on dessert,
Ie voy ia l'espouze qui laue,
Ie voy desia le tapis verd
Qui rend ceste troupe plus graue:
Sus baladins, la cappe à bas,
La Nymphe au bal soit admenée,
Et en branles & en cinq pas,
Despendez toute la iournée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Venez Guillaume d'AVANSON,
Laurens, & Françoise, & Lucrece,
Venez ayder à ma chanson,
Pour tesmoigner vostre allegresse:
C'est auiourdhuy que vostre seur
Est librement emprisonnée,
Resiouyssez doncques son cueur
De cette parole empannée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Ce iour qui si serain reluyt
Deuers l'occident se retire,
Et ia voicy venir la nuict
Que l'espoux ardemment desire:

Ie voy d'vn & d'autre cousté
Vne grand tourbe embesoignée
Apres le soupper apresté
Pour tous ceux de la matinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Vous Aumosnier, ayez en soin
De diligenter vostre office,
Affin que l'espoux au besoin
Par vous trop long temps ne languisse :
Les Graces & l'enfant Amour
Qui suyuent la mere d'Enée,
Attendent l'espouse à lentour
De sa grand couche encourtinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

S'elle retourne tant soit peu
Son chef ou ses mains en arriere,
On veoid briller vn plus beau feu
Que de ces torches la lumiere,
Portant estofé son chappeau
De mainte esmeraude affinée,
Et mainte perle en maint anneau
Dedans les Indes butinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Mais quoy? voyci finir le bal,
Et voicy la mere à la fille,
Qui la meine au lict nuptial,
Où ie voy qu'on la desabille :

Ie voy l'eſpoux non pareſſeux,
Qui prend ſa proye abandonnée,
Et l'eſpouſe entre les linceulx
De l'eſpoux doucement gennée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Sus doncques parentz depeſchez,
Vn chacun de vous ſe retire,
De peur que preſens n'empeſchez
Le plaiſir d'vn ſi doux martire :
Mais auant donnez le bon ſoir
A cette couple embeſoignée,
Et demain nous la viendrons veoir
Auecques l'aulbe ſaffranée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Dieu croiſſe en vous de iour en iour,
Couple heureux que le ciel aſſemble,
La foy coniugale & l'amour
Que vous auez promiſe enſemble,
Et ſur l'autonne de voz ans,
Vous donne vne telle iournée,
Aux nopces d'vn de voz enfans,
Qui naiſſe en cette meſme année.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

ODE DV TEMPS ET DE L'OCCASION,

Preſentée en vne mommerie

A MONSIEVR D'AVANSON.

Le Temps cette grand faulx tenant,
Se veſt de couleur azurée,
Pour nous monſtrer qu'en moiſſonnant
Les choſes de plus de durée,
Il ſe gouuerne par les cieux,
Et porte ainſi la barbe griſe,
Pour faire ueoir qu'hommes & dieux
Ont de luy leur naiſſance priſe.

Il aſſemble meinte couleur
Sur ſon azur, pou͂rce qu'il traine
Le plaiſir apres la douleur,
Et le repos apres la peine:
Monſtrant qu'il nous fault endurer
Le mal, penſant qu'il doit fin prendre,
Comme l'amant doit eſperer,
Et mercy de ſa dame attendre.

Il porte ſur ſon veſtement
Vn millier d'æſles empannées,
Pour monſtrer comme viſtement
Il s'en vole auecq noz années :
Et s'accompaigne en tous ſes faitz
De cette gaye damoiſelle,
Pour monſtrer que tous ſes effetz
N'ont grace, ny vertu ſans elle.

Elle s'appelle Occaſion,
Qui chauue par derriere porte
Soubz vne belle alluzion,
Ses blondz cheueux en ceſte ſorte :
Afin d'enſeigner à tous ceux
Qui la rencontrent d'auenture,
De ne ſe monſtrer pareſſeux
De la prendre à la cheueleure.

Car s'elle fuyt d'vn pied diſpoz,
En vain apres on ſe trauaille
De la retrouuer à propos,
Pour gouſter des fruitz qu'elle baille :
Le Temps nous a conduictz icy,
Et l'Occaſion ſi gentile
Adouciſſant noſtre ſoucy,
Ne rend noſtre eſpoir inutile.

Le Temps encore quelquefois
Admirant ta grace eternelle,
Chantera d'vne belle voix

AVANSON, ta gloire immortelle:
Mais or' l'Occaſion n'entend
Que plus long temps il t'entretienne,
Craignant perdre l'heur qu'il attend,
Ou qu'autre maſque ne ſuruienne.

SVR LA MORT DE I. P. T.

ODE.

CELLVY *que la fortune auoit ſi haut monté,*
Par le ſubtil engin d'vne feinte bonté,
Cuydant leuer au ciel ſa montaigne à trois croupes,
Deuale auecques elle aux infernales troupes,
Et laiſſe à ſon treſpas d'vn chacun en tous lieux
Sans complaintes la bouche, & ſans larmes les yeux,
Tant a eſté ſa vie à chacun deteſtable,
Et tant eſt cette mort à chacun profitable.

Le ſiecle de Saturne eſt vraiment de retour,
Et vraiment la vertu vient reueoir noſtre iour
Depuis qu'il eſt eſtainct: car cinq ans de ſa vie
(O vray ſiecle de fer) nous n'auons veu qu'enuye,
Qu'erreur, & que tout bien à tout malheur ſoumis,

Toute vertu bannye & tout vice permis,
Mais ores eclairez de nouuelle lumiere,
Toute vertu reprend ſa liberté premiere.

On peult parangonner droiɛtement à cettuy
Vn des vieulx Empereurs appellé comme luy,
Grandz Pontifes tous deux, & tous deux trop extremes
A courber Ganymede, & ſe courber eulx-meſmes,
Tous deux ont faiɛt la guerre aux François genereux,
Tous deux ont deuoré des treſors plantureux,
Mais l'vn, ſobre, a deffaiɛt la Republique ſienne
Et l'autre yure & gourmand a deffaiɛt la creſtienne.

Ceulx qui d'vn ſainɛt deſir ont eu poinɛtz leurs eſpritz
De l'immortalité, ont des faiɛtz entrepris,
Acquerant en viuant vn bruit tant honorable,
Qu'ilz ont faiɛt en mourant leur renom perdurable :
Mais cettuy-cy a faiɛt pour mieux s'eterniſer
Tout tant d'aɛtes meſchans qu'on ſçauroit aduiſer,
Meritant que ſon nom & ſa memoire on taiſe,
Comme lon taiſt le nom du boutefeu d'Epheſe.

Ce qu'ont diɛt les auteurs ou modernes ou vieux
De la diuerſité des faitz luxurieux,
Que ſouloit inuenter iadis Sardanapale,
Ou ce qu'ilz ont encor diɛt d'Eliogabale,
Qui les grand'z voluptez ſur tous a ſceu trier,
A cettuy-cy tout ſeul ſe peut approprier :
Mais l'vn de ces deux là fit beaucoup mieux encore
» Parce qu'vn beau mourir toute la vie honnore.

S'il a faiꝺ rien de bon pour la commodite
Du peuple vniuerſel, ç'a ſeulement eſté
Precipitant ſa mort, parce qu'en choſe aucune
Il n'euſt peu faire mieux l'vtilité commune :
Mais ainſi que le iour eclaire apres la nuiꝺ,
Et que d'vn ordre égal toute choſe ſe ſuyt,
Pour veoir plus longuement cette vtilité viue,
Puys que Iules eſt mort Ceſar fault qui le ſuyue.

DE LA VENVE DV PRINTENS

A Oliuier le Crec.

ODE.

TANDIS *qu'ardemment allumé*
D'vn braʒier non acouſtumé,
I'ourdiʒ vne nouuelle trame,
Pour voiler la langue & les yeux
Du meſdiſant iniurieux,
Qui menteur outrage Madame,

Ie veux que ma lyre,
Dedaignante l'ire

Qui remplit ses sons,
Pour vn temps ne chante
D'vne voix tranchante
Ces tristes chansons.

Ie veux que sa concauité
Retentisse à la grauité
D'vne Ode autrement fredonnée,
Et que mes souciz endentez
En soyent doucement enchantez
Souz le fraiz d'vne matinée.

Or' donc que l'Aurore
Tapisse & colore
Les champs estenduz,
Et que Philomene
Dolente, ramene
Ses criz espendus :

Ore diz ie que les ruysseaux
Font couler plus cleres leurs eaux,
Et que les Nymphes montaignardes,
Foulantes les fleurs tendrement,
Dansent en rond gaillardement
Au bruit des sources babillardes :

Ores que les rozes
A demy décloses
Nous monstrent leur teinct,
Or' que le riuage,

Or que le boſcaige
De rechef eſt peinct :

Bref ores que le ciel nous rid,
Et que toute choſe flourit
Aux rayons de la ſaiſon neufue,
Dreſſons vn complot qui le ſoing
Renuerſe & renuoye ſi loing
Que iamais plus il ne nous treuue.

Ces amours ardentes,
Ces peynes mordantes,
Et ces durs ennuys,
Plongeons dans le verre,
Puys courons grand erre
Veoir les premiers fruitz.

Là doncq, Le Crec, ſouz l'ombre vien,
Et de ton luc & moy du mien
Animons vne chanſon douce,
Si bien que les champs & les boys
Soyent rauiz des ſons de ma voix,
Et des doux fredons de ton pouce.

Bien que ta main ſaincte
N'ayt la gloire attaincte
De celle d'Albert,
A qui le ciel donne
La riche coronne
Deüe au plus expert :

Et bien que le ciel ne m'ayt faict
Le present d'vn luth si parfaict
Que celuy que Carles entonne,
Et qu'il n'ayt adextré mes doigtz
Comme au Pindare vandosmois,
Qui rien que celeste ne sonne :

Toutesfois les Graces,
Qui guident nos traces
Pour aller au mieux,
Toutesfois les belles
Nous donrront des æsles
Pour monter au cieux.

Sur tout n'oublions poinct le vin,
Le grand Grec, l'aueugle diuin
Nous ramentoit tousiours le boire,
Comme vn vray baston pour donter
Le soin qui nous vient tourmenter
Iusqu'au plus creux de la memoire.

Les vins & les dames
Alument noz flames
D'vn mesme appareil,
Et font que l'œil trouble
Veoid d'vn regard double
Doubler le Soleil.

I'ay les Odes du Calabrois,
I'ay les amours du Sulmonois,

Et les doux baiſers de Catulle,
I'ay encor de Galle les vers,
Et les traictʒ diuins & diuers
De Ian ſecond & de Marulle.

Sus doncques allons
Et entremeſlons
Le profit à l'ayſe,
Par ces paſſetems
Se trompe le Temps
Et l'ennuy s'apaiſe.

EPISTRE,

A MONSIEVR D'AVANSON.

BIEN *que les lieux, & les champs, & les boys,*
Par où, Seigneur, à preſent ie m'en voys,
Pour exploicter les charges que i'en porte,
Soyent eſchaufeʒ d'vne chaleur plus forte
Que ceux auſquelʒ mon œil vous delaiſſa,
Quand ie partiʒ pour venir pardeça,
Ce nonobſtant en tel poinct ie me treuue,
Que la ſaiſon moins ardante i'eſpreuue

Que vers Paris, & non comme ie croy
D'aucun defaut qui puiſſe eſtre dans moy,
(Bien que mal ſain) mais ſeulement pour eſtre
Abſent de vous, mon ſeigneur & mon maiſtre,
Abſent de vous mon ſeigneur, mon ſoleil,
Qui me donnez eſchaufement pareil,
Que l'aſtre clair qui les ſaiſons compaſſe,
Donne aux fruictz verdz que l'eſté nous amaſſe.

Aupres de vous toute choſe me rid,
D'vn doux repos mon eſprit ſe nourrit,
Mes ans ie ſeme en ſeruice fertile,
Et vous voyant rien ne m'eſt difficile.
Mais loing de vous ie n'ay plus de vigueur
Comme i'auoys en l'eſprit & au cueur,
Ne pouuant rien, meſmes dedans mon ame
Ie ſens faillir l'aliment de ſa flame.

Auſſi l'ardeur que le dieu Delyen
Souffle, deuin, au temple Delphien,
En ceſtuy-la qui ſes oracles chante,
Va defaillant dez que le dieu s'abſente.

Las en paſſant ces deſertes foreſtz,
Et tous ces champs incogneuz de Ceres,
Ie ne voy plus, comme ie ſoulois faire,
Rien qui me plaiſe, ou qui me doyue plaire:
Sans plus ie reſue & figure en reſuant
Ce que i'ay veu de beau parcydeuant.

Ie me ſouuiens des belles antiquailles,
Des beaux tableaux, & des belles medailles,
Que ie voyois deſſouz voſtre grandeur,
Quand vous eſtiez à Rome ambaſſadeur.

Ie me figure vne autre Dianore,
Vne autre Laure, ou vne autre Pandore,
Et m'eſt aduis qu'en long habit romain,
Vn euentail ou pannache en la main,
Ie voys encor' vne braue Arthemiſe :
Ou que ie voy Fiammete qui deguiſe
Deſſouz l'habit d'vn petit iouuenceau,
Son flanc d'albaſtre & ſon teton puceau.

Ie me figure vne dame romaine,
Qui parmy Rome en coche ſe pourmeine,
Et m'eſt aduis que ie voy cependant,
Quelque Seigneur en feneſtre attendant
Que ceſte dame auecques ſon eſcorte
En ſa faueur paſſe deuant ſa porte.
Le coche paſſe, & le ſeigneur baiſant
Sa dextre main, & ſa teſte baiſſant,
D'vn chaut amour ayant l'ame ſayſie,
Luy faict honneur parmy ſa ialouſie,
Et ne la perd, ou qu'elle ne ſoit loing
Ou iuſqu'àtant qu'elle ait paſſé le coing.

Ie voys encor, ou veoir encor me ſemble,
Durant l'eſté quelques ſeigneurs enſemble,
En vne vigne, ou pour faire l'amour,

Ou pour paſſer la grand chaleur du iour :
Ayant la table à leur ſoupper garnie
D'vne fort belle & douce compagnie.
Chacun regarde, & prend peine à choiſir
Quelque ſubgect qui ſoit à ſon plaiſir,
Puys quand l'Eſcalque a la nappe leuée,
Chacun d'eux prend celle qu'il a trouuée
Plus à ſon gré, & en ſes bras la tient,
Et de propos doucement l'entretient.

L'vn prenant l'vne en la chambre l'emmeine,
L'autre ayant l'autre vn long temps la pourmeine
Parmy la vigne, & puys craignant la nuict
En ſa maiſon en coche la conduict.
Tandis voyant leur compagne rauie,
Les autres ont vne petite enuye,
Sur celle la qui leur a faict ce tour
De les laiſſer au point de leur retour :
Dont on la blaſme, & vont ſouſtenant qu'elle
Ne ſçauroit eſtre ou ſi braue, ou ſi belle,
Qu'il ne luy ſoit honneur de ſe daigner
Telle qu'elle eſt de les acompaigner.

Ie me figure apres les mommeries,
Les beaux feſtins, & les galanteries,
Les ieux publicz & les courſes du pal,
Qu'on veoid par Rome au temps du carneual.
Meſmes ie penſe aux batailles qu'on donne
Aux fiers thoreaux en la place d'Agonne,
Mais la deſſus vn effroy ie reçoy

Dans mes esprit, Pource que i'apperçoy
Ce m'est aduis vn thoreau qui renuerse
Vn assaillant, & le chef luy transperce,
Luy creuant l'œil & de son rude effort
Le delaissant à terre demy mort.

» Las on n'a poinct au monde de liesse
» Qu'on n'ayt bien tost quelque peu de tristesse,
» Et n'y a point en ce monde d'ennuy,
» Qui n'ait bien tost vn plaisir apres luy.
Ie le sçay bien: car si mon cheual choppe,
Ou si trop sec en courant il galoppe,
Ie perdz le bien duquel ie m'estois pleu,
A figurer tout cela que i'ay veu.
Et suys contrainct de delaisser arriere
Ces doux pensers que ie faisois naguiere,
Pour maugré moy, Seigneur, me dispenser,
De m'amuser quelque temps à penser,
Aux montz pierreux, aux desertes bruyeres,
Aux longs chemins, aux personnes grossieres,
Aux boys hideux, aux obscures citez,
Aux pas fangeux, aux lieux inhabitez,
Aux chasteigners & au pauure mesnage,
Que ie rencontre en faisant mon voyage.
Las dis ie adoncq, combien de ces lieux cy,
De ces forestz, de ces peuples aussi,
Et de ces champs, voys ie de diference
Aux chams, aux boys & aux peuples de France.
Tous viuent bien souz vne mesme loy,
Souz vn Dieu mesme, & souz vn mesme Roy,

Mais à compter ces ruraultez extrémes,
Certainement on n'y veoid rien de mesmes :
On n'y veoid rien de semblable à cela,
Que lon peut veoir quand on est pardelà.

Là peut on veoir les campaignes fertiles,
Beaux les pays, & plus belles les villes,
Où la vertu, la bonté, le bon heur,
La courtoisie & le bien & l'honneur,
La gentillesse, & la richesse abonde,
Plus largement qu'en autre part du monde.
Là tous les ans toute sorte de fruict,
Fertilement la terre nous produict.
Là les iardins, & là les belles prées,
De belles fleurs en tout temps dyaprées,
Là le plaisir du doux chant des oyseaux,
Et la frescheur des argentins ruysseaux.
Là le trafficq & l'honneste commerce,
Entre le peuple honnestement s'exerce,
Là tous les iours les nouuelles beautez
Là tous les iours les belles noueautez,
Et de chasque art & de chasque science,
Là peut on veoir faire l'experience,
Monstrant la voye où il se faut tenir,
Pour aux honneurs dignement paruenir.

Là mieux qu'aillieurs a lon ce qu'on desire,
Et soit qu'vn homme aux dignitez aspire,
Ou soit aux biens, si quelque chose il peut,
Facilement il a tout ce qu'il veut.

Là les ramparts des forteresses fieres,
Là les estangs, & les belles riuieres,
Là les destours, & là les antres sont
Ou leur seiour les saincles Muses font.
Que diray plus? comme vne grand montaigne,
Se va monstrant sur la basse campaigne,
Et comme on veoid vn petit aulbespin
Tapir ses bras soubz ceux d'vn grand sapin,
Ainsi, Seigneur, la France bien heureuse,
France en tous biens richement plantureuse,
(I'entendz des lieux & des belles citez
Ou pres du Roy, Seigneur, vous habitez
Communement) Ainsi la France belle,
Pour les douceurs qui reposent en elle,
Surpasse en tout ce pays Limosin,
Ce Perigord, cest Agenois voisin,
Et ces pays par lesquelz en grand peine
L'humble deuoir de ma charge me meine.

Ie ne diz pas que le soleil des cieux
Ainsi qu'ailleurs n'esclaire sur ces lieux,
Et ne diz pas que ces citez fournies
Ne soyent aussi de bonnes compaignies,
Mais quant à moy n'ayant à m'en louer,
Ie ne le puys bonnement aduouer:
Ce que ie diz & de cueur & de bouche,
Et m'en excuse à quiconques il touche:
Car en passant par ces montz & ces vaux,
I'ay enduré tant d'ennuys & trauaux,
Pour le defaut que i'auoys de montures,

Les mauuais vins, les montaignes ſi dures,
Et les chemins plains d'vne aſpre longueur,
Ainçois rempliz d'vne grieue langueur,
Que ie ne puys ſans que ie me demente,
En dire rien dequoy ie me contente,
Si ce n'eſtoit à ce que i'en ay veu,
Que des griſons ilz tiennent quelque peu.

Voyla comment quelque part que ie vienne,
Faire ne puys que ie ne me ſouüienne
De ceſte France, & en ce ſouuenir
De ſouhaiter ie ne me puys tenir:
Pleuſt il à dieu ce diz ie que ie veiſſe
Mon cher Seigneur pour luy faire ſeruice,
Soit deſſouz luy quelque choſe eſcriuant,
Soit apres luy au conſeil le ſuyuant,
Ou pres des Roys & pres des plus grans Princes,
Et pres des chefz des plus grandes prouinces,
Pour ſon eſprit & ſon parler doré,
De tout chacun ie le voys honnoré.
Ie le verrois ou ſoit quand il retourne
En ſa maiſon, ou quand il y ſeiourne,
Ou quand il va chez le Roy ſe trouuer
Tous les matins pour eſtre à ſon leuer,
Bref à quelque heure, & quelque part qu'il aille,
Et ou qu'il ſoit ou qu'il entre ou qu'il ſaille,
C'eſt en tel point que lon luy veoid touſiour',
De pourſuyuans vn millier à l'entour.
L'vn tout botté qui frechement arriue,
Luy met en main vne lettre miſſiue,

L'autre vn placet pour eſtre rembourſé,
Ou pour tacher d'eſtre recompenſé,
L'vn le pourſuyt de ſa requeſte prendre,
L'autre ſon droict taſche à luy faire entendre,
Il les oyt tous, & marchant au millieu
Les ſurpaſſant reſſemble à quelque Dieu,
Soit Apollon en ſa blonde apparance,
Ou ſoit Mercure en ſa douce eloquence.
I'en croy Duthier, ce renommé Duthier,
Le prime honneur de ceux de ſon meſtier,
Qui l'ayme & priſe, & qui ſçauroit mieux dire
Si i'en eſcriz ce qu'on en doit eſcrire.

Ainſi, Seigneur, voyla comme en allant
Par ces pays, diſcourant & parlant
De vous, de Rome, & des choſes exquiſes
Que i'ay ſouz vous heureuſement appriſes,
I'ay compaſſé ceſte epiſtre en ce poinct,
Vous l'enuoyant d'ardant deſir eſpoint,
Comme au Seigneur à qui ma Muſe baſſe
Doit enuoyer tout ce qu'elle compaſſe,
N'ayant point d'heur ny poinct d'auancement,
Qui de vous ſeul ne vienne entierement :
Prenez le en gré, & durant ceſte abſence
Ayez de moy s'il vous plaiſt ſouuenance.

A LVY MESMES

ODE.

Ainsi que la bische chaſſée,
Cerche les eaux toute laſſée,
Pour ſe refraichir & ſauuer :
Ainſi mon ame qui s'altere
Pour ſortir hors de ſa miſere
Cerche, Seigneur, de te trouuer.

Sans fin, Seigneur, à toy ie crye,
Sans fin, Seigneur, à Dieu ie prie
Qu'il me vueille faire ce bien,
Qu'encores vers toy ie retourne,
Et que pres de toy ie ſeiourne,
Comme l'humble ſeruiteur tien.

Las en ceſte abſence lointaine
Iour & nuict ie n'ay rien que peine,
Que peine & langoureux eſmoy :
Pleurant & mourant à toute heure,
De ce qu'il faut que ie demeure
Si long temps eſloigné de toy.

Baiſſant le chef ie reſue & ſonge,
Et de dueil l'eſprit ie me ronge,
Alors qu'on ſe vient enquerir,
Et me demander où peut eſtre
Maintenant mon Seigneur & maiſtre,
Qui ſi fort me ſouloit cherir.

Ie ſens toutes mes forces fondre,
De ce que ie ne ſçay reſpondre
A ce qu'on me va demandant,
Et de longs ſouſpirs & de plaintes,
Et de triſtes larmes non fainctes,
Ie me repaiz en attendant.

Il eſt vray que i'ay eſperance,
Que bien toſt encores en France
I'iray, ſeigneur, pour te reueoir:
Et tandiz qu'en ce poinct i'eſpere,
Mon ame ſes ennuys tempere
Par la douceur de ceſt eſpoir.

Sus doncques mon ame courage,
Car nous aurons cét auantaige
De reueoir encores celuy,
Celuy Seigneur qui d'vne œillade,
Tant ſois ie angoiſſeux & malade
Me peut guerir de tout ennuy.

Nous irons encores redire
Sur les nerfz ſacrez de ma lyre

La grace, la gloire, & l'honneur
Et le bon heur qui enuironne
Le ſeigneur que le ciel me donne
Pour m'eſtre ſeul maiſtre & ſeigneur.

O ſeigneur en qui i'ay fiance!
Garde pour Dieu qu'en mon abſence
En oubly de toy ne ſoys mis,
Et garde que ſans cauſe aucune
On ne renuerſe ma fortune,
Au pourchas de mes ennemys:

Car i'en voy vn tas ce me ſemble,
Qui mis nouuellement enſemble
Affilent leur langue ſur moy,
Et tachent à tort de me nuyre,
Voulans iniuſtement t'induyre
De me bannir bien loin de toy.

Comme des fleurs l'aube eſt aymée,
Et des Cerfz la verte ramée,
Et du poiſſon encor les eaux,
Et comme la campaigne ſeiche
Ayme & demande l'humeur freſche,
Et l'air demandent les oyſeaux,

Tout ainſi mon ame eſplorée,
Mon ame ardemment alterée,
Ayme & deſire tout ainſi,
Le bien de ta douce preſence,

Laquelle ſeule ha la puiſſance
De m'affranchir de tout ſoucy.

Soit que par ces rudes campaignes,
Ou que par ces aſpres montaignes,
I'aille quelque fois cheminant,
Faire ne puys ou que ie vienne,
Que des lieux ie ne me ſouuienne
Où tu ſeiournes maintenant.

Et iamais la court des grans Princes,
Et les eſtrangeres prouinces,
Où ie t'ay ci deuant ſuyui,
Iamais tant ſoit peu ie n'oublie,
Meſmes la France & l'Italie,
Où ie t'ay longuement ſeruy.

Me couurant, comme d'vne targe,
De ta faueur, ie faiz ma charge
Le plus droictement que ie puis,
Et comme on dict, par mer, par terre,
Par rochers, par paix & par guerre,
La dure pauureté ie fuys.

Et ſi ie puys faire de ſorte,
Que quelque gloire ie rapporte
De ceſte charge en faiſant bien,
Tout le bien à toy ſe va rendre,
A toy, qui me l'as faict apprendre,
Car il eſt tien & non pas mien.

Gloire à Dieu, & gloire à toy doncques,
» *Car la vertu ne ſe perd oncques*
» *Qui a quelque bon fondement*
» *Ains touſiours conſtante ſeiourne,*
» *Ou bien aux lieux elle retourne*
» *Dont elle vient premierement.*

A VN DE SES MEILLEVRS SEIGNEVRS

Iniuſtement calomnié.

ODE.

TOVTES *les iniuſtes trauerſes*
Seigneur, que ie voy vous donner,
Quoy qu'elles ſoyent ainſi diuerſes
Ne vous doyuent point eſtonner :

Car voſtre innocente iuſtice
Eſt telle & ſi blanche, que Dieu
Ne vouldra point qu'on la noirciſſe,
Ny qu'on la gecte hors de ſon lieu

Ains comme l'or dans la fournaize
S'affine d'vn luſtre nouueau,
Et par le vent & par la braize
Se faict & meilleur & plus beau:

Ainſi voz vertus eternelles
Aux ardeurs de voz enuieux,
S'affineront touſiours plus belles
Auprez des hommes & des Dieux.

Doncq' comme vn roc, qui pour l'audace
Des ventz qui le vont tempeſtant,
Ne bouge iamais de ſa place,
Ains touſiours demeure conſtant:

Reſiſtez d'vn ferme courage
» A la fureur de tous ces ventz:
» Car touſiours apres vn orage,
Le ſoleil meine le beau temps.

Le ſoleil qui la France éclaire
Sur voſtre droict deſia reluyt,
Comme a faict celle lune claire
Qu'on peut veoir de iour & de nuict.

Si que tel auiourd'huy s'esforce
De vous troubler de ſon esfort,
Qui ſentira la meſme entorce
Dont il cuydoit vous faire tort:

» *Car les dieux iamais ne preferent*
» *A l'homme iuſte le malin,*
» *Et quand leur vengence ilz different*
» *Ilz la font plus griefue à la fin.*

Les grans dieux vous ſont fauorables,
Et s'on veut ſur vous attenter,
Et ilz vous ſont tant ſecourables,
N'auôus' de quoy vous contenter?

» *Mais iamais contens nous ne ſommes,*
» *Et nul ne ſe veoid auiourd'huy*
» *En toute la race des hommes,*
» *Qui ne ſoit point de quelque ennuy.*

Laiſſez doncq ces ennuis extrémes,
Sans nullement vous irriter:
Car on a veu que les Dieux meſmes
Ont conſpiré ſur Iupiter.

FIN DV SECOND LIVRE.



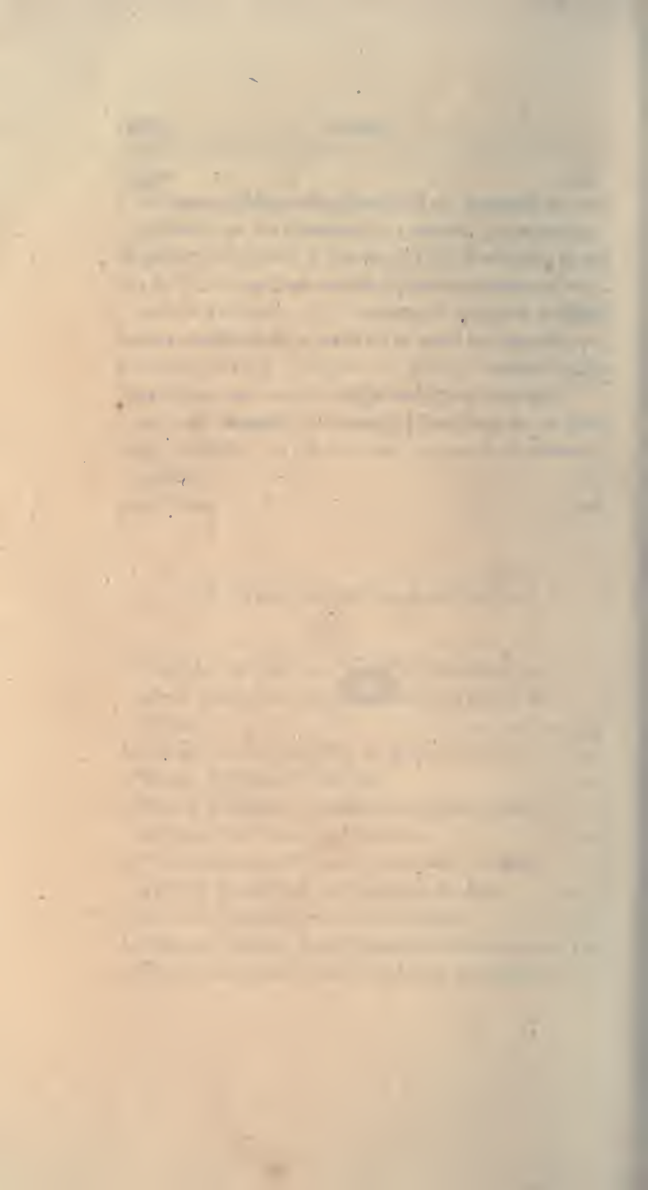
TABLE

—

7..

LE SECOND LIVRE DES ODES.





BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 5 fr. & 7 fr. 50.

Les Contes de POGGE, traduits par M. RISTELHUBERT. 1 volume (épuisé).

FERRY JULYOT. *Les Élégies de la belle fille lamentant sa virginité perdue*, avec introduction & notes par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées, recueillies & publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol. (épuisé).

Les Dialogues de TAHUREAU, avec notice & index par F. CONSCIENCE. 1 volume . . . 7 50

*Les Gayetez d'*OLIVIER DE MAGNY, avec notice par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

*Les Contes & facéties d'*ARLOTTO, avec introduction & notes par RISTELHUBER. 1 vol. . 5 »

Les Quatrains de PIBRAC, avec notice & notes par JULES CLARETIE & E. COURBET. 1 vol. 7 50

Les Serées de GUILLAUME BOUCHET, avec notice & index par ROYBET. 5 vol. chaque vol. 5 »
Quatre volumes sont en vente.

Le Cymbalum mundi par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice & notes par FRANK. 1 vol. 7 50

EN PRÉPARATION :

Les Comptes du monde aduantureux.

Les Matinées de CHOLIÈRES.

Contes & joyeux Devis par BONAVENTURE DES PÉRIERS.

Il est tiré quelques exemplaires de cette collection sur papier de Chine, au prix de 25 fr. le volume.

